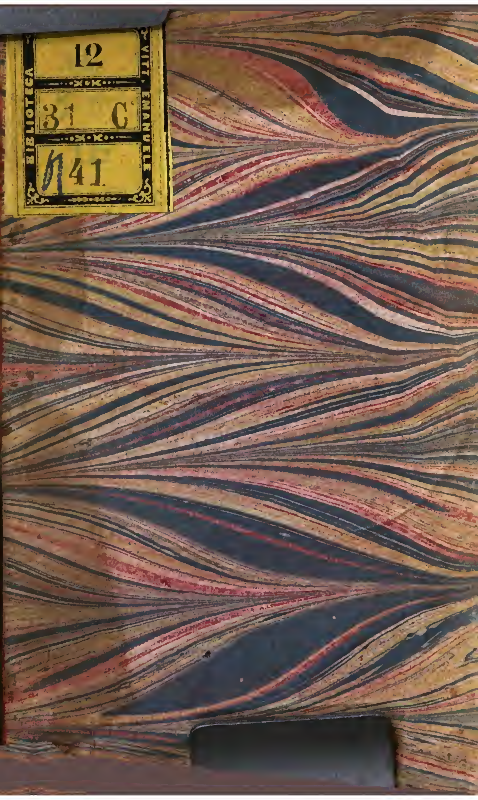
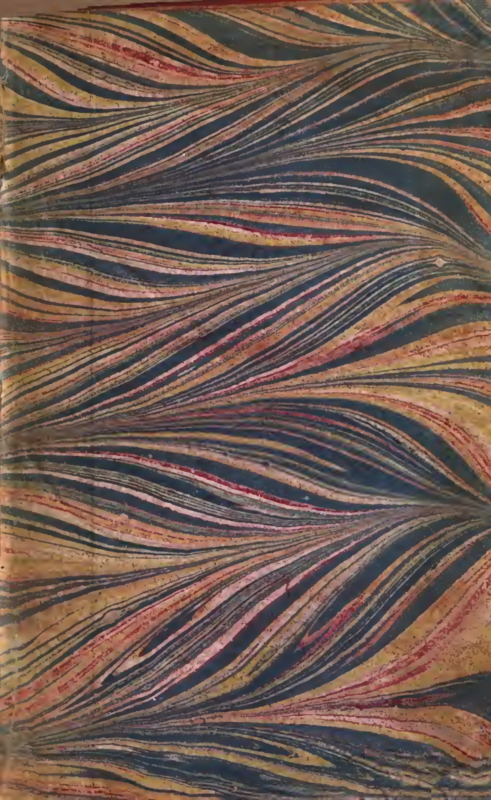



BIBLIOTECA VITT. EMANUELE
12
31 C
41

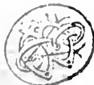


REPONSE
De l'AUTEUR
De la Recherche de la Verité,

au Livre de Mr. ARNAUD,

des vrayes & des fausses Idées.





à ROTTERDAM,
Chez REINIER LEERS.
M. DC. LXXXIV.

a 4

REPONSE
Au Livre de Mr. ARNAUD, *Des vrayes & des fausses Idées.*

CHAPITRE I.

La conduite que j'ai tenuë touchant le Traité de la Nature & de la Grace, *par rapport à M. Arnaud, n'a pas dû lui inspirer le chagrin qui paroît dans sa critique.*

I. ASsûrément, MONSIEUR, si le livre que vous m'avez fait la grace de me communiquer, ne portoit point le nom de M. Arnaud, je demeurerois aujourd'hui dans le silence. Je croi me devoir cela à moi-même & au public, de ne point troubler mon repos par des livres contentieux, ni exciter les passions des autres hommes, en découvrant les foiblesses de ceux pour lesquels ils ont de l'aversion ou de l'estime. J'ai

déclaré il y a long tems cette diſpoſition de mon eſprit, en ces termes : *Je ne répondrai point à tous ceux qui m'attaqueront ſans m'entendre ; ou dont les diſcours me donneront quelque ſujet de croire, qu'il y a quelqu'autre choſe que l'amour de la vérité qui les fait parler. Pour les autres, je tacherai de les ſatisfaire.* Et ſans décider en faveur de l'eſprit ou du cœur de Mr. Arnaud, rien n'eſt plus évident, lors qu'on éxamine ſon livre, ou qu'il n'entend point mes ſentimens, ou que ce n'eſt nullement l'amour de la vérité qui le fait parler.

A la fin de la préf. du 2. Vol. de la Recherche de la vérité.

II. Je croi Monſieur, que vous étes dêja aſſez perſuadé que Mr. Arnaud ne me rend pas trop de juſtice ; & que le chagrin, que ſes amis lui ont inſpiré contre moi, l'a ſéduit, & lui fait imaginer avec plaiſir grand nombre de *variations* & de *contradictions* dans le livre de *la Recherche de la vérité.* Mais il y a peu de gens qui aient autant d'équité, & de pénétration d'eſprit que vous en avez : les Philoſophes ſont fort rares ; & la réputation de Mr. Arnaud domine de telle maniére dans l'imagination de bien des gens, qui d'ailleurs pourroient juger des choſes par eux mêmes, que

je croi devoir les obliger par mes réponses, ou à se taire, où à éxaminer les contestations sur lesquelles ils veulent opiner. Enfin Mr. Arnaud est un Critique tròp illustre, pour le traiter comme les autres; & j'espére qu'on approuvera, non-obstant la protestation que j'avois faite, le dessein que je prens aujourd'hui de lui répondre, pour peu qu'on fasse de réfléxion sur les raisons que je puis avoir d'en user ainsi.

III. Je ne sçai, Monsieur, si je me trompe: mais il me semble que l'on est assez convaincû dans le monde, que M. Arnaud a du chagrin contre moi. Cela de plus est évident par le dessein général qu'il a pris d'écrire contre un ouvrage, dont il a parlé autrefois avec trop d'estime. Cela est clair par les circonstances du tems: car il écrit aujourd'hui contre un livre, qui paroît il y a plus de dix ans. Il écrit dans un tems, où il a bien d'autres affaires, & qu'il emploie si utilement contre les heretiques: dans un tems, auquel on s'attend de voir une réponse de sa façon au Traité *de la Nature & de la Grace*, qui certainement n'a nul rapport avec ce qu'il éxamine si au long dans son ouvrage, ainsi

que je le ferai voir dans le Chapitre qui ſuit. Enfin le chagrin de Mr. Arnaud eſt tellement répandu dans toute ſa critique, que ſi la dixiéme partie des raiſonnemens qu'il m'y fait faire, étoit effectivement de moi, bien loin d'avoir les qualitez qu'il me donne en quelques endroits comme à ſon ami, je ſerois le plus ridicule de ceux qui ſe mêlent de raiſonner. Auſſi, Monſieur, je ne crains nullement que ceux qui ſçavent exactement mes ſentimens, & qui jugent de toutes choſes avec un eſprit d'équité, ſoient ébranlez par ſa rigoureuſe critique. J'apprêhende plûtôt qu'ils ne ſe laiſſent aller à l'indignation qui s'excite naturellement dans l'eſprit, lors qu'on voit manifeſtement certains artifices que les paſſions fourniſſent abondamment, lors qu'elles ſont excitées, & qu'on ne ſe met point en peine de les réprimer.

IV. Cependant, Monſieur, je vous prie de repaſſer dans vôtre eſprit la conduite que j'ai tenuë à l'égard de Mr. Arnaud, par rapport au Traité *de la Nature & de la Grace*, qui a excité tant de tempeſtes, & qui a mis ſi fort en mouvement ſes amis contre moi. Comme vous

vous me connoissez depuis long-tems, & que je n'ai point eu de secret pour vous; vous sçavez la verité de tout ce que je vas vous dire. Mais il est à propos que cela soit ici, pour ceux à qui vous communiquerez ma réponse.

V. Vous sçavez, Monsieur, que je n'ai jamais crû que la Grace, qui n'a son efficace que d'elle-même, eust par elle-même l'effet qu'elle opére, lors que nous en suivons les mouvemens. Je n'ai jamais dit, ni même pensé que la grace fût efficace par elle-même au sens de Mr. Arnaud, expliqué dans la 3. page de son second Volume contre Mr. Mallet. J'en prens à témoin tous ceux à qui je puis avoir parlé de cette matiére. Je dis ceci en passant, pour me justifier du prétendu changement dont on m'a injustement accusé, & que je préfererois néanmoins infiniment à l'obstination malheureuse, dans laquelle vivent tranquillement bien des gens sous l'autorité infaillible de Mr. Arnaud & de quelques autres.

Ci-dessous Ch. 3.

VI. Mais, Monsieur, quoique je fusse éloigné de ces sentimens dangereux, & que j'aye dit quelquefois seulement à quelques amis, que ce que

Mrs. de Port Roial avoient écrit sur la grace etoit un galimathias, où on ne pouvoit rien comprendre; Cependant je vivois avec une telle reserve, que je n'en parlois presque jamais à personne, de peur de rompre la charité & de blesser certaines gens, dont la délicatesse est extréme. Et parce que les sentimens que j'avois, pour justifier la sagesse & la bonté de Dieu dans la construction de son ouvrage, étoient appuiez sur des idées qui ne sont pas assez communes; je gardois mes sentimens pour moi, & pour quelques amis convaincus des mémes principes; & principalement pour faire taire certains Philosophes qui outrent la Metaphysique, & qui rejettent sur la volonté absoluë de Dieu tous les déréglemens qui se trouvent, non seulement dans la nature, mais dans leur propre conduitte.

VII. Cependant, comme il est difficile de retenir long tems la vérité captive, & de régler toûjours ses paroles selon ses desseins, une dispute que j'eus comme par hazard avec une personne extrêmement remplie des sentimens de Jansenius, & tout à fait prévenuë en sa faveur, trahit heureusement, Monsieur,

ſieur, le deſir que j'avois de conſerver la paix, comme au depens de la verité, & fut la cauſe de quelques mouvemens qui m'ont donné bien de l'exercice, quelques meſures que j'aïe priſes pour conſerver mon repos, ſans abandonner ce que je dois à la verité connuë.

VIII. Car cette perſonne & quelques autres, aprés pluſieurs éclairciſſemens, aiant enfin reconnû la ſolidité de mes principes, & la fauſſeté des ſentimens, qu'ils s'imaginoient auparavant être conformes à ceux de St. Auguſtin, dont l'Egliſe a toûjours approuvé la doctrine contre les ennemis de la grace de Jeſus Chriſt, eurent la generoſité de déclarer que j'étois la cauſe de leur changement. Généroſité certainement extraordinaire: car rien n'eſt plus généreux que l'humilité Chrêtienne, par laquelle non ſeulement on reconnoît de bonne foi ſes erreurs, mais encôre qu'on doit ſes meilleurs ſentimens à une perſonne auſſi peu éclairée que je le ſuis. Lors qu'on eſt deſabuſé par des perſonnes dont le mérite & la ſcience ſont connuës, on le dit ſans peine; car l'amour propre y trouve ſon conte. Mais on a honte de devoir quelque choſe qu'on

eſtime à une perſonne pour laquelle il ſemble que bien des gens n'ayent que du mépris.

IX. Lors qu'on eſt frappé par l'évidence de la verité, on s'imagine facilement que tous les autres en ſeront frappez de la même maniere; & certainement cela devroit être. Ainſi ces perſonnes qui étoient tout nouvellement convaincuës de mes ſentimens, ne ceſſoient point de me preſſer que je miſſe ſur le papier mes penſées, prétendant qu'elles feroient ſur bien des gens, le même effet qu'elles avoient fait ſur leur eſprit, quelque prévenus qu'ils fuſſent des ſentimens contraires. Mais pour moi, faiſant peut-être d'abord plus de réflexion qu'eux ſur la diſpoſition où je voyois les eſprits, je ne croyois pas que le tems de parler fuſt encore venu. L'averſion naturelle que j'ai pour les conteſtations, la crainte d'exciter les paſſions des hommes, ſource feconde de maux & préſens & futurs, & ſur le tout un chagrin mortel qui me déſole, lors qu'il faut monter ſur le theatre & parler au monde, me fiſt quelque fois mettre en colere contre leurs ſollicitations importunes. Neanmoins, aprés environ

ron un an de refus & de combats, fatigué par leurs raiſons, &, je vous l'avouë, Monſieur, preſſé par les mouvemens de ma conſcience, je me mis à compoſer les trois diſcours qui font tout le Traité *de la Nature & de la Grace*, que l'équité voudroit qu'on ne regardaſt encore que comme un eſſai, ainſi que j'en ai averti dans l'Avis au Lecteur. Je fis ces trois diſcours dans le deſſein de n'en point permettre l'impreſſion; & j'évitai avec un ſoin particulier tout ce qui pouvoit bleſſer les perſonnes les plus chagrines & les plus délicates.

X. En effet, Monſieur, ſi vous y prenez garde, bien loin d'offenſer perſonne dans ce Traité, j'y parle comme ſi on n'avoit jamais diſputé ſur les matieres de la Grace. J'y parle comme ſi j'écrivois pour les hommes du nouveau Monde: & quoi que j'y aye inſeré bien des choſes pour contenter ceux qui ne ſont point de mon ſentiment, je défie qu'on me montre que j'y attaqne ni directement, ni indirectement ceux qui ont troublé la paix de l'Egliſe par leurs conteſtations indiſcretes. Je défie qu'on me montre dans ce Traïté, un ſeul mot qui marque de l'aigreur, ou du mépris

pour perſonne, quoi que dans le tems que je le compoſois, j'euſſe déja aſſez de ſujet de mécontentement contre ceux, qui dans la ſuite s'en ſont ſi étrangement formaliſez.

XI. Vous ſçavez, Mr. que quelque tems aprés qu'il fut compoſé, je vous en envoyai une copie, afin que vous trouvaſſiez quelque moyen de la faire tenir à Mr. Arnaud; & que je vous priai en même tems de lui écrire, que s'il vouloit ſe donner la peine de le lire & d'en dire ſon avis, j'éxigeois de lui cette condition, qu'il n'en jugeaſt, qu'aprés l'avoir examiné de telle maniere, qu'il fuſt aſſûré qu'il l'entendoit parfaitement. Car je ſçavois bien ce que fait ſur l'eſprit une prévention de cinquante années, la conſideration où il eſt dans un parti qui l'a toûjours regardé comme le genereux deffenſeur des ſentimens contraires aux miens, & tant d'autres qualitez qui ne donnent que du mépris pour tout ce qui peut venir d'une perſonne qui me reſſemble. Il voulut bien accepter cette condition. Neanmoins, ſi vous vous ſouvenez de ſes lettres, il fut ſix ou ſept mois ſans en rien lire, quoi que vous euſſiez la bonté de l'en ſolliciter de ma

part.

part. Enfin, au lieu de vous écrire ou à moi, comme il auroit bien pû le faire, & observer la condition qu'il avoit acceptée, & sur laquelle il avoit pris sujet de differer si long-tems, il écrivit à Paris, *qu'il avoit été obligé de parcourir le Traité avec beaucoup de précipitation, & que les consequences lui en paroissoient terribles.* Je ne doutois nullement pour les raisons que je viens de vous dire, & pour plusieurs autres, que s'il n'observoit point la seule condition que j'avois exigée, il en jugeroit comme il avoit fait; & je n'avois même guere d'esperance qu'il en jugeast autrement, quand il l'auroit observée.

XII. Le prétexte que prit Mr. Arnaud pour *parcourir le Traité avec beaucoup de précipitation*; c'est, dit-il, *qu'il sçavoit de bonne part, qu'on songeoit à l'impression.*

Cela est vrai, Monsieur, & en voici la raison. Que Mr. Arnaud ait ou n'ait point jugé du Traitté avant la lettre qu'il écrivit, à cause de l'impression qu'on vouloit faire, je n'en puis rien assurer. Je sçai neanmoins de personnes dignes de foi, qu'il en avoit parlé avec le dernier mépris, & j'ai quelque peine à croi-

re tout ce qu'on m'en a dit. Mais si Mr. Arnaud n'en parloit point où il est, on n'en parloit que trop à Paris. Car on me rapporta alors tant d'impertinences que ses amis m'attribuoient, & on me sollicita de telle maniere que j'en permisse l'impression, afin que chacun pust se désabuser des bruits qu'on faisoit courir, qu'enfin j'écrivis, car j'étois pour lors à la campagne depuis quelque tems, qu'on fist ce qu'on jugeroit à propos. Je croyois devoir cela à la verité & à la justice que chacun se doit à soi-même.

XIII. Mais, Mr. pour lire le Traité avec attention, il ne faut pas assûrément six heures : & pour le comprendre parfaitement, certainement il ne faut pas six jours à une personne qui a autant d'étenduë & de penetration d'esprit que Mr. Arnaud. Cependant il oublie sa promesse ; il le parcourt avec précipitation ; il en juge ; & enfin il en écrit, non à vous, Monsieur, ou à moi ; mais à un ami, qui pouvoit dire à ses amis ce que je voulois qu'il n'y eust que vous & moi qui sceussions. Mais de plus, quoique je ne puisse dire précisément, combien de tems il s'est passé depuis la lettre

de

de Mr. Arnaud jusqu'à ce que le Traité fust imprimé, je pense que du moins il s'est écoulé trois mois: tems assez considerable pour examiner un livret, dont les principes sont, ce me semble, assez simples & faciles à concevoir pour ceux qui ont autant d'avances qu'en a Mr. Arnaud. Mais enfin, il y a maintenant plus de quatre ans qu'il demeure dans le silence par rapport à vous & à moi touchant ce petit Ouvrage.

Il n'est pas necessaire, Monsieur, que je vous fasse penser, ni ceux qui liront ceci, à la conduite du monde la plus irreguliere, que les amis de Mr. Arnaud ont tenuë à mon égard touchant le Traité de la *Nature & de la Grace*: cela n'a point diréctement de rapport à mon sujet. Bien loin de prendre plaisir à réveiller certaines idées, je voudrois plutost les ensevelir dans un éternel oubli. Plust à Dieu, que moi-même j'en pûsse perdre entierement le souvenir! Mais j'ai crû devoir vous representer en peu de mots tout ce qui s'est passé entre Mr. Arnaud & moi, par rapport au Traité qui le rend d'une humeur fâcheuse, afin que vous reconnoissiez que je n'ai point manqué en cela à aucun des de-

voirs de l'estime & de l'amitié; & que chacun tâche de découvrir, quel peut être le principe de son chagrin & de sa grande délicatesse.

CHAPITRE II.

Mr. Arnaud n'a pas dû sous un faux prétexte prendre le change, ni le donner aux autres, examinant du livre de la Recherche de la verité, *ce qu'il y a de plus abstrait, & ce qui n'a nul rapport au* Traitté de la Nature & de la Grace, *pour prévenir contre moi le grand nombre de ceux qui aimeront mieux le croire sur sa parole, que de se fatiguer sur un procés de Métaphysique.*

I. QUoi que ce soit uniquement le Traitté *de la Nature & de la Grace*, qui ait mis Mr. Arnaud de mauvaise humeur, qu'il y ait plus de quatre ans qu'il en a marqué son chagrin, & qu'il ait même engagé sa parole, non seulement dans le livre auquel je répons présentement, mais encore dans des Lettres à ses amis, qu'il le combattroit par un Ecrit public : cependant ce n'est point cela aujourd'hui. Il a cherché le sentiment

le

le plus métaphysique & le plus abstrait qui soit dans *la Recherche de la verité*, & qui certainement, au sens qu'il le combat, n'a nul rapport au Traitté *de la Nature & de la Grace*, ainsi que je ferai voir dans ce Chapitre. Et cela apparamment, pour amuser le tapis, & faire croire cependant à ceux qui sont prévenus en sa faveur, qui pour la plus-part ne se donneront pas la peine d'examiner dans le fond qui aura raison, que je suis un visionnaire, qui me perds *dans ma nouvelle Philosophie des idées*; & qui au lieu de *chercher l'intelligence des mysteres de la Grace dans la lumiere des Saints, les cherche dans mes propres pensées.* Mais voici le prétexte dont il se sert pour prendre le change, ou pour le donner aux autres. Pag. 3.

II. Dans une édition du Traité de *la Nature & de la Grace*, on y a mis une lettre, dont voici l'extrait que cite Mr. Arnaud, & sur lequel il prétend justifier le dessein qu'il a pris d'attaquer ce que je croi de la *nature des idées*, pour lui servir de *préambule* à l'Ouvrage qu'on attend de lui sur le Traité *de la Nature & de la Grace.*

Extrait de la Lettre qui est au commencement d'une édition du Traité de la Nature & de la Grace.

„ Je croi, Monsieur, devoir vous „ dire, que pour entendre cet Ouvrage, „ il seroit à propos que vous sceussiez „ bien les principes établis dans *la Re-* „ *cherche de la verité*, ou que vous eus- „ siez lû les éclaircissemens qui compo- „ sent le troisiéme tome, ou du moins „ ceux-ci : *le premier, celui du peché ori-* „ *ginel, celui de la nature des idées, & prin-* „ *cipalement les deux derniers*, dont l'un „ est contre la pretenduë efficace des „ causes secondes, & l'autre explique „ comment Dieu agit par les voyes les „ plus simples. Je vous envoye aussi, „ Monsieur, un éclaircissement, qu'il „ semble que l'Auteur ait composé pour „ ceux à qui ses principes ne sont point „ assez familiers : de sorte qu'il pourra „ en quelque maniere vous tenir lieu de „ ce que vous devriez avoir lû avant ce „ Traité. Je suis, &c.

Voici maintenant l'usage que Mr. Arnaud fait de cet extrait.

Mr. ARNAUD.

Chap. 1. III. *Je suis donc en repos de ce côté-là. Mais*

Mais je crains que vous ne soyez surpris, de voir que ce n'est pas encore l'Ouvrage que vous attendiez, & que ce n'en peut être que le préambule. *Voici ce qui en a été la cause.*

Nôtre ami nous a avertis dans la seconde édition de son Traité de la Nature & de la Grace, que pour le bien entendre, il seroit à propos que l'on sceust les principes établis dans le livre de la Recherche de la verité; & il a marqué en particulier ce qu'il y a enseigné de la nature des idées, c'est à dire de l'opinion qu'il a que nous voyons toutes choses en Dieu.

Je me suis donc mis à étudier cette matiere; & m'y étant appliqué avec soin, j'ay trouvé si peu de vrai-semblance, pour ne rien dire de plus fort, dans tout ce que nôtre ami enseigne sur ce sujet, qu'il m'a semblé que je ne pouvois mieux faire, que de commencer par là à lui montrer, qu'il a plus de sujet qu'il ne pense de se défier de quantité de spéculations qui lui ont paru certaines, afin de le disposer par cette experience sensible, à chercher plutot l'intelligence des mysteres de la Grace dans la lumiere des Saints, que dans ses propres pensées.

Et

Et dans la conclusion du livre.

P. 337. *Voilà, Monsieur, mes premieres difficultez sur les sentimens particuliers de nôtre ami. Cela ne regarde pas encore ceux du Traité* de la Nature & de la Grace: *mais il a crû lui-même qu'ils y avoient bien du rapport, puis qu'il a souhaitté qu'on les étudiast, avant que d'examiner ceux de son Traité, & qu'il y renvoye expressément dans le* I. *Chap. de son* III. *Discours. Je ne pouvois donc mieux faire, pour bien entrer dans les nouvelles pensées de son dernier Ouvrage, que de commencer par là.* C'est là Mr. tout ce que dit Mr. Arnaud dans son livre *des vrayes & des fausses idées*, pour conclure, *qu'il ne pouvoit mieux faire pour entrer dans les nouvelles pensées de mon dernier Ouvrage, que de commencer par là.*

IV. Mais pour peu d'attention que vous apportiez à la lecture de l'extrait de cette lettre, qui a été imprimée dans la seconde édition du Traité, & dont parle Mr. Arnaud, vous verrez clairement, *Qu'il auroit mieux fait* de combattre *l'éclaircissement*, *qu'il semble*, comme dit la lettre, *que l'Auteur ait composé pour ceux à qui ses principes ne sont point*

point assez familiers : de sorte, continuë-t-elle, *qu'il pourra en quelque maniere vous tenir lieu de ce que vous devriez avoir lû avant ce Traité.* Cela est dêja assez clair.

Que si Mr. Arnaud en vouloit absolument au livre *de la Recherche de la verité*, pour guerir au plutost le mal qu'il avoit fait en le loüant autrefois avec excés ; *il auroit encore mieux fait*, *pour entrer dans mes nouvelles pensées*, puis qu'il vouloit suivre l'avis de la lettre, d'attaquer principalement les deux derniers éclaircissements. Car l'Auteur de la Lettre conseille principalement *ces deux derniers, dont l'un est contre la prétenduë efficace des causes secondes*, *& l'autre explique comment Dieu agit par les voyes les plus simples.*

Enfin Mr. Arnaud *pouvoit mieux faire*, en combattant le I. éclaircissement *de la Recherche de la verité*; car j'y explique la liberté; ou en réfutant l'éclaircissement du peché originel, car le peché originel, aussi bien que la liberté, a beaucoup de rapport à la grace. De-sorte qu'en suivant l'avis de la lettre, qu'il dit page seconde, avoir été la cause du dessein qu'il a pris, il se trouve *qu'il*

qu'il ne pouvoit plus mal faire pour entrer dans mes nouvelles pensées.

Mais quoi l'Auteur de la lettre a *marqué en particulier*, dit Mr. Arnaud page 3. ce que j'enseigne de la nature des idées. Je n'ai rien à répondre, si ce n'est que c'est un fait. Il n'y a qu'à aire pour s'éclaircir, si la lettre contient l'extrait tel que je viens de le transcrire.

V. Mr. Arnaud dans la conclusion de sa critique, prétend encore justifier par une citation, son dessein extraordinaire. Et comme il n'apporte que la lettre que je viens d'examiner, & cette citation, pour prouver qu'il ne *pouvoit mieux faire*, que de composer un livre de plus de 300. pages, pour lui servir de *pr.ambule* à celui qu'on attend depuis si long-tems contre le livret *de la Nature & de la Grace*, trois fois plus petit que ce *préambule*; il est à propos que je mette ici le I. Art. du III. Discours, avec la citation qui fait dire à Mr. Arnaud, que je *renvoye expressément* à ce que j'ai enseigné de la nature des idées, si on veut entendre le Traité de la *Nature & de la Grace*.

Troi-

Troisieme Discours de la Nature & de la Grace.

Art. I.

„ Il n'y a rien de plus informe que la „ substance des esprits, si on la separe „ de Dieu; car qu'est-ce qu'un esprit „ sans intelligence & sans raison, sans „ mouvement & sans amour? Cependant, c'est le Verbe & la sagesse de „ Dieu, qui est la Raison universelle „ des esprits; & c'est l'amour par lequel „ Dieu l'aime, qui donne à l'ame tout „ le mouvement qu'elle a vers le bien. „ L'esprit ne peut connoître la verité, „ que par l'union naturelle & necessaire avec la Verité même: il ne peut „ être raisonnable que par la Raison: enfin, il ne peut en un sens être esprit, „ intelligence, que parce que sa propre „ substance est éclairée, penetrée, per„ fectionnée par la lumiere de Dieu mê„ me. J'ai expliqué ailleurs ces veritez. „ De meme, la substance de l'ame n'est „ capable d'aimer le bien, que par l'u„ nion naturelle & necessaire avec l'a„ mour éternel & substantiel du souve„ rain bien: elle n'avance vers le bien, „ qu'autant que Dieu la transporte: elle n'est

Liv. 3. de la Rech. de la verité & l'eclair-cissement sur la nature des idées.



„ n'eſt volonté, que par le mouvement
„ que Dieu lui imprime ſans ceſſe, elle
„ ne vit que par la charité ; elle ne veut
„ que par l'amour du bien dont Dieu lui
„ fait part, quoi qu'elle en abuſe. Car
„ enfin, comme Dieu ne fait & ne con-
„ ſerve les eſprits que pour lui, il les
„ porte vers lui, tant qu'il leur conſer-
„ ve l'être : il leur communique l'amour
„ du bien, autant qu'ils en ſont capables.
„ Or ce mouvement naturel & conti-
„ nüel de l'ame vers le bien en general,
„ vers le bien indeterminé, vers Dieu ;
„ c'eſt ce que j'appelle ici *volonté* : par-
„ ce que c'eſt ce mouvement qui rend la
„ ſubſtance de l'ame capable d'aimer
„ differens biens.

Mon deſſein dans ce I. Article, eſt de déterminer préciſément ce que j'entens par le mot de *volonté*. Car j'ai toûjours crû, que les termes les plus communs ſont les plus confus, quoi qu'on s'imagine les bien entendre, à cauſe qu'ils ſont familiers. Cela eſt viſible. Mais il eſt encore plus viſible, que ce que je dis depuis le commencement de cet article juſqu'à ces paroles, *j'ai expliqué ailleurs ces veritez*, & où je renvoye à ce que j'ai enſeigné de la *nature des idées*,

idées, n'est qu'une entrée de discours, qu'on pouroit absolument retrancher sans nuire à la suitte. Mais dans les discours il y faut des ornemens ou des *préambules*, & je ne croi pas qu'on trouve que celui ci soit trop long, & tout-à-fait éloigné du sujet dont je traité.

VI. Mais pourquoi l'Auteur de la lettre a-t-il marqué, non *en particulier*, comme le dit Mr. Arnaud, mais entre plusieurs choses, le lieu où je traite de la nature des idées? Puis qu'il faut rendre raison de tout, en voici, Monsieur, la veritable.

C'est que j'ai cité deux fois ce même endroit à la marge du Traité de la *Nature & de la Grace*. Je l'ai cité dans le I. Article du III. Discours, afin qu'on pust s'instruire à fond, si on le vouloit, des veritez qui sont renfermées dans ce même article. Mais je l'ai cité plus utilement à la marge du VII. art. du premier Discours, de laquelle citation Mr. Arnaud ne parle point, & de laquelle seule il devoit parler: car ce n'est que par cette citation, que ce que je dis de la *nature des idées*, a quelque rapport au Traité *de la Nature & de la Grace*. Je vous prie, Monsieur, de prendre garde à ceci.

VII. J'ai prouvé dans *la Recherche de la verité*, que nous voyons en Dieu toutes les choses dont nous avons des idées claires, c'est à dire dans une nature immuable, dans la sagesse éternelle, dans la Raison universelle. J'ai prouvé que tous les esprits avoient un bien commun, la Raison, qui éclaire tous les hommes, & par laquelle seule ils peuvent avoir entre eux & mêmes avec Dieu, une veritable societé & communion de pensées & de mouvemens. En un mot, j'ai prouvé dans l'éclaircissement que je cite, qui si ce n'étoit pas la sagesse de Dieu même qui nous éclairast, si nous n'avions pas tous, lorsque nous rentrons en nous mêmes, l'idée d'un ordre tellement immuable par sa nature, que Dieu même ne le peut changer & n'en pas suivre les loix, parce qu'il aime invinciblement sa sagesse, & ne peut se démentir soi-même; il n'y auroit plus de preuve démonstrative de la Morale & de la Religion, ni même aucune science veritable.

Voyez l'éclaircissement sur la nature des idées pag. 534. de la quatriéme edition de Paris, qui est in quarto; & pag. 104. de celle d'Hollande qui est in duodecimo.

VIII. Car comment pourroit-on prouver à un libertin, que la nature est dereglée, s'il n'y avoit point d'ordre immuable & necessaire? Il n'a qu'à répondre

pondre hardiment, que Dieu a fait les esprits pour les corps, pour boire, manger, joüir en repos des objets sensibles. Comment lui prouvera-t-on, que Dieu récompensera les bonnes œuvres, & punira les crimes, & même que le juste & l'injuste n'est point un phantôme dont on se sert pour faire peur aux credules ? Le libertin n'a qu'à dire fiérement & brutalement, que la sagesse ou la Raison de Dieu est bien differente de la nôtre: qu'il nous paroît juste de récompenser ce qu'on appelle de bonnes œuvres; mais que ce qui paroît juste ne l'est nullement, ou ne l'est nullement à l'égard de Dieu, qui est le Maître absolu de ses creatures: que sa sagesse enfin, & sa justice, si on veut lui attribüer ces qualitez, n'ont rien de commun avec nos foibles pensées.

IX. Ainsi voulant justifier dans le Traité *de la Nature & de la Grace*, la sagesse de Dieu dans la construction de son Ouvrage: voulant prouver que Dieu est toûjours sage, juste, bon, & concevoir quelque chose par les termes de sagesse, de justice & de bonté; je devois renvoyer à ce que j'ai prouvé, ce me semble, incontestablement dans l'é-

clairciſſement ſur la *nature des idées*. Mais tout *le Traité de la Nature & de la Grace* ne ſuppoſe rien de ce que combat Mr. Arnaud dans ſon livre *des vrayes & des fauſſes idées*, dont il fait ſon *préambule*, pour renverſer ce qu'il appelle *mes nouvelles penſées*. Et pourvû qu'il veüille bien demeurer d'accord, que lors qu'on dit que Dieu eſt juſte, bon, ſage, on ne prononce point des mots vuides de ſens, mais qu'on réveille des idées qui ſont communes à tous ceux qui rentrent en eux-mêmes, pour y conſulter la Sageſſe Eternelle qui parle à tous les eſprits immédiatement & par elle-même, comme le dit St. Auguſtin en pluſieurs endroits ; je lui accorde par rapport ſeulement à mon Traité, tout ce qu'il avance d'extraordinaire & ſans preuve dans ſon grand *préambule* de trois cent pages.

X. Mais, Monſieur, afin que vous voyiez clairement la raiſon de ma citation, & pourquoi *uniquement je renvoye expreſſément*, comme dit Mr. Arnaud, *à l'éclairciſſement de la nature des idées*, car je ne l'ai cité que deux fois ; voici l'Article VII. du I. Diſcours de la *Nature & de la Grace*, avec la citation en marge. *Art.*

Art. VII.

„ Si je n'étois persuadé, que tous les „ hommes ne sont raisonnables, que „ parce qu'ils sont éclairez de la Sagesse „ Eternelle; je serois sans doute bien „ temeraire de parler des desseins de „ Dieu, & de vouloir découvrir quel- „ ques-unes de ses voyes dans la produc- „ tion de son ouvrage. Mais comme „ il est certain, que le Verbe Eternel „ est la Raison universelle des esprits, „ & que par la lumiere qu'il répand en „ nous sans cesse, nous pouvons tous „ avoir quelque commerce avec Dieu; „ on ne doit point trouver à redire que „ je consulte cette lumiere, laquelle „ quoi que consubstantielle à Dieu mê- „ me, ne laisse pas de répondre à tous „ ceux qui sçavent l'interroger par une „ attention serieuse.

Voyez l'éclair-cissement sur la nature des idées, dans le 3. Vol. de la Recherche de la verité.

Art. VIII.

„ J'avouë neanmoins, que la foi en- „ seigne beaucoup de veritez, qu'on ne „ peut découvrir par l'union naturelle de „ l'esprit avec la *Raison*. La Verité Eter- „ nelle ne répond pas à toutes nos de- „ mandes: car nous demandons quel-

„ que fois plus que nous ne pouvons re-
„ cevoir. Mais il ne faut pas que cela
„ nous serve de prétexte pour couvrir
„ nôtre paresse & nôtre inapplication.

Art. IX.

„ Le commun des hommes se lasse
„ bien-tôt dans la priere naturelle, que
„ l'esprit par son attention doit faire à la
„ verité interieure, afin qu'il en reçoive
„ la lumiere & l'intelligence. Et fati-
„ guez qu'ils sont de cet exercice péni-
„ ble, ils en parlent avec mépris. Ils se
„ découragent les uns les autres, & met-
„ tent à couvert leur foiblesse & leur ig-
„ norance sous les apparences trompeu-
„ ses d'une fausse humilité.

Il est donc visible, que Mr. Arnaud est trop éclairé, pour avoir pû croire, qu'effectivement il étoit à propos qu'il combatist ce que j'enseigne des idées, par un livre qui lui servist de *préambule* à son grand dessein, qu'il promet depuis long-tems d'executer au plutôt. Neanmoins *il ne pouvoit mieux faire*, mais pour d'autres raisons que celle qu'il donne, & qu'il n'est pas, ce me semble, trop difficile de reconnoître. Je ne vous les dirai pas, Monsieur, afin qu'on

ne

ne m'accuse pas de juger des intentions secretes. Je serai content, pourvû que vous soyez persuadé, qu'il n'a pas pû prendre le change, ni dû le donner aux autres, en laissant le Traité *de la Nature & de la Grace*, pour des questions abstraites, dont peu de gens sont capables; & surprendre ainsi le public par la réputation qu'il a heureusement acquise, & dont j'apprehende pour lui qu'un jour il ne rende conte.

CHAPITRE III.

Raisons pour lesquelles Mr. Arnaud est indispensablement obligé de donner incessamment son examen du Traité de la Nature & de la Grace. Dogme nouveau qu'il avance sur la Grace & la Prédestination.

I. IL y a, Monsieur, bien des raisons de justice, de charité, de Religion & d'honneur, qui obligent Mr. Arnaud à faire paroître incessamment ce qu'il pense sur le Traité *de la Nature & de la Grace.* Je vous prie d'y faire attention; en voici les principales.

I. Il y a environ quatre ans qu'il me

l'a promis, & il y en a deux ou trois qu'il l'a promis au public, j'entens à ses amis, qui n'ont rendu que trop publique la promesse qu'il leur en a faite. Il y est donc engagé par honneur.

II. En second lieu, on lui a fait sçavoir, que le jugement qu'il en a porté il y a plus de quatre ans, *aprés l'avoir parcouru avec beaucoup de précipitation*, comme il le dit lui-même dans sa lettre, contre la condition que j'avois exigée, & qu'il avoit acceptée, m'avoit attiré le mépris, la calomnie & l'indignation de bien des gens. Il y est donc obligé par justice.

III. En troisieme lieu, il sçait qu'avant même que ce Traité fust composé, les principes qui y sont expliquez ont fait abandonner ce qu'il appelle les bons sentimens, à des personnes qui en étoient auparavant fort persuadées. Il doit donc par charité faire voir incessamment à ces *pauvres dévoyez*, qu'ils s'égarent; & les rappeller au troupeau qui se dissipe, & qui se dissipera, s'il n'y veille.

IV. Enfin, il y est obligé par principe de Religion: car le Traité *de la Nature & de la Grace* étant fait pour justifier

tifier aux Philoſophes la ſageſſe & la bonté de Dieu dans la conſtruction de ſon Ouvrage, faire aimer Dieu, & lier à Jeſus Chriſt, ayant rapport à ce qu'il y a de plus ſaint dans la foi que nous profeſſons; ſi mes principes ſont faux, rien n'eſt plus preſſant pour un homme qui a de l'amour pour la Religion, que de marquer préciſément où je me trompe.

V. Mais, Monſieur, ajoûtez à tout cela, qu'il y a long-tems que c'eſt une choſe publique, que Mr. Arnaud a déja écrit contre mon Traité. Une perſonne d'honneur m'a dit à moi-même & à pluſieurs autres il y a plus d'un an, qu'il en avoit lû vint-cinq cahiers. Que ſont devenus ces Ecrits? S'ils ſont ſolides, pourquoi en prive-t-on le public? Ils ſont maintenant abſolument neceſſaires. Mr. Arnaud ne ſçait-il pas, que le monde eſt ſoupçonneux & malin? Ne voit-il pas qu'on pourra croire, que ſon livre des vrayes & des fauſſes idées, au tems auquel il paroît, eſt une approbation autentique du Traité *de la Nature & de la Grace*, où il eſt parlé de matieres qu'il a bien plus à cœur, qu'une queſtion abſtraite ſur laquelle il n'a nul engagement, & qui eſt tirée d'un Ouvra-

ge qu'il estimoit autrefois, lors qu'il s'imaginoit que j'étois dans ses sentimens, aussi bien que de ses amis.

VI. En verité, Monsieur, je plains nôtre ami, s'il est si fort vendu à l'amitié de certaines gens, ou tellement esclave du rang qu'il tient dans l'esprit de ses Disciples, qu'il sacrifie la verité, pour conserver la place qu'il a dans leur esprit & dans leur cœur. Quoi qu'il écrive utilement contre les Heretiques, il travailleroit bien plus utilement pour la Religion & pour ceux qu'il abuse depuis si long-tems, si quittant ses préjugez, il examinoit de nouveau ses sentimens sur la Grace, par les Ouvrages de St. Augustin & des autres Peres, par le Concile de Trente, & par le secours des livres qu'on a faits pour lui montrer qu'il se trompe; & renonceast enfin à des opinions particulieres, dont les consequences font horreur, qu'il avance neanmoins comme des dogmes de foi, & qu'il fait dire aux Peres, qui certainement ont enseigné tout le contraire. Cela lui seroit plus glorieux devant Dieu, je ne dis pas que de démontrer que l'homme est à lui-même sa lumiere & sa raison, contre ce qu'enseig-

C'est que selon le sentiment de Mr.

ne

ne l'Auteur *de la Recherche de la verité*, je dis que de terrasser Mr. Claude & tout le parti. Il faut de la vertu, & une vertu heroïque & Chrêtienne, non pour dire en général, qu'on est homme sujet à l'erreur, mais pour reconnoître ses erreurs, & se couvrir de confusion devant des hommes qu'on rencontre à tous momens, afin de plaire à la verité qui nous penetre, mais qui ne se présente point devant nous.

Arnaud, l'ame contient en elle-même toute les veritez qu'elle conte np'e. La suite éclaircira cette pensée.

VII. J'ai été surpris, je vous l'avoüe, lors qu'en lisant le II. Volume de M. Arnaud contre Mr. Mallet, j'y ai trouvé encore ces paroles, que je vous prie d'examiner avec soin: car c'est à cela, que nôtre ami pense que se réduit tout ce qu'on peut dire de solide sur la prédestination.

Défense de la Traduction de Mons contre Mr. Mallet,
II. Vol. pag. 3.

En un mot, tout ce qu'il peut y avoir de solide dans la dispute de la prédestination, se réduit à sçavoir, si les merites des Saints ausquels Dieu a destiné le Royaume du Ciel pour récompense, sont l'effet d'une Grace dont ils usent bien ou mal, comme il leur

plaiſt; ou ſi ce ſont des dons de Dieu, parce que les Saints ne les ont, qu'autant que Dieu les leur fait avoir par l'efficace de ſa Grace.

Si les merites, continuë-t-il, *étoient l'effet d'une Grace de la premiere ſorte, comme ils ne ſeroient pas proprement des dons de Dieu, il faudroit avoüer, que la prédeſtination ſeroit tout à fait dépendante de la prévision des merites. Mais il n'y a que les Pélagiens qui puiſſent avoir cette penſée; & c'eſt un Article de nôtre foi, que tous nos merites ſont des dons de Dieu, & qu'il ne donne ſes récompenſes éternelles qu'aux bonnes œuvres qu'il nous a fait faire.* Tanta eſt, *dit St. Celeſtin, ou quelqu'autre qui a fait le recueil des autoritez du Siege Apoſtolique joint à la lettre de ce Pape,* erga homines bonitas Dei, ut noſtra velit eſſe merita, quæ ſunt ipſius dona, & pro his quæ largitus eſt, æterna præmia ſit donaturus. *Et la raiſon que ce recueil en apporte, eſt que Dieu fait en nous, que nous voulons & que nous faiſons ce qu'il veut.* Agit quippe in nobis, ut quod vult, & velimus & agamus. *Et le II. Concile d'Orange* &c.

VIII. Quoi! Mr. Arnaud ſoutient encore, que les merites des Saints s'ac-

quie-

quierent par une *Grace, dont ils n'usent pas bien ou mal, comme il leur plaist* : mais de plus il prétend, que ce sentiment tant de fois condamné, est *un Article de nôtre foi*, & traite de *Pélagiens* ceux qui soutiennent le contraire? Où est la tradition de ce nouveau dogme? Quel est le Concile nouveau qui a corrigé celui de Trente, & fait *un Article de foi* du sentiment que ce Concile Oecumenique a condamné (ou il n'a condamné personne) par ces paroles : *Si quis dixerit, liberum hominis arbitrium à Deo motum & excitatum, nihil cooperari assentiendo Deo excitanti atque vocanti, quò ad obtinendam justificationis gratiam se disponat ac præparet*, NEQUE POSSE DISSENTIRE, SI VELIT... *anathema sit*. Voilà les Heretiques devenus Catholiques sur les matieres de la Grace : car je ne croi pas qu'il s'en trouve un seul, qui ne soit pas tout prêt de recevoir le prétendu dogme de Mr. Arnaud, si ce n'est peut-être, qu'il refuseroit d'en faire un *Article de sa foi*. Mais les Peres du Concile de Trente sont de vrais Pélagiens, ainsi que les Heretiques les ont appellez tant de fois, sur les mêmes principes sur les-

Sess. 6. Can. 4.

quels M. Arnaud prononce, *qu'il n'y a que les Pélagiens qui ayent cette pensée, que les merites sont l'effet d'une Grace dont nous usons bien ou mal, comme il nous plaist.*

IX. Mais quoi! les Peres assûrent que nos merites sont des dons de Dieu? Oüi sans doute. Le Concile en convient aussi. Car tous les Catholiques conviennent, que sans la Grace nous ne pouvons faire aucun bien, ni acquerir aucun merite. On convient, que nous ne pouvons même vouloir faire le bien, sans le secours du Ciel: *voluntas præparatur à Domino.* Mais que ce secours soit invincible, qu'il ne soit pas veritablement en nôtre pouvoir d'en bien ou d'en mal user comme il nous plaist: pure pétition de principe. C'est ce que les Peres & les Conciles n'ont jamais dêfini. C'est plutôt ce qu'ils ont condamné, bien loin d'en faire un dogme, & de traitter de *Pélagiens* ceux qui ne veulent pas le recevoir.

X. Vous donnez, Monsieur, dix pistoles à un pauvre pour lui avoir du pain pour sa famille. Ce pauvre pourra-t-il raisonnablement refuser de reconnoître, que ce pain est un effet de vos libéralitez,

ralitez, à cause qu'il aura toujours eu le pouvoir de faire de vôtre argent, l'usage que fit l'Enfant prodigue des biens paternels? De plus, ce pauvre auroit pû par d'autres voyes nourrir sa famille. Mais on convient, qu'on ne peut ni faire, ni même vouloir faire le bien, sans le secours de la Grace. Je retire par mes conseils, ou par des promesses & des menaces, un débauché d'un lieu où on l'auroit assassiné : refusera-t-il de reconnoître, qu'il me doit la vie, quoi que je lui aye laissé le pouvoir de demeurer, s'il eust voulu, dans le péril de la perdre? Il auroit peut-être évité la mort ou par la fuite, ou par une résistance vigoureuse. Mais on ne peut pas même vouloir le bien, sans le secours du Ciel. Pourquoi donc Mr. Arnaud décide-t'il, que *nos merites ne seroient pas proprement des dons de Dieu*, si la Grace n'étoit invincible. Pourquoi, pour appuyer son nouveau dogme, & le faire croire aux simples, fait-il tant valoir ce passage Catholique du Pape Celestin : *Tanta est erga homines bonitas Dei, ut nostra velit esse merita, quæ sunt ipsius dona*? D'où vient qu'il ajoûte pour preuve de sa Grace invincible, ou

toûjours victorieuse, *agit quippe in nobis, ut quod vult, & velimus & agamus:* & finit la phrase où elle l'incommode? car voici la suite, *nec ociosa esse in nobis patitur, quæ exercenda, non negligenda donavit, uti nos cooperatores simus gratiæ Dei: ac si quid nobis ex nostra viderimus remissione languescere, ad illum sollicitè recurramus.*

XI. Mr. Arnaud ne sçait-il pas, que les Heretiques, successeurs des Pélagiens, croyoient par des raisons fort vrai-semblables, & qui sont ruïnées par les principes établis dans le Traité *de la Nature & de la Grace*, que la raison du choix de Dieu, qui déclare si souvent qu'il veut sauver tous les hommes, devoit se tirer des hommes mêmes? Car, selon les idées communes, n'y ayant point proprement de choix où il n'y a point de difference, la nature étant égale dans tous les hommes, il faut que la raison du choix se tire de l'inégalité des merites; & que Dieu encore un coup, qui *veut la conversion des pécheurs, qui veut sauver tous les hommes & les conduire à la connoissance de la verité*, donne sa Grace à tous, fasse connoître à tous le mystere qui est encore caché à tant de Nations,

ou

ou se regle dans son choix sur la difference des merites naturels. Qu'ainsi, c'est aux hommes à croire & à vouloir: c'est aux hommes à commencer par les forces du libre arbitre, & à Dieu à les aider à executer ce qu'ils ne peuvent sans son secours. Ne sçait-il pas, que c'est pour réfuter ces pensées de l'orgueil humain, qui ruinent veritablement & au sens de St. Aug. la prédestination gratuite, & distribüent la Grace selon les merites, que ce St. Docteur dit aprés St. Paul, que c'est Dieu *qui opére en nous le vouloir & le faire*: OPERATUR *in nobis velle & perficere*: que c'est lui *qui prépare les cœurs*, VOLUNTAS *præparatur à Domino*: en un mot, que c'est lui qui nous fait vouloir, comme il le dit en plusieurs endroits, & aprés lui le Pape Celestin, ou l'Auteur du recueil: *Agit quippe in nobis, ut quod vult, & velimus & agamus?* Pourquoi donc, Mr. Arnaud se sert-il de ces passages des Peres, pour appuyer la maniere dont il prétend que la Grace agit en nous? Question qui n'étoit point agitée du tems de St. Augustin, & sur laquelle neanmoins ce St. Docteur s'explique assez clairement dans la seconde question à Simplicien:

De dono Persever. Ch. 20, & 21.
Philip. 2. 13.

Ou-

Ouvrage qu'il a fait étant Evêque, qu'il cite & approuve dans ses derniers Ouvrages, & duquel il cite ces paroles : *in cujus quæstionis solutione elaboratum est quidem pro libero arbitrio voluntatis humanæ, sed vicit gratia Dei.*

De Prædest. Ch. 4. de dono Persev. Chap. 21.

De Grat. & lib. arb. Ch. 6.

XII. Les Pélagiens soutenant, qu'il n'y avoit que la remission des pechez qui fust grace purement gratuite, & que la vie éternelle se donnoit aux merites précedens; voici ce que St. Augustin dit qu'il leur faut répondre : *Si enim merita nostra sic intelligerent, ut* ETIAM *ipsa dona Dei esse cognoscerent, non esset reprobanda ista sententia, quoniam verò merita humana sic prædicant, ut ea* EX SEMET IPSO *habere hominem dicant, prorsùs rectissimè respondet Apostolus : Quis enim te discernit?* &c. Comment, Monsieur, accorder cela avec ce que dit Mr. Arnaud, *que les merites, qui sont l'effet d'une Grace de laquelle nous usons bien ou mal, comme il nous plaist, ne sont pas proprement des dons de Dieu?* Comment accorder ce passage avec son dogme nouveau, & comment peut-il en conscience traitter de Pélagiens ceux qui demeurent d'accord, que nous devons à la Grace tous nos merites, & que l'homme par lui-même,

&

& ſans le ſecours du Ciel, ne peut ni faire le bien, ni même vouloir le faire?

XIII. Si je ne craignois point de m'éloigner trop de mon ſujet, & qu'on s'imaginaſt que je vouluſſe prendre la deffence d'un Ouvrage que je n'approuve nullement; je continüerois l'examen de la ſeconde partie du livre de Mr. Arnaud contre Mr. Mallet. Et peut-être que j'y ferois voir, que Mr. Arnaud ne conçoit pas trop bien ce qu'il lit: qu'il vaut mieux ne point citer les Peres, que de leur mettre dans la bouche des paroles fort oppoſées à leurs ſentimens : & qu'enfin, lui qui dogmatiſe, car c'eſt dogmatiſer que de faire de nouveaux dogmes, n'a pas eu trop de droit de me donner cet avis charitable, par lequel il m'accuſe indirectement de bien des choſes: *que je dois chercher plutôt l'intelligence des myſteres de la Grace dans la lumiere des Saints, que dans mes propres penſées.*

XIV. En effet, on m'a fait un crime de ce que je n'avois point cité St. Auguſtin dans le Traité *de la Nature & de la Grace.* La raiſon neanmoins en eſt évidente, à ceux qui éxaminent avec équité le ſujet de ce Traité: & je n'ai rien

rien à ajoûter pour ma justification, aux raisons qu'en donne l'Auteur de l'extrait d'une lettre imprimée à la teste de ce même Traité. Personne n'a jamais tant cité St. Augustin, que Jansenius: cela me suffit. Mais je veux bien qu'on sache la conduite que j'ai tenüe dans le Traité *de la Nature & de la Grace*, & dans tous les sujets que j'examine, qui ont quelque rapport à la foi. Le dogme, je le cherche ou dans les Peres, ou pour abréger le travail, lors qu'on n'a pas assez de loisir, & éviter les écüeils, je le cherche dans les définitions des Conciles. Je dis pour éviter les écüeils, & épargner le travail; car Jansenius est un bon témoin, aussi bien que quelques autres, qu'il est plus facile & plus seur, de s'instuire, par exemple, des dogmes de la Grace dans le Concile de Trente, que dans les Ouvrages de St. Augustin. Mais lors que le dogme m'est clairement connu, alors je ne crains point de m'égarer dangereusement, lors que je l'ai toûjours en vûë, & que toutes mes reflexions ne tendent qu'à le prouver, ou à l'appuyer. Je tâche ainsi de faire servir le peu que j'ai de lumiere, pour soutenir ma foi par quel-

que

que intelligence de la verité. Je trouve beaucoup d'utilité pour mon édification particuliere, & celle de quelques autres, dans cette conduite. Je suïs en cela le conseil que donne St. Augustin en plusieurs endroits. Je suïs son exemple, celui des Peres, celui de tous les Theologiens qui cherchent les dogmes dans la Parole de Dieu écrite ou non écrite, & se servent de la raison pour les éclaircir.

XV. Je me suis peut-être trop étendu sur le sentiment qu'a Mr. Arnaud touchant la prédestination gratuite. Mais, Monsieur, ce que je viens de vous dire, a plus de rapport *au Traité de la Nature & de la Grace*, que le livre *des vrayes & des fausses idées.* Ceci n'est pas si long que son Ouvrage. La réponse à M. Mallet est plus nouvelle que *la Recherche de la verité.* Ainsi, aprés le livre que nôtre ami vous a adressé, vous ne devez pas être surpris de tout ce que je viens de vous dire. Car enfin, l'examen de ceci me paroît pour Mr. Arnaud de plus grande consequence, que les meilleurs Ouvrages qu'il pourroit composer. Plust à Dieu, Monsieur, qu'il voulust bien se défaire pour quel-

que

que tems de ses anciens préjugez, & arracher la poûtre qui l'aveugle, avant que de prétendre éclairer les autres !

CHAPITRE IV.

Quels sont les principes du Traité de la Nature & de la Grace, *& ce que doit faire Mr. Arnaud pour renverser cet Ouvrage.*

I. C'Est une chose assez nouvelle, de solliciter son ami, qu'il devienne son Critique, & un Critique public. Cependant, c'est à quoi m'oblige la conduite de Mr. Arnaud, jointe à sa réputation, qui donne cours & autorité au jugement qu'il a porté en general contre le Traité *de la Nature & de la Grace*; duquel jugement, je voudrois bien mettre la verité à couvert. Monsieur Arnaud devoit, ce me semble, répondre à la civilité que je lui avois faite, de lui envoyer manuscrit ce Traité. Il n'avoit qu'à me marquer précisément où je me trompois, ce que je n'ai pû encore apprendre de personne depuis que ce livre est composé; ou me renvoyer mon Manuscrit, & me faire dire qu'il

n'avoit

n'avoit pas le loiſir de l'examiner : j'euſſe été content, & la verité ſans atteinte. Mais ayant rendu jugement public par la bouche de ſes amis, contre les formes auſquelles il s'etoit engagé, je n'ai point pour ma juſtification d'autre deffence, que de tâcher d'exciter les eſprits, Mr. Arnaud, & tous mes juges à l'éxamen de mes ſentimens, & tâcher ainſi de faire paroître la lumiere de la verité, pour diſſiper les bruits qu'on a fait courir.

II. Car vous devez, Mr. prendre garde, que j'ai ſur les bras deux puiſſans adverſaires, Mr. Arnaud & ſa réputation. Mr. Arnaud la terreur des pauvres Auteurs, mais qu'on ne doit pas neanmoins craindre beaucoup, lors qu'on deffend la verité : & ſa reputation qu'on a grand ſujet d'apprehender, quelque verité qu'on ſoutienne. Car c'eſt un phantôme épouvantable qui le précede dans les combats, qui le déclare victorieux, & par lequel je ſuis déja depuis trois ans au nombre des vaincus. Mais comme les coups que donne un phantôme, ne ſont point mortels, que la lumiere les guerit, & fait même évanoüir le phantôme qui les a portez : j'eſ-

j'espere qu'enfin on s'appliquera sérieusement à l'éxamen de mes principes, qu'on ne croira pas Mr. Arnaud sur sa parole, touchant un Ouvrage contraire au parti qu'il a pris depuis long-tems, & qu'on me rendra la justice que j'ai toûjours esperée des lecteurs éclairés & équitables.

III. C'est pour cela, Monsieur, que j'ai prouvé dans le Chap. précedent, que Mr. Arnaud étoit indispensablement obligé à examiner le Traité *de la Nature & de la Grace*, & que j'y ai parlé de son dogme prétendu, afin de l'obliger par là à méditer serieusement mes principes, qu'il ne conçoit peut-être pas encore assez clairement. Mais pour lui en faciliter l'intelligence, & l'empêcher de prendre ou donner le change, comme il le donne presque à chaque page de son livre *des vrayes & des fausses idées*, où il trouve autant de *variations*, que les termes dont je me sers ont de sens differens; je croi devoir dans ce Chapitre lui marquer comment il doit battre le Traité par les fondemens.

IV. En voici, Monsieur, le dessein. J'y prétens justifier la sagesse & la bonté de Dieu dans la construction de son Ou-

Ouvrage. Je prétens faire taire les libertins & les impies, qui attribüent à une *Nature* aveugle les déreglemens de l'Univers, & l'Univers même; & certains Theologiens ou Philosophes outrez, qui prétendent que Dieu n'a pas une volonté sincere de sauver tous les hommes. Mais les principes que j'ai établis vont encore infiniment plus loin. Je n'en sçai point dont les consequences soient plus avantageuses à la Religion : & j'espere qu'on en reconnoîtra l'utilité, à proportion qu'on se les sera rendu familiers. Voici comme on peut découvrir ces principes.

C'est, par exemple, une proposition de foi, que Dieu veut que tous les hommes soient sauvez; & il est certain que tous ne le sont pas. Or rien ne peut résister à Dieu que Dieu même : il peut sans blesser la liberté, sauver tant de Nations qui perissent. Donc il faut qu'il se trouve en Dieu même, quelque chose qui empêche qu'il n'ait une volonté pratique de sauver tous les hommes.

V. Pour découvrir ce que ce peut être, il n'y a qu'à prendre garde, que Dieu doit agir d'une maniere qui porte le caractere de ses attributs; qu'il aime sa sa-

gesse

gesse plus que son Ouvrage ; plus que les hommes; & qu'il ne doit pas troubler l'ordre & la simplicité de ses voyes, pour subvenir à nos besoins, ni pour remedier aux dereglemens de la Nature. En un mot, Dieu doit agir par des loix ou des *volontez generales*, dont l'efficace soit déterminée par l'action des causes naturelles ou *occasionnelles*. Voilà le grand principe, ou comme le fondement du Traité. Mr. Arnaud en convient en partie dans son Ouvrage, p. 321. C'est donc ce qu'il doit combattre. Je vai en donner quelques preuves: Si Mr. Arnaud les détruit, il aura, je le veux, ruiné tout l'Ouvrage. Que si l'on n'entend pas clairement ce que c'est qu'agir par des *volontez generales*, il faut lire avec reflexion l'Article qui suit. Mais il seroit bien plus à propos qu'on eust lû *la Recherche de la verité*, ou plutôt *les Meditations Chrêtiennes*, depuis la cinquieme jusqu'à la huitieme inclusivement.

VI. *Ce que c'est qu'agir par des volontez generales & par des volontez particulieres.*

Ceci est tiré du I. Eclairciss-

Je dis que Dieu agit par des *volontez generales*, lors qu'il agit en consequence des *loix generales* qu'il a établies. Par exem-

exemple, je dis que Dieu agit en moi par des *volontez generales*, lors qu'il me fait ſentir de la douleur dans le tems qu'on me pique ; parce qu'en conſequence *des loix generales* & efficaces de l'union de l'ame & du corps qu'il a établies, il me fait ſouffrir de la douleur, lors que mon corps eſt mal diſpoſé. *ſement du Traité de la Nature & de la Grace.*

De même, lors qu'une boule en choque une ſeconde, je dis que Dieu meut la ſeconde par une volonté generale, parce qu'il la meut en conſequence des loix generales & efficaces des communications des mouvemens. Dieu ayant établi generalement, que dans le moment que deux corps ſe choqueroient, le mouvement ſe partageât entr'eux ſelon certaines proportions: & c'eſt par l'efficace de cette volonté generale, que les corps ont la force de ſe remüer les uns les autres.

Je dis au contraire, que Dieu agit par des *volontez particulieres*, lors que l'efficace de ſa volonté n'eſt point déterminée par quelque loi generale, à produire quelque effet. Ainſi, ſuppoſé que Dieu me faſſe ſentir la douleur d'une piqûre, ſans qu'il arrive dans mon corps, ou dans quelque creature que ce ſoit,

aucun changement, qui le détermine à agir en moi selon quelques loix generales; je dis qu'alors Dieu agit par des volontez particulieres.

De même, supposé qu'un corps commence à se mouvoir, sans être choqué par un autre, ou sans qu'il arrive de changement dans la volonté des esprits, ou dans quelque autre creature qui détermine l'efficace de quelques loix generales; je dis que Dieu remüera ce corps par une volonté particuliere.

VII. Voici maintenant une preuve *à priori*, tirée de l'idée qu'on a de Dieu.

Cette preuve est dans une quatrieme edition du Traité de la Nature & de la Grace. p. 253.

Un être sage doit agir sagement. Dieu ne peut se démentir soi-même : ses manieres d'agir doivent porter le caractere de ses attributs. Or Dieu connoît tout, & prévoit tout : son intelligence n'a point de bornes. Donc sa maniere d'agir doit porter le caractere d'une intelligence infinie. Or choisir des causes occasionnelles, & établir des loix generales pour executer quelque ouvrage, marque une connoissance infiniment plus étenduë, que changer à tous momens de volontez, ou agir par des volontez particulieres. Donc Dieu execute ses desseins par des loix generales, dont l'ef

l'efficace est déterminée par des causes occasionnelles. Certainement il faut une plus grande étenduë d'esprit pour faire une montre, qui selon les loix des Mécaniques, aille toute seule & reglément, soit qu'on la porte sur soi, soit qu'on la tienne suspenduë, soit qu'on lui donne tel bransle qu'on voudra, que pour en faire une qui ne puisse aller juste, si celui qui l'a faite, n'y change à tous momens quelque chose, selon les situations où on la met. Car enfin, lors qu'il y a une plus grande quantité de rapports à comparer & à combiner entre eux, il faut une plus grande intelligence. Pour prévoir tous les effets qui doivent arriver en consequence d'une loi generale, il faut une prévoyance infinie; & il n'y a rien à prévoir de tout cela, lors qu'on change à tous momens de volontez. Donc établir des causes occasionnelles, & choisir les plus simples, & en même tems les plus fécondes, est une maniere d'agir digne de celui dont la sagesse n'a point de bornes: & au contraire, agir par des volontez particulieres, marque une intelligence bornée, & qui ne peut comparer les suites ou les effets des causes les moins fecondes. Je pourrois

encore démontrer *à priori* la même verité par quelques autres attributs de Dieu, comme par son *immutabilité*, par laquelle Mr. Descartes prouve, que tout ce qui se meut tend à décrire une ligne droite; qu'il y a toûjours dans le monde une égale quantité de mouvement, & d'autres veritez. Car il est évident, que Dieu étant *immuable*, sa conduite doit être *uniforme*, *reguliere & constante*, pour porter le caractere de son *immutabilité :* ce qui ne seroit point, si Dieu agissoit par des volontez particulieres, comme s'il remuoit les corps sans qu'ils fussent choquez, ou ne les remuoit pas, s'ils l'étoient. Mais ces preuves *à priori*, ou tirées des attributs divins, sont peut-être trop abstraites pour la plus-part des hommes. Mr. Arnaud aura bien l'adresse de les obscurcir à l'égard de ceux qui ne les conçoivent pas clairement. Mais il ne sera pas pour cela fort avancé, car en voici d'autres plus sensibles.

VIII. Lors qu'on ne peut pas prouver une verité *à priori*, on doit, si on le peut, la démontrer par les effets. Ainsi, supposé que nous n'ayons aucune idée de l'Etre infiniment parfait, voyons

par

par tous les effets qui nous sont connus, quelle est sa conduite. Je prétens prouver, que Dieu ne fait rien dans le monde que par des loix generales, j'excepte les miracles ou les effets dont les causes naturelles ou occasionnelles nous sont inconnuës. En voici la preuve.

IX. Dieu ne meut jamais les corps, s'ils ne sont choquez; & lors qu'ils sont choquez, il les meut toûjours. L'ame ne sent jamais la douleur d'une piqûre, si le corps n'est piqué, ou s'il n'arrive dans le cerveau le même ébranlement que si le corps étoit piqué; & Dieu fait toûjours sentir à l'ame la douleur de la piqûre, quand le corps est piqué, ou quand il arrive dans le cerveau le même ébranlement que si le corps étoit piqué. Dieu ne remuë jamais mon bras, que lors que j'ai la volonté de le remüer; & Dieu ne manque jamais à le remuer, lors que j'ai la volonté qu'il se remuë. Je ne voi jamais la lumiere du Soleil, que le Soleil ne soit levé; & lors qu'il est levé, je le voi toûjours. En un mot, ce que Dieu fait en nous, & dans ce qui nous environne, n'arrive jamais qu'en consequence des loix generales,

que Dieu a établies pour executer ses desseins par des voyes qui portent le caractere de ses attributs. Car je suppose que la *Nature* des Philosophes Payens est une pure chimere, que les hommes ont imaginée sur le témoignage de leurs sens : je suppose que c'est Dieu qui fait tout, & que nul autre que lui ne peut comme cause *veritable*, faire sentir à l'ame la douleur d'une piqûre, où le sentiment que j'ai de la lumiere du Soleil, ni même changer les modifications des derniers des êtres. Je pense que Mr. Arnaud en convient : mais s'il n'en convient pas, qu'on ajoûte à ceci les preuves que j'en ai données dans *la Recherche de la verité*, dans *les Meditations Chrêtiennes*, & ailleurs.

Ch. 3. du 6 liv. pag. 387. & dans l'éclairciſſement p. 559. Med. 5, 6, 7, & 8.

X. S'il est donc vrai, que tout ce qui se fait dans le monde materiel, dont la cause nous est connuë, se fait *en consequence des loix generales des communications des mouvemens, dont le choc des corps est la cause occasionnelle qui détermine leur efficace*. S'il est vrai, que tout ce qui se passe dans l'ame & le corps de l'homme, arrive *en consequence des loix generales de l'union de l'ame & du corps, dont l'efficace est déterminée par les modifica-*

fications qui arrivent à l'une ou à l'autre de ces deux substances : il est évident par tous les effets que Dieu produit, qui nous sont connus, qu'il agit toûjours par des *loix generales*, ou du moins qu'il agit ordinairement de cette maniere. Car il ne me faut que cela pour la suite, & je n'en ai pas demandé davantage dans le Traité *de la Nature & de la Grace*.

XI. Mais si Dieu agit par des loix ou des volontez generales dans tous les effets qui me sont connus, je puis dire que cette conduite est digne de lui : je pourrois même dire la plus digne. Car quoi que Dieu ne fasse pas toûjours le plus bel ouvrage qui se puisse, à cause qu'il n'y a rien hors de lui qu'il aime invinciblement, il agit toûjours de la maniere la plus digne de ses attributs qui se puisse, parce qu'il aime invinciblement sa sagesse. Dieu est indifferent pour agir ou ne pas agir au dehors : mais il n'est point indifferent à l'égard de la maniere d'agir ; il suit toûjours la conduite la plus sage qui se puisse par rapport à son ouvrage.

XII. Que si maintenant cette maniere d'agir par des loix generales, est

digne de Dieu, je puis m'en servir pour justifier sa sagesse & sa bonté. J'en puis conclurre, que Dieu n'est point inconstant, quoi qu'il ravage par la gresle ce qu'il avoit auparavant fait croître par l'abondance des pluyes: qu'il est sage & bon, quoique ces mêmes pluyes ne soient point proportionnées au besoin des terres, qu'il prétend par elles en general de rendre fécondes; quoi qu'elles se répandent aussi bien sur les sablons & dans la mer, que sur les terres ensemencées: qu'il est juste, quoique la peste confonde les bons avec les méchans, que les gens de bien ne prospérent pas ici bas, que celui qui va secourir un pauvre, se trouve accablé sous des ruines, & que celui qui court à la vangeance, ne trouve rien qui lui résiste. Car il est évident, que la gresle, la peste, l'irregularité des saisons, la distribution des pluyes, ne sont ordinairement que des suites des loix generales des communications des mouvemens, que Dieu a établies, & qu'il suit & doit suivre constamment, lors que l'ordre qui est sa loi inviolable, ne l'oblige point à en user autrement. Loix, dis-je, que Dieu a établies, non pour rendre les terres steriles,

steriles, non pour engendrer des monstres, non pour accabler celui qui fait une bonne œuvre, non enfin pour faire regner l'injustice, & prosperer les méchans; mais pour de meilleurs effets, plus dignes de sa sagesse & de sa bonté. Mais Dieu ne doit pas troubler l'ordre & la simplicité de ses voyes, pour empêcher un monstre, une sterilité, une injustice. Il ne doit point agir comme nous par des *volontez particulieres*, puis que ses connoissances n'ont point de bornes, & qu'étant immuable par sa nature & dans ses desseins, il faut que sa conduite soit toûjours la même.

XIII. Aprés que Mr. Arnaud aura fait voir, que tout ceci est de travers, & que je n'ai point prouvé ni *à priori*, ni *à posteriori*, ni par l'idée que j'ai de l'Etre infiniment parfait, ni par les effets, quelle est la conduite de Dieu, ni quelle doit être: il faudra qu'il renverse les preuves que je vai donner, qu'on appelle dans l'Ecole *per reductionem ad absurdum*. En voici quelques-unes.

Si Dieu agissoit par des volontez particulieres, une des consequences impies qui suivroit de là, c'est qu'il ne seroit pas sage. Car un être sage propor-

tionne toûjours les moyens à la fin. Or l'action de Dieu n'est pas toûjours proportionnée à la fin. Donc &c. La fin pour laquelle Dieu fait pleuvoir, c'est de rendre la terre féconde. Or souvent la pluye la rend sterile. Donc &c. Que si on répond, que Dieu fait pleuvoir pour rendre la terre sterile : son action seroit inutile, & par consequent elle ne feroit pas sage. Car afin qu'une terre demeure sterile, il suffit qu'il n'y pleuve point; c'est là le plus court.

XIV. Mais afin d'ôter sur cela tout sujet de doute, rapportons à la pluye de la Grace ce même raisonnement. Nous sçavons que la volonté de Dieu est *que tous les hommes soient sauvez*, que *sa volonté est nôtre sanctification*, *qu'il hait l'impie & l'impieté*; qu'il peut avoir le dessein de punir & de rendre miserable, mais jamais celui de rendre les hommes plus coupables & plus méchans. Or Dieu ne proportionne pas toûjours sa grace à ce dessein de convertir les pécheurs, il ne la proportionne pas toûjours à leurs besoins. Et même à l'égard des justes, quoi qu'il la proportionne à leurs besoins, elle n'a pas toûjours ce bon effet de les sanctifier. En un mot, la grace rend

rend quelquefois les hommes plus coupables. Donc Dieu n'est ni bon, ni sage. Car il n'en est pas de la pluye de la Grace, comme de la pluye ordinaire. Lors que Dieu renverse les moissons par des orages, on peut dire qu'il fait cela, non en consequence des loix generales des communications des mouvemens, (& je croi que cela arrive tres-souvent en consequence d'autres loix qui sont peu connuës) mais dans le dessein de punir les hommes. On peut échapper par ce détour. Je dis détour; car pour punir les hommes, il suffit, comme je viens de dire, de ne point faire pleuvoir sur leurs terres. Mais on ne peut pas dire sans impiëté, que Dieu répande le prix du sang de Jesus Christ dans les cœurs, avec ce dessein funeste de les endurcir & de les rendre plus coupables par l'abus qu'ils en feront. Si *la volonté de Dieu est nôtre sanctification*: *si Dieu hait l'impie & l'impieté*, comme dit le Sage, il ne nous éclairera pas, il ne nous touchera pas par ses saintes inspirations, pour nous rendre plus criminels. Or il est certain, que souvent la Grace nous rend plus coupables par l'abus que nous en faisons. Donc si

Dieu agit par des volontez particulieres, il n'est pas sage; puis qu'il ne proportionne point les moyens à la fin qu'il se propose, & qu'il est trompé dans ses desseins. Mais si Dieu agit par des loix generales, toutes ces absurditez se dissipent, comme on peut voir dans le Traité *de la Nature & de la Grace*, & ailleurs. Donc &c.

Je ne veux pas des principes communs, tirer de nouvelles absurditez injurieuses à Dieu. Je voudrois plutôt, si cela étoit possible, que les sentimens les moins raisonnables fussent bons à faire rendre à Dieu le respect & l'amour qui lui sont dûs. Mais il a fallu pour la défense de la verité, tirer l'absurdité que je viens de conclurre du sentiment de ceux qui trouvent à redire que je soûtienne, que Dieu n'agit que par des loix generales, dont l'efficace est déterminée par des causes occasionnelles, si la necessité de l'ordre, qui à l'égard de Dieu même est une loi inviolable, ne l'oblige à en user autrement. Voici d'autres absurditez moins odieuses.

XV. Supposé que Dieu agisse par des volontez particulieres, je dis que s'il pleut sur nous, par exemple, c'est

peché

peché que de se mettre à couvert. Car c'est peché que de résister à la volonté de Dieu. Or selon cette supposition, il n'y a point d'action particuliere sans volonté particuliere. Ainsi, résister à l'action de Dieu, c'est résister à sa volonté connuë; ce qui certainement est peché. Car si Adam a commis un crime énorme en mangeant du fruit deffendu, ce n'est pas précisément parce qu'il a mangé de ce fruit; mais c'est qu'il en a mangé contre la volonté connuë de son bienfaiteur. Lors qu'un homme sage fait quelque chose, & qu'on résiste à son action, il est certain qu'on l'offence, parce qu'il n'agit que par des volontez particulieres. Mais lors qu'on résiste à l'action de Dieu, on favorise souvent ses desseins, bien loin de s'y opposer: comme lors qu'on soutient un homme qui se renverse, qu'on guerit un malade, qu'on réveille celui qui dort sous des ruines qui vont l'accabler, qu'on fait tous ses efforts pour se tirer du naufrage, & éviter les flots que Dieu par les vents pousse contre nous. Il est donc évident, que Dieu n'agit point par des volontez particulieres.

XVI. Si Dieu n'agissoit pas en conse-

ſequence des loix generales qu'il a établies, on ne le tenteroit jamais. Au lieu de deſcendre pas à pas un eſcalier, ce ſeroit bien plutôt fait de ſe jetter par les feneſtres en ſe confiant en Dieu. Apparemment on jugera que ce ſeroit etre fou. Et pour moi, je le croi par mes principes, auſſi bien que quelques autres par l'experience; car aſſûrément on ſe caſſeroit la tête. Mais je le nie ſelon les principes contraires aux miens. Car on ne peut ſe bleſſer en tombant; on ne peut même tomber, que par une ſuite neceſſaire des loix generales des communications des mouvemens. On ne peut pas en tombant ſe bleſſer, qu'en ſuppoſant que Dieu ſuive les loix generales qu'il s'eſt preſcrit, pour executer ſon ouvrage par des voyes dignes de lui. Car la Nature eſt une chimere, ſi ces loix mêmes ne ſont la Nature. Mais pourquoi donc ſeroit-ce peché & folie que de ſe précipiter? Ce ſeroit peché, car ce ſeroit tenter Dieu: ce ſeroit prétendre l'obliger à agir d'une maniere indigne de lui, ou par des volontez particulieres: ce ſeroit lui déclarer, que ſon ouvrage va perir, s'il ne trouble lui-même la ſimplicité de ſes voyes. Et ce

ſeroit

seroit une folie : car c'est être fou, que de prétendre que Dieu doive régler son action sur nos besoins particuliers, & changer sans raison pour l'amour de nous, l'uniformité de sa conduite ; ce que l'experience apprend ne reüssir pas.

XVII. Que les hommes sont impies, de s'amuser à plaider & à chercher des témoins, pour assûrer les Juges du bon droit de leurs affaires ! Que ne tirent-ils au sort ? Que ne prennent-ils Dieu seul pour juge de leurs differens ? Se défient-ils de la providence, & craignent-ils que Dieu donne gain de cause à celui qui n'a pas droit ? Pourquoi intenter des procez criminels ? Le duel est la plus sainte des procedures. Que l'accusé & l'accusant se battent religieusement. Quelle impieté, que de croire que Dieu puisse favoriser le crime, ou que sa providence ne s'étende pas à toutes choses ! Le criminel succombera.

Je ferois un volume entier des absurditez étranges qui se tirent directement des principes de ceux qui mesurent Dieu sur eux-mêmes, & soutiennent qu'il n'agit pas en consequence de certaines loix generales, dont l'efficace est dé-

déterminée par des causes occasionnelles. Car je prétens avoir ruiné ailleurs cette *Nature* aveugle, que les Philosophes Payens ont introduite dans le monde, pour partager avec Dieu la gloire qui est duë à la fécondité & à la simplicité de ses voyes. La belle & noble idée qu'ils ont de la providence, lors qu'ils disent que mes principes la renversent! Il faut, Monsieur, attendre leurs Ouvrages, & alors nous en jugerons solidement. Mais que Mr. Arnaud déclame, que je me perds dans mes *nouvelles pensées*. Nouvelles ou non, je les croi solides, je les croi Chrêtiennes, je les croi seules dignes de la sagesse & de la bonté de celui, à qui on donne, du moins pour adjoint de l'Empire du monde, un phantôme aveugle & bizarre, qui trouble par sa conduite l'esprit des Philosophes qui ne sçavent ou ne veulent point méditer.

XVIII. Mais quel rapport de tout ceci avec la Grace? Pourquoi se chagrine-t-on contre ces principes? Le voici, Monsieur, en partie. C'est qu'en supposant que Dieu agisse par des volontez particulieres, il est clair que la Grace est efficace par elle-même, & que

Dieu

Dieu ne veut le ſalut que des ſeuls prédeſtinez : ce que bien des gens ne mettent pas au nombre des abſurditez. Car Dieu eſt ſage. Il proportionne les moyens à la fin. Quand il donne ſa Grace, il a un deſſein particulier ſelon ce principe, qu'il agiſſe par des volontez particulieres. Donc la Grace a toûjours l'effet pour lequel Dieu la donne : autrement, il ſeroit trompé. Donc Dieu ne veut pas ſauver tous les hommes : il ne donne qu'aux ſeuls prédeſtinez ſa grace dans le deſſein de les ſauver. Il donne aux autres des graces ſuffiſantes : mais il ne prétend pas qu'ils en faſſent un bon uſage ; il ne les donne pas dans ce deſſein. Car s'il les donnoit dans ce deſſein, elles ſeroient efficaces comme les autres, puis qu'on ne peut réſiſter à la volonté de Dieu, & que Dieu n'eſt jamais trompé dans ſes deſſeins.

XIX. On voit par le principe que je viens d'établir, que tout ce raiſonnement ſuppoſe faux, & qu'il n'a aucune ſolidité. Selon mon principe, Dieu aime ſon ouvrage, il aime les hommes. *Jugez*, s'écrie ſon Prophete, *entre moi & ma vigne. Qu'y avoit-il à faire pour* Iſa. 5. 4.
elle,

elle, que je n'aye point fait? Oüi certainement, Dieu aime les hommes. Mais il aime davantage sa sagesse : il l'aime invinciblement, il en suit les loix inviolablement. Il jure par son Prophete, *qu'il ne veut point la mort de l'impie, mais sa conversion.* Il dit par son Apôtre, qu'il veut que tous les hommes soient sauvez. Qui l'empêche de le faire? C'est qu'il ne doit les sauver, qu'en agissant comme il doit agir. C'est qu'il ne doit pas troubler la simplicité de ses voyes, ou agir par des volontez particulieres. Comme il ne doit pas regler les pluyes sur le desir des laboureurs, il ne doit pas aussi proportionner ses graces au besoin des pécheurs, ni même à la negligence des justes. Il n'y a rien en nous qui attire cette pluye celeste, que ce que cette pluye y a produit. Dieu doit agir en Dieu, & laisser faire *la cause occasionnelle* qu'il a établie pour lui construire un temple, par la puissance qu'il lui a donnée en consequence de la loi generale qui fait & regle l'ordre de la Grace, aprés en avoir prévû toutes les suites, & voulu positivement l'effet admirable qui est le principal de ses desseins, le motif de son action, & l'objet éternel de sa complaisance.

Ezech. 33, 11.

XX.

XX Dieu ſeul, comme cauſe veritable, donne ſa Grace pour convertir les pécheurs, & il y a des pécheurs qui demeurent endurcis. Dieu ſeul fait toutes choſes, & il y a des monſtres. Dieu ſeul donne à l'ame toutes les penſées qu'elle a, & tous les ſentimens dont elle eſt frappée; & certainement il y en a une infinité d'inutiles. Car je penſe qu'on ne doute pas, que les ſonges qu'on a la nuit, & mille & mille folles penſées qu'on a le jour, ſoient fort neceſſaires à ceux qui les ont: ou que le ſentiment de douleur que ſouffre, par exemple, un homme, par rapport au bras qu'il y a un mois qu'on lui a coupé, ne lui eſt pas neceſſaire pour la conſervation de ce bras imaginaire. D'où vient tout cela? ſi ce n'eſt que Dieu n'agit pas comme les intelligences bornées, par des volontez particulieres, mais en conſequence des loix generales qu'il a établies, & dont il a prévû toutes les ſuites; quoi qu'il n'ait établi ces loix, que pour des effets dignes de ſa ſageſſe, de ſa bonté & de ſes autres attributs. Voyez, Monſieur, l'Article 19, & 20. de la ſeptieme des *Meditations Chrêtiennes*.

XXI. Lors que Mr. Arnaud aura ren-

renversé toutes ces preuves *à priori*, *à posteriori*, *per reductionem ad absurdum*, (souffrez, s'il vous plaist, ces termes) lors qu'il aura fait voir, que je *pousse trop loin mes nouvelles pensées*, que *les conséquences du Traité sont terribles*, que l'on doit, comme il a fait heureusement, quoi que tout le monde n'en veuille pas convenir, chercher *l'intelligence des mysteres de la Grace dans la lumiere des Saints*. Enfin, quand il aura déclamé contre la temerité de ceux qui éxaminent la conduite de Dieu, quelque bon dessein qu'ils ayent, car je ne pense pas qu'il veuille juger des intentions secretes : il faudra pour couronner son Ouvrage, qu'il fasse voir que j'ai mal entendu l'Ecriture, qui me confirme plus que tout ce que je viens de dire, dans les principes que je viens d'établir.

XXII. J'ai lû dans St. Matthieu, que *toute puissance a été donnée* à Jesus Christ *dans le Ciel & sur la terre* : & je sçai que c'est comme homme qu'il a reçû cette puissance ; car comme Dieu, certainement il est égal au Pere. J'ai lû dans l'Epître aux Hebreux, que Dieu avoit donné aux Anges la conduite de la Synagogue, le pouvoir de récompenser & de

Chap. dernier.

Exod. 23. 21.

& de punir les Juifs, & de leur distribüer, non la Grace, mais les biens temporels promis aux observateurs de la Loi: mais qu'il avoit réservé à Jesus Christ *le monde futur*, l'édifice de son Eglise; en un mot, que Jesus Christ *dispose de tout en la maison de son Pere.* Jesus Christ assûre lui-même, *qu'on ne peut rien sans lui; que personne ne va au Pere que par lui; & que celui qui sera victorieux, il en fera une colomne dans le Temple de son Dieu.* Et de là j'ai conçu, que Jesus Christ étoit le vrai Salomon, qui devoit élever à la gloire de son Pere, le Temple éternel, dont le Salomon charnel & le Temple materiel n'étoit que l'ombre & la figure. C'est pour cela que dans le Traité *de la Nature & de la Grace*, je compare Jesus Christ dans la distribution de ses dons, à un Architecte qui construit un édifice à la gloire de son Prince.

Chap. 2. & 3.

Joan. 14. 6.

Apocal. 3. 12.

XXIII. J'ai lû dans St. Paul, que Jesus Christ est *le Chef de l'Eglise, dont les membres reçoivent l'accroissement par l'efficace de son influence, selon la mesure qui est propre à chacun d'eux, afin qu'il se forme & s'édifie par la charité.* Jesus Christ lui-même se compare à un cep de vigne,

& ses Disciples aux branches qui en reçoivent la nourriture, Et de là & de plusieurs autres passages, qu'il n'est pas necessaire de rapporter, j'ai conclu que Jesus Christ comme homme, n'étoit pas seulement la cause méritoire, mais pour parler selon les principes que je croi avoir prouvez aux Philosophes, pour lesquels uniquement est composé le Traité, qu'il étoit encore la cause *occasionnelle* sur laquelle est fondée la loi generale de la Grace, par laquelle Dieu veut construire son grand ouvrage en son Fils & pour son Fils. Car si Dieu fait tout comme cause *veritable*, il ne communique sa puissance aux hommes, qu'en les établissant causes *occasionnelles*, pour déterminer l'efficace de quelques loix generales par leurs desirs, qui certainement sont en leur pouvoir, puis que sans cela, il est clair qu'ils n'auroient aucun pouvoir.

XXIV. J'ai dit que Jesus Christ comme homme, étoit cause *occasionnelle* de la Grace, j'eusse pû dire *naturelle*, *instrumentelle*, *seconde*, *distributive*; & quelquefois je l'ai dit. Mais les termes les plus communs ne sont pas toûjours les plus clairs : & comme on ne

se défie point de ce qui est familier, ils sont plus propres pour surprendre, que ceux qui portent à la défiance à cause de leur nouveauté. Pour peu qu'on éxamine ces termes, on voit que celui de *naturelle* fait naître une fausse idée; que celui de *distributive*, quoi que meilleur, est équivoque; que celui *d'instrumentelle* est obscur, & porte un faux sens indigne de Dieu; & que celui de *seconde* est si general, qu'il ne marque rien distinctement à l'esprit. Mais celui de cause *occasionnelle* n'a aucun de ses défauts, du moins par rapport à ceux pour lesquels uniquement j'ai écrit le Traité *de la Nature & de la Grace*, dont d'autres ont voulu juger, qui n'ont point les avances necessaires pour le bien comprendre. Ce terme de cause *occasionelle* de la Grace, marque précisément que Dieu qui fait tout comme cause *veritable*, ne donne sa grace que par Jesus Christ, Souverain Prêtre des vrais biens, Chef de l'Eglise, Architecte du Temple éternel; il fait clairement comprendre, que la loi generale de la Grace, c'est que Dieu veut sauver tous les hommes en son Fils & par son Fils; qu'il lui a donné toutes les Nations de la terre pour

pour lui servir de materiaux à la construction de son Temple ; & que c'est à lui à déterminer par ses desirs ou son influence, comme Architecte de ce Temple, comme Chef de l'Eglise, comme cep de la vigne du Seigneur, la bonne volonté de Dieu à l'égard des hommes, l'efficace de cette loi generale, par laquelle Dieu execute son grand dessein d'une maniere qui porte admirablement le caractere d'une sagesse infinie, qui par l'étenduë de ses connoissances a prévû toutes les suites des loix de la Nature & de la Grace,& de la combinaison de ces deux ordres ; & que de là il en devoit sortir un ouvrage digne de Dieu. Que dis-je ? Dieu même à prévû toutes les suites de toutes les loix possibles qu'il pouvoit établir : il a comparé d'une vuë éternelle & immuable, tous les ouvrages possibles entre eux, & par rapport aux loix dont ils sont des suites : & enfin, il s'est arrêté à celles qui ont un plus grand rapport de sagesse, je veux dire de simplicité & de fécondité avec leur ouvrage, que toute autre loi avec tout autre ouvrage. Car Dieu ne forme point aveuglément ses desseins, tous ses decrets sont sages,
il

il ne se dément point lui-même, il aime invinciblement sa sagesse qu'il engendre de sa substance, il suit inviolablement les regles adorables que son Verbe lui prescrit.

XXV. Je n'entre point, Monsieur, dans un plus grand détail des veritez, dont je n'ai même donné que les principes dans le Traité *de la Nature & de la Grace*. Si je venois à me tromper dans ce détail, ce qui pourroit bien arriver, car l'idée que j'ai de l'ame n'est pas si claire, que celle qu'en a Mr. Arnaud, qui la connoît plus clairement que l'objet des Mathematiques, l'étendüe en longeur, largeur & profondeur : ou si je tirois quelques consequences douteuses des qualitez que porte Jesus Christ d'Architecte, de Temple Eternel, de Chef de l'Eglise, de Médiateur entre Dieu & les hommes ; Mr. Arnaud feroit facilement croire au monde par ces consequences, que le principe en est faux. Il trouveroit, de l'humeur où il est, mille variations, & mille contradictions dans mes explications. Il effrayeroit par des *consequences terribles*, les imaginations des foibles, & animeroit les passions de ses amis contre le Pé-

Voyez les Chap. 23, 24, & 25, des vrayes & des fausses idées.

lagien, qui détruit *par de nouvelles pensées* sa Grace efficace & sa prédestination gratuite. Il faut donc se taire, & attendre sur le Traité sa foudroyante critique. Et cependant, reconnoître de prés les consequences admirables qui suivent naturellement de la Grace invincible, ou toûjours victorieuse, & de la prédestination gratuite au sens de Mr. Arnaud, pour les comparer avec les *consequences terribles du Traité de la Nature & de la Grace* ; afin que par ce parallele, on choisisse le sentiment qui justifie le mieux la sagesse & la bonté de Dieu dans la construction de son ouvrage.

J'ai crû, Monsieur, que tout ceci devoit préceder ma réponse *aux vrayes & aux fausses idées.* Mais il est tems de la commencer.

CHAPITRE V.

Quel est l'état de la question. Mr. Arnaud prétend que les modalitez de l'ame sont essentiellement représentatives des objets differens de l'ame : & je soutiens que ces modalitez ne sont que des sentimens, qui ne représentent à l'ame rien de différent d'elle-même.

I. Le sujet peut-être le plus abstrait de la Métaphysique, est celui de la nature de nos idées. La plus-part des Philosophes ne se mettent point en peine de s'éclaircir sur cette matiere; & quoi qu'ils définissent l'homme, *animal* RATIONIS *particeps*, il y en a peu qui sçachent, que cette Raison universelle, à laquelle tous les hommes participent, c'est le *Verbe* ou la *Raison* de Dieu même, la *Sagesse Eternelle* qui éclaire & nourrit tous les esprits de la substance intelligible de la verité qu'il renferme. Mr. Arnaud au lieu d'éclaircir cette matiere, prétend que l'homme est à lui-même sa lumiere & sa raison, comme je ferai voir dans la suite ; & broüille de telle maniere les preuves que j'ai données,

que Dieu ne nous fait rien connoître que par la manifestation d'une nature immüable; qu'il n'est pas possible, en lisant son livre, de comprendre clairement quelque chose dans le sentiment, que je croi avoir suffisamment expliqué pour des esprits attentifs dans *la Recherche de la verité*.

II. Il est donc necessaire, que je répete quelque chose de ce que j'ai déja dit de la nature des idées, & ce qu'en croit Mr. Arnaud, afin qu'on reconnoisse par mes preuves & par les siennes, lequel de nous deux a raison. Je ne donnerai point d'autres preuves de mon sentiment, que celles qui sont imprimées avant le livre des *vrayes & des fausses idées*, dans *la Recherche de la verité*, & ailleurs, afin qu'on juge si Mr. Arnaud a eu raison de ne s'y pas rendre. Et je ferai voir, que celles de Mr. Arnaud ne prouvent rien; ou plutôt, que Monsieur Arnaud n'a apporté aucune preuve de son sentiment. Car en effet, comme on ne connoît l'ame que par sentiment interieur, quand son opinion seroit veritable, il ne pourroit jamais la démontrer comme il prétend faire. Ceux-là m'entendent bien, qui sçavent la difference,

rence qu'il y a entre les idées claires & les ſentimens confus, entre conoître & ſentir. Je commence à expliquer mon ſentiment par *la Recherche de la verité*.

Recherche de la verité, Chap. 1. de la 2. Part du 3. Liv.

„ III. Toutes les choſes que l'ame ap-„ perçoit ſont de deux ſortes ; ou elles „ ſont dans l'ame, ou elles ſont hors de „ l'ame. Celles qui ſont dans l'ame ſont „ ſes propres penſées, c'eſt à dire toutes „ ſes differentes modifications : car par „ ces mots, *penſée*, *maniere de penſer*, „ ou *modification de l'ame*, j'entens ge-„ neralement toutes les choſes qui ne „ peuvent être dans l'ame ſans qu'elle „ les apperçoive, comme ſont ſes pro-„ pres ſenſations, ſes imaginations, ſes „ pures intellections, ou ſimplement „ ſes conceptions, ſes paſſions mêmes, „ & ſes inclinations naturelles. Or nôtre „ ame n'a pas beſoin *d'idées* pour apper-„ cevoir toutes ces choſes ; parce qu'el-„ les ſont au dedans de l'ame, ou plutôt „ parce qu'elles ne ſont que l'ame mê-„ me d'une telle ou telle façon : de mê-„ me que la rondeur réelle de quelque „ corps, & ſon mouvement, ne ſont que

„ ce corps figuré, & transporté d'une „ telle ou telle façon. Mais pour les „ choses qni sont hors de l'ame, nous ne „ pouvons les appercevoir que par le „ moyen des idées, supposé que ces „ choses ne puissent pas lui être intime- „ ment unies. Vous trouverez encore la même chose dans le Chap. 5. de la 2. Part. du 3. Liv.

Il faut remarquer, que c'est une propriété de l'infini, incompréhensible à l'esprit humain, d'être en même tems un & toutes choses, composé, pour ainsi dire, d'une infinité de perfections, & tellement simple, que chaque perfection

IV. J'ai dit, *supposé que ces choses ne puissent pas lui être intimement unies:* parce que je prétens, comme on verra par la suite, que l'étenduë intelligible, les nombres, l'infini, en un mot, toutes les *natures immüables* que Dieu renferme dans l'immensité & la simplicité de sa substance infiniment infinie, peuvent sans *idée*, s'unir à l'ame demaniere qu'elle les contemple. Je prétens même, qu'on ne connoît les creatures que par le moyen de cette substance divine & intelligible dans laquelle Dieu même les voit.

V. A l'égard des objets sensibles, je prétens Chap. 1. de la 2. Part du 3. Liv. que nous ne pouvons les appercevoir, si leurs idées (je n'examine point encore ce que c'est qu'idée) „ ne viennent ou „ de ces objets, ou que nôtre ame ait la „ puissance deles produire, ou que Dieu „ les

„ les ait produites avec elle en la créant, „ ou qu'il les produise toutes les fois „ qu'on pense à quelque objet, ou que „ l'ame ait en elle-même toutes les per- „ fections qu'elle voit dans ces corps ; *ce qui revient au sentiment de Mr. Ar-* „ *naud :* ou enfin qu'elle soit unie avec „ un être tout parfait, & qui renferme „ generalement toutes les perfections des êtres créez.

qu'il possede, renferme toutes les autres sans aucune distinction réelle. Car comme chaque perfection est infinie, elle fait tout l'Etre divin. Mais l'ame, par exemple, étant un être borné & particulier, elle seroit materielle si elle étoit étenduë, elle seroit composée de deux substances differentes, esprit & corps.

VI. Monsieur Arnaud pag. 33. rapporte aussi cette *énumeration* des manieres dont on peut voir les objets sensibles, & il âjoute. *Si ces prétendus êtres* représentatifs *des corps, n'étoient pas de pures chimeres, j'avouerois sans peine, qu'il faudroit qu'ils se trouvassent dans nôtre esprit par quelqu'une de ces cinq manieres. Mais comme je suis persuadé qu'il n'y a rien de plus chimerique, j'ai le dernier étonnement, que nôtre ami, qui a détruit tant d'autres chimeres, ait pû donner dans celle-ci.*

VII. Ainsi, selon Mr. Arnaud, mon analyse ou ma division est éxacte : & il convient pag. 107. *que les quatre premieres n'ont aucune apparence de verité.* Et par consequent, il est necessaire que la cinquieme soit veritable, & que tout

l'Ouvrage de Mr. Arnaud se renverse, supposé que je prouve la necessité des *idées* differentes des *modalitez représentatives* qu'il a découvertes, quoi qu'il n'y ait personne au monde qui n'en sçache sur cela autant que lui, comme on verra dans la suite; car voici son sentiment.

VIII. Il prétend, qu'afin que l'esprit apperçoive tel ou tel objet, il suffit qu'il soit modifié de telle ou telle maniere. *Les vrayes modifications*, dit-il, *ne se pouvant concevoir, sans concevoir la substance dont elles sont modifications; si ma nature est de penser, & que je puisse penser à diverses choses, sans changer de nature, il faut que ces diverses pensées ne soient que differentes modifications de la pensée qui fait ma nature.* Et il croit que son opinion est si claire & si certaine, qu'il trouve qu'il est *ridicule de demander, d'où vient que nôtre esprit apperçoit les objets. Ceux*, dit-il, *qui ne veulent pas voir ce que c'est qu'appercevoir les objets; je ne sçai pas comment le leur faire mieux entendre, qu'en leur disant, que la nature de l'esprit est de les appercevoir.* Je pense qu'il n'y a point d'homme qui n'en pust dire autant que lui.

IX.

IX. Monsieur Arnaud ne met donc point de difference entre les *perceptions* de l'ame, entant que *modalitez* de sa substance, & les *idées des objets : il prend la perception & l'idée pour une mesme chose*, pag. 36. En un mot, selon lui, page 37. *toutes nos perceptions sont des modalitez essentiellement représentatives.* Il regarde enfin le sentiment de ceux qui prétendent, qu'outre la *modification* de l'ame, il est necessaire qu'il y ait une *idée* differente de la même modification, afin que cette modification soit perception de quelque chose, comme un préjugé dans lequel il croit que les Philosophes ont donné sur de sottes raisons; & *que l'Auteur* de la Recherche de la verité *les ait receuës aussi bien qu'eux sans autre examen ; rien en verité n'est plus étonnant.* Ce sont ses paroles. Chap. 4.

X. Si Mr. Arnaud avoit éxaminé avec les yeux de l'esprit & sans chagrin, le Chap. 5. *de la Recherche de la verité*, 2. Part. Liv. 3. & la Réponse à la seconde Objection qui est à la fin de *l'Eclaircissement sur la nature des idées*, 2. Part. Liv. 3. endroits où je réfute son sentiment en peu de mots, & comme par hazard ; car son sentiment étant fort éloi-

gné de celui des Philosophes ordinaires, comme il le dit lui-même fort souvent, & principalement dans son 4. Chap. & mon dessein dans les premiers livres *de la Recherche de la verité*, étant de délivrer l'esprit des préjugez ordinaires, avant la méthode pour découvrir la verité, que j'ai donnée dans le dernier; je n'avois garde de m'arrêter long-temps à la réfutation de son sentiment. Si, dis-je, Monsieur Arnaud avoit apporté quelque attention à la lecture des deux endroits que je cite, il auroit bien compris, que ce n'est point par préjugé & sans examen, que je soutiens que nos perceptions, entant que modifications de l'esprit, sont differentes de nos idées. Je parle des idées qui nous représentent des êtres differens de nos modifications : car j'ai dit dans *la Recherche de la verité*, Chap. 1. & 5. de la 2. Part. du 3. Liv. & ailleurs, qu'il ne faut point *d'idée* pour représenter à l'ame son *plaisir*, sa *douleur*, & generalement tous ses *sentimens*; ni pour lui représenter ses propres connoissances, mais seulement les objets de ses connoissances. Car je connois un quarré par une *idée* : mais ce n'est que par *sentiment interieur* de ma per-

perception, que je sçai que je le connois. Pour *connoître*, il faut des *idées* differentes des modifications de l'esprit. Mais il n'en faut point pour *sentir* ce qui se passe ensoi-meme. Verité que Mr. Arnaud jusques ici n'a pas pû comprendre. Car il croit même, que *sentir* c'est *connoître*. Et c'est pour cela qu'il s'imagine *connoître* l'ame & ses modifications, aussi clairement que les Geometres connoissent l'étenduë & les veritez des Mathematiques. Voyez, Monsieur, les Chapitres 23, 24, & 25. *des vrayes & des fausses idées*, aprés avoir lû *l'éclaircissement* sur le Chapitre septieme de la seconde partie du troisiéme livre, où je prouve que nous n'avons point *d'idée* claire de la nature ni des modifications de nôtre ame; quoi qu'à l'égard de son éxistence, nous la connoissions plus certainement que toute autre chose.

CHAPITRE VI.

Preuves tirées de la Recherche de la verité : *Que les modalitez de l'ame ne sont que l'objet immédiat de nos sentimens, & non celui de nos connoissances.*

I. Une reflexion serieuse sur la difference qui se trouve entre connoître par *sentiment* & connoître par *idée* ; ou plutôt, entre *connoître* & *sentir* ; entre *connoître* les nombres & leurs proprietez, l'étenduë, les figures Geometriques & leurs rapports ; & *sentir* le plaisir, la douleur, la chaleur, la couleur, & même les perceptions interieures qu'on a des objets ; fait, ce me semble, assez juger à ceux qui sont accoûtumez à la meditation des veritez Metaphysiques.

I. Que pour *sentir*, par exemple, la *douleur*, il ne faut point *d'idée* représentative, & que la *modalité* de l'ame suffit : parce qu'il est certain que la douleur est une *modalité*, ou modification de l'ame.

II. Que pour connoître les nombres & les figures Geometriques, & leurs

leurs rapports, on a besoin d'une *idée*, afin que l'ame puisse en avoir la perception: car sans *idée*, l'ame n'a perception de rien de distingué d'elle, & *l'idée d'un cercle* ne peut être la *modalité* de l'ame.

III. Que pour voir un objet sensible, le Soleil, un arbre, une maison, &c. il faut deux choses: la *modalité de couleur*, car Mr. Arnaud convient, que la couleur est une modification de l'ame: & une *idée pure*, sçavoir l'idée de l'étenduë, ou l'étenduë intelligible. Car lors qu'on a un sentiment vif de lumiere, attaché, ou qui se rapporte à un cercle intelligible distant d'un certain espace intelligible, rendu sensible par differentes couleurs, on voit le Soleil, non tel qu'il est, mais tel qu'on le voit. C'est là, Monsieur, tout ce qui est necessaire pour *sentir* ce qui se passe dans l'ame, *apprendre les sciences*, & *voir* tous les objets de ce monde visible. Mais il faut clairement comprendre ceci: ce que n'a pû faire Mr. Arnaud, à cause apparemment du dessein de critiquer, que son chagrin lui a inspiré, quoi que tout fust clairement & amplement expliqué dans *la Recherche de la verité*. Car au-

lieu d'y reconnoître certains principes que j'ai suivis, il n'y a vû que ce qu'il souhaittoit d'y voir, *des variations, des contradictions, des sophismes*, en un mot, tout ce qui peut rendre ridicule un Auteur aux yeux du monde. Mais venons à Mr. Arnaud.

II. Il prétend que je me trompe, lors que je dis, que nous voyons en Dieu, & non en nous-mêmes, toutes choses, (j'ai excepté nos sentimens, ou tout ce qui se passe dans l'ame, dont elle a sentiment interieur ou *conscience*; car j'entens par *conscience* le sentiment interieur.) Parce que, dit-il, *il est clair à quiconque fait reflexion sur ce qui se passe dans son esprit, que toutes nos perceptions sont des modalitez représentatives.* Je l'avoüe en ce sens, qu'il ne faut point *d'idée* pour représenter les perceptions, ou pour avoir sentiment interieur de ses perceptions, ainsi que j'ai déja dit; car en ce sens nos perceptions sont essentiellement représentatives de ce qu'elles sont. Mais je nie, qu'il puisse y avoir sans *idée*, de *perception* qui représente à l'esprit un être distingué de lui. C'est de cela seul dont il est question. C'est ce que Monsieur Arnaud

Chap. 6. de la 2. Part. du 3. Liv. & ailleurs.

naud ne prouve nulle part, comme je le ferai voir. Mais je lui veux montrer ici, que j'ai déja prouvé le contraire dans les Chapitres qu'il critique, sans avoir bien compris les veritez qu'ils renferment.

Premiere preuve tirée de la Recherche de la verité, Chap. 5. de la 2. Part du 3. Liv.

„ III. L'esprit humain peut conoître tous les êtres, & des êtres infinis ... „ L'esprit ne voit pas seulement tantôt „ une chose, & tantôt une autre successi„ vement; il apperçoit même actuelle„ ment l'infini, quoi qu'il ne le com„ prenne pas. Ainsi, n'étant point actuel„ lement infini, ni capable de modifica„ tions infinies dans le même tems, il est „ absolument impossible qu'il voye „ dans lui-même ce qui n'y est pas. Il ne „ voit donc pas l'essence des choses en „ considerant ses propres perfections, ou „ en se modifiant diversement; &c.

IV. Mr. Arnaud ne niera pas, que l'esprit n'ait l'idée de l'infini, car il l'avouë pag. 314. Il faut donc qu'il prétende, que les modalitez de l'ame sont essentiellement représentatives de l'infini. Mais j'ai deux choses à lui dire.

La premiere, que toute modalité n'est

que

que l'être meme d'une telle ou telle façon. La rondeur, par exemple, d'un corps n'est que le corps méme figuré de telle façon, que toutes les parties de la surface sont également éloignées de celle qu'on appelle le centre. Et qu'ainsi, la modalité de l'ame ne peut point représenter les objets, mais seulement la façon d'être, c'est à dire la perception qu'elle a de l'objet : laquelle perception, j'avouë qu'elle se fait sentir sans idée, j'avouë qu'elle est *essentiellement représentative,* par *sentiment* interieur, de ce qu'elle renferme. Mais je nie qu'elle puisse representer par *idée*, ou faire connoître ce qu'elle ne renferme pas.

V. L'ame ne se connoît point elle-même par une *idée* qu'elle puisse contempler, pour découvrir les proprietez dont elle est capable, comme font les Géometres, qui contemplent *l'idée* qu'ils ont de l'étenduë, & en découvrent les rapports : elle ne connoît son être propre, que par le sentiment interieur qu'elle a d'elle-même. L'ame ne peut donc pas connoître ses modifications, mais seulement les sentir. Car comme les modifications ne sont que les substances mêmes de telle ou telle fa-

façon, la perception qu'on a des modifications, est de même genre que celle qu'on a des substances. J'ai une idée de l'étenduë : j'ai donc une idée du cercle. Je n'ai qu'un sentiment interieur & confus de mon être : je n'ai donc aussi qu'un sentiment interieur & confus de mes propres perceptions, qui ne sont que des modifications de ma substance. Ainsi, bien loin que les *modalitez* de l'ame puissent être *représentatives des objets*, en sorte qu'elles les fassent *clairement connoître*, & qu'elles apprennent, par exemple, aux Geometres les veritez certaines de leur science, qu'elles ne se sont elles-mêmes nullement connoître. C'est ce que j'avois déja dit dans *la Recherche de la verité*, en ces termes.

„ Le plaisir, la douleur, la saveur, la „ chaleur, la couleur, toutes nos sensa„ tions & toutes nos passions, sont des „ modifications de nôtre ame. Mais „ quoi que cela soit, les connoissons„ nous clairement ? Pouvons-nous „ comparer la chaleur avec la saveur, „ l'odeur avec la couleur ? Pouvons„ nous reconnoître le rapport qu'il y a „ entre le rouge & le verd, & même „ entre le vert & le vert ? Il n'en est pas „ de

Rép. à la 2. Obj. à la fin de l'Eclairc. sur la nat. des Id. Liv. 3.

„ de même des figures : nous les comparons les unes avec les autres ; nous en „ reconnoissons exactement les rapports ; nous sçavons précisément, que „ le quarré de la diagonale d'un quarré „ est double de ce quarré. Quel rapport y a-t-il entre ces figures intelligibles, qui sont des idées tres-claires, „ avec les modifications de nôtre ame „ qui ne sont que des sentimens confus ? „ Et pourquoi prétendre, que ces figures intelligibles ne puissent être apperçûës de l'ame, si elles n'en sont des „ modifications ; puis que l'ame ne connoît par idée claire rien de ce qui „ lui arrive, mais seulement par conscience ou sentiment interieur : ainsi „ que j'ai prouvé ailleurs, & que je „ prouverai encore dans l'Eclaircissement suivant. Si nous ne pouvions „ voir les figures des corps qu'en nous-mêmes, elles nous seroient au contraire *in intelligibles* ; car nous ne nous „ connoissons pas ; nous ne sommes que „ tenebres à nous-mêmes ; il faut que „ nous nous regardions hors de nous „ pour nous voir ; & nous ne connoîtrons jamais ce que nous sommes, jusques à ce que nous nous considerions

dans

„ dans celui qui eſt nôtre lumiere, & en „ qui toutes choſes deviennent lumie- „ re. Car ce n'eſt qu'en Dieu, que les „ êtres les plus materiels ſont parfaite- „ ment intelligibles : mais hors de lui, „ les ſubſtances les plus ſpirituelles de- „ viennent entierement inviſibles. L'i- „ dée de l'étenduë que nous voyons en „ Dieu, eſt tres-claire. Mais comme nous „ ne voyons point en Dieu l'idée de nô- „ tre ame, nous ſentons bien que nous „ ſommes, & ce qui ſe paſſe actuelle- „ ment en nous : mais il nous eſt impoſ- „ ſible de découvrir ce que nous ſom- „ mes, ni aucune des modifications „ dont nous ſommes capables.

VI. La ſeconde choſe que j'ai à répondre à Mr. Arnaud, c'eſt que l'ame n'eſt pas capable d'avoir dans le même tems des modifications infinies : & qu'ainſi, puis que la *realité objective* ou *l'idée* de ma penſée, c'eſt l'infini, lors que j'y penſe ; il n'eſt pas poſſible que cette realité, ou l'idée que j'ai de l'infini, ſoit une modification de mon ame.

Si Mr. Arnaud ſe tire d'affaire par des termes generaux : s'il répond, par exemple, *Quoi que je prenne pour une même choſe la perception & l'idée : il faut* pag, 36. *nean-*

neanmoins remarquer, que cette chose, quoi qu'unique, a deux rapports; l'un à l'ame qu'elle modifie, l'autre à la chose apperçûë, entant qu'elle est objectivement dans l'ame. Ceux qui attachent des idées aux termes, verront bien que le terme de rapport est si general, qu'il ne signifie rien de distinct à l'esprit, & qu'une chose ne peut étre ni objectivement, ni de telle ou telle maniere dans l'esprit, lors qu'elle n'y est point du tout; puis que la modalité d'une substance ne peut être la maniere d'être d'aucune autre substance, & que l'infini ne peut être éminemment dans le fini.

Seconde preuve tirée de la Réponse à la 2. Object. à la fin de l'Eclairc. sur la nat. des idées, *Liv.* 3.

VII. „ Certainement on peut assûrer „ ce que l'on conçoit clairement. Or on „ conçoit clairement, que l'étenduë „ que l'on voit, est une chose distinguée „ de soi. On peut donc dire, que cette „ étenduë n'est point une modification „ de son être, & que c'est effective„ment quelque chose de distingué de „ soi. Car il faut prendre garde, que „ le Soleil, par exemple, que l'on voit, „ n'est

„ n'est pas celui que l'on regarde. Le
„ Soleil & tout ce qu'il y a dans le mon-
„ de materiel, n'est pas visible par lui-
„ même; je l'ai prouvé ailleurs. L'ame
„ ne peut voir que le Soleil auquel elle
„ est immédiatement unie. Or nous
„ voyons clairement, & nous sentons
„ distinctement, que le Soleil est quel-
„ que chose de distingué de nous. Donc
„ nous parlons contre nôtre lumiere &
„ contre nôtre conscience, lors que
„ nous disons que l'ame voit, dans ses
„ propres modifications, tous les corps
„ qui l'environnent.

VIII. Lors qu'un homme dort, ou lors qu'il a une fievre chaude, il voit, par exemple, devant lui un Centaure. Monsieur Arnaud prétend, que la *realité objective, ou l'idée* de ce Centaure, en un mot, l'objet immédiat de l'esprit, n'est qu'une de *ses modalitez essentiellement representatives.* Mais qu'un chacun éxamine le sentiment interieur qu'il a de lui-même, lors qu'il voit quelque objet sensible, soit que cet objet soit ou non devant ses yeux.

IX. Lors que je voi ce Centaure, je remarque en moi deux choses. La premiere, c'est que je le voi; la seconde, c'est
que

que je ſens bien que je le voi. Je le voi, mais comme un être diſtingué de moi. Ce n'eſt donc pas une modification de ma ſubſtance, qui eſt un être particulier qui ne renferme point éminemment les perfections de tous les êtres, ni ce Centaure. Car je ne puis connoître la modification d'une ſubſtance, comme un être diſtingué de cette ſubſtance : je ne puis, par exemple, voir le cercle, comme un être different de l'étenduë, dont il eſt la modalité.

X En ſecond lieu, je ſens que je voi ce Centaure, que c'eſt moi qui le voi, que la perception que j'en ai m'appartient, & que c'eſt une modification de ma ſubſtance. Je dois donc conclurre, que l'objet immédiat de ma perception n'eſt point une modification de mon ame, mais ſeulement la perception que j'en ai. Voilà ce qu'apprend la raiſon & le ſentiment interieur qu'on a de ſoi-même.

Troiſième preuve tirée de la même Réponſe à la 2. Object.

XI. „L'ame apperçoit un triangle, ou „un cercle en general, quoi qu'il y ait „contradiction que l'ame puiſſe avoir „une

„ une modification en general. Les „ sensations de couleur que l'ame attache aux figures, les rendent particulieres, parce que nulle modification „ d'un être particulier ne peut être generale. J'ai encore donné la mesme preuve Chap. 6. de la 2. Part. du 3. Liv. *de la Recherche de la verité.*

XII. Il est évident, que toute *modalité* d'un être *particulier* ne peut être *generale.* Or je pense à un cercle en *general:* la realité objective de ma pensée, c'est un cercle en general. Donc la *realité objective*, ou *l'idée* de ce cercle, ne peut être *une modalité particuliere* de mon esprit. Je ne puis pas deviner ce qu'il plaira à Mr. Arnaud de nier dans cet argument. Mais je le prie d'éviter dans ses réponses les termes generaux qui ne réveillent aucune idée dans l'esprit.

XIII. Je dis en suite, „que ce sont „ les couleurs que l'ame attache aux fi„gures, qui les rendent particulieres, à l'égard de celui qui les voit. Car lors que sur du papier blanc, j'y vois un corps noir, cela me détermine à regarder ce corps noir comme un corps particulier, qui sans sa couleur differente,

rente, me paroîtroit être le même. Ainsi, la difference des idées des corps visibles, ne vient que de la difference des couleurs. De même, la blancheur du papier fait que je le distingue du tapis, la couleur du tapis me le separe de la table, & celle de la table fait que je ne la confonds pas avec l'air qui l'environne, & avec le plancher sur lequel elle est appuyée. C'est la même chose de tous les objets visibles. Ainsi l'étenduë conçûë sans couleur, est l'idée de tous les corps sans cette modification de l'ame. Car encore un coup, Mr. Arnaud convient, que la couleur est une modalité de l'ame. Elle est donc generale & toûjours la même: elle peut être vûë par tous les esprits, parce qu'effectivement l'étenduë intelligible, aussi bien que les nombres, ne sont point des êtres créez & particuliers. Mais la couleur rend particuliere cette étenduë intelligible, parce que, comme je viens de dire, toute modification d'une creature, *ou d'un être particulier, ne peut être generale.* J'apprehende fort que Mr. Arnaud, qui n'a pas voulu comprendre ces veritez, ne s'écrie, comme il a fait sur le
pag. 129. même sujet. *Je ne sçai, Monsieur, que vous*

vous dire sur un tel discours: j'en suis effrayé. Car je trouve qu'il enferme tant de broüilleries & de contradictions, que toute ma peine sera d'en démêler les équivoques, & d'en découvrir les paralogismes.

XIV. *C'est*, dit-il, *un manifeste paralogisme, que de conclurre de ce que Dieu voit en lui-même toutes choses, qu'il y a en Dieu de l'étenduë, des moucherons, des puces, des crapaux.* Mais qui le conclut? Il y a en Dieu de l'étendüe intelligible, celle que je voi, quand j'y pense. Car certainement, Dieu voit l'étenduë; puis qu'il en a fait, il voit bien à quoi je pense. Mais il n'y a pas en Dieu des *moucherons, des puces, des crapaux*, au sens ridicule de Mr. Arnaud. Dieu a l'idée de l'étenduë. Il a voulu en faire. Il a voulu de plus, qu'une partie de cette étenduë qu'il a faite, fust arrangée de la maniere que l'est le corps d'un crapaut. Il voit donc par l'idée qu'il a de l'étenduë, idée de toutes les substances corporelles, qu'il y a un crapaut. Mais il ne le voit pas tel que nous le voyons, coloré, püant, revêtu de toutes les qualitez sensibles que nous lui attribüons. Il voit neanmoins

que nous le voyons par nos ſens, tel qu'il n'eſt pas en lui-même : car Dieu a l'idée de l'ame qu'il a faite. Mr. Arnaud prétend bien lui-méme l'avoir. Il ſçait de plus, les loix de l'union de l'ame & du corps qu'il a établies. Il connoît donc quelles ſont les couleurs, l'odeur, l'horreur dont nous ſommes frappez en regardant ces animaux.

XV. Maïs, continuë Mr. Arnaud, afin que mes raiſons fuſſent bonnes, *il faudroit que Dieu ne connuſt que ce qui*
p. 130. *eſt en lui-même : ce qui ne ſe peut dire ſans erreur*. Et ſur cela, il diſcourt à ſon ordinaire. Il traduit un Article de Saint Thomas qui a pour titre, *Utrum Deus cognoſcat alia à ſe* ; & fait de grands raiſonnemens qui ne me regardent nullement : ſi ce n'eſt, que cela peut faire croire à ceux qui ne voyent que le blanc & le noir dans les livres, que je penſe que Dieu ne connoît point ce qui ſe fait ici-bas. Je lui répons en deux mots, que Dieu connoît tout ce qui eſt hors de lui ; & que c'eſt une impieté, que de prétendre qu'il le connoiſſe autrement que je viens de dire : ſçavoir par l'idée qu'il a dans ſon Verbe de leurs eſſences, & par la connoiſ-
ſance

ſance qu'il a de ſes volontez, qui leur donnent l'être & toutes les modifications de leur être.

CHAPITRE VII.

Quatrieme preuve tirée de la Recherche de la verité, Chap. 5. de la 2. Part. du 3. Liv. *& confirmée par St. Auguſtin.*

„ I. IL y a des perſonnes qui ne ſont „ point de difficulté d'aſſûrer, „ que l'ame étant faite pour penſer, elle „ a dans elle-même, je veux dire en „ conſiderant ſes propres perfections, „ tout ce qu'il lui faut pour appercevoir „ les objets; parce qu'en effet, étant „ plus noble que toutes les choſes qu'el- „ le conçoit diſtinctement, on peut „ dire qu'elle les contient en quelque „ ſorte éminemment, comme parle „ l'Ecole, c'eſt à dire d'une maniere „ plus noble & plus relevée qu'elles ne „ ſont en elles-mêmes. Ils prétendent, „ que les choſes ſuperieures compren- „ nent en cette ſorte les perfections des „ inferieures. Ainſi étant les plus no- „ bles des créatures qu'ils connoiſſent, „ ils ſe flattent d'avoir dans eux-mê-

„ mes d'une maniere spirituelle, tout „ ce qui est dans le monde visible, & de „ pouvoir en se modifiant diversement, appercevoir tout ce que l'esprit humain est capable de connoître. En un mot, ils veulent que „ l'ame soit comme un monde intelligible, qui comprend en soi tout „ ce que comprend le monde materiel „ & sensible, & même infiniment davantage. Mais il me semble que c'est „ être bien hardi, que de vouloir soutenir cette pensée. C'est, si je ne me „ trompe, la vanité naturelle, l'amour „ de l'indépendance, & le desir de ressembler à celui qui comprend en soi „ tous les êtres, qui nous broüille l'esprit, & qui nous porte à nous imaginer, que nous possedons ce que nous „ n'avons point. *Ne dites pas, que vous „ soyez à vous-mesme vôtre lumiere*, dit „ St. Augustin : car il n'y a que Dieu qui „ soit à lui-même sa lumiere, & qui puisse „ en se considerant, voir tout ce qu'il „ a produit, & qu'il peut produire.

Dic quia tu tibi lumen non es. Serm. 8. de verbis Domini.

II. Il me semble que je dois dire à Mr. Arnaud ces paroles de Saint Augustin, qui sont citées dans cette quatriéme preuve. *Dic quia tu tibi lumen non es.* Ne

sou-

soutenez pas, Monsieur, que *les modalitez de vôtre ame sont essentiellement representatives*. Mais dites, selon l'ordre que vous en donne St. Augustin, *que vous n'étes pas vôtre lumiere à vous-même*. Nôtre lumiere ce sont nos idées: c'est la Raison universelle, c'est la substance intelligible qui les renferme. Les veritez que nous connoissons, ne sont que les rapports qui sont entre ces idées. Car il est visible, que le rapport d'égalité qui est entre deux & deux & quatre, est une verité immüable & necessaire. De sorte que soutenant que *les modalitez de vôtre ame sont essentiellement representatives*, vous dites que vous étes à vous-même vôtre lumiere, vôtre sagesse, vôtre maître interieur. Vous rendez à *la puissance* de Dieu l'honneur qui lui est dû, si vous reconnoissez que vous n'étes pas *la cause* de vôtre lumiere. Mais vous ne rendez pas l'honneur qui est dû à sa *sagesse*, en soutenant que vos modalitez sont essentiellement representatives de la verité, en soutenant qu'elles sont *réellement & formellement la lumiere* qui vous éclaire. Vous vous attribüez ce qui appartient uniquement à la Raison universelle, qui vous in-

Voyez, ci-dessous le Chap. 21. instruit, vous Mr. & tout ce qu'il y a d'intelligences, qui ne voyent la verité, que parce qu'ils contemplent la substance intelligible que renferme la Raison pour laquelle ils sont faits, & hors de laquelle rien n'est intelligible. Ecoutez, s'il vous plaist, St. Augustin. Vous faites gloire de soutenir ses sentimens. Prenez les bien, & ne les abandonnez pas. Ils sont plus Chrêtiens & plus solides, *que tout ce qui vous est venu dans l'esprit, vous ne sçauriez dire comment.*
Pag. 338. C'est ce que je puis dire à nôtre ami. Mais il est à propos que Saint Augustin lui dise les mêmes choses. Voici donc le passage de St. Augustin plus au long.

III. *Dic quia tu tibi lumen non es. Ut multùm oculus es, lumen non es. Quid prodest patens & sanus oculus, si lumen desit? Ergò dic à te tibi lumen non esse, & clama quod scriptum est, Tu illuminabis lucernam meam, Domine. Lumine tuo, Domine, illuminabis tenebras meas.* A ME ENIM NIHIL, NISI TENEBRÆ. *Tu autem lumen fugans tenebras, illuminans me: non à me mihi lumen existens, sed lumen non participans,* NISI IN TE. Ce passage est assez clair; mais en voici d'autres.

De verbis Domini Serm. 8.

IV. *Quapropter nullo modo negaveris esse*

esse incommutabilem veritatem, hæc omnia quæ incommutabiliter vera sunt continentem, quam non possis dicere tuam, vel meam, vel cujusvis hominis : sed omnibus incommutabilia vera cernentibus, tanquam miris modis SECRETUM ET PUBLICUM LUMEN *præsto esse ac se præbere communiter. Omne autem quod* COMMUNITER OMNIBUS RATIOCINANTIBUS ATQUE INTELLIGENTIBUS PRÆSTO EST, AD ULLIUS EORUM PROPRIE NATURAM PERTINERE QUIS DIXERIT? Que Mr. Arnaud se rende ou à la raison de St. Augustin, ou à son autorité. *De Lib. Arbitrio. Lib. 2. Cap. 12.*

V. *Quid ergo*, dit lemême Saint dans le Chap. 10. du même livre, UNUM VERUM *videmus ambo singulis mentibus, nonne utrique nostrûm commune est*? Et il fait répondre à Evode, MANIFESTISSIME. Il est tres-clair, dit Evode, que cette unique verité que nous voyons tous deux chacun par nôtre esprit, nous est commune à l'un & à l'autre. Mais les modalitez des esprits leur sont particulieres. Il faut donc que les idées, ou les veritez qui ne sont que les rapports qui sont entre les idées, soient autre chose que nos propres *modalitez*. Il faut une nature immüable & universelle

 qui

qui se communique à tous les esprits, sans se partager entr'eux; qui soit, comme dit Saint Augustin, *miris modis* SECRETUM ET PUBLICUM LUMEN. Voici quelques autres passages, afin que Mr. Arnaud ne croye pas, que St. Augustin ait condamné sans reflexion son sentiment. Et j'en rapporterai encore d'autres dans d'autres Chapitres.

Ibid. Ch. 8. VI. *E quibus unum commemorari satis est, quod ratio & veritas* NUMERI *omnibus ratiocinantibus præsto est, ut omnis eam computator suâ quisque ratione & intelligentiâ conetur apprehendere. Et alius id faciliùs, alius difficiliùs, alius omninò non possit; cùm tamen ipsa* ÆQUALITER OMNIBUS *se præbeat valentibus eam capere. Nec cùm eam quisque perceperit in sui perceptoris quasi alimentum vertatur atque mutetur: nec cùm in ea quisque fallitur, ipsa deficiat; sed eâ verâ & integrâ permanente, ille in errore sit tantò ampliùs, quantùm minùs eam videt.*

Voyez page 54. VII. Pensez-vous, Monsieur, que le Philosophe *Thalés* de Mr. Arnaud, pust selon les principes de St. Augustin, raisonner comme il fait, sans contempler la Raison; & découvrir les proprietez des *nombres*, en ne consultant que les

mo-

modalitez prétenduës repréſentatives? *Æterna gigneret*, dit St. Auguſtin, *animus inventione temporali, nam æterna ſæpè invenit.* Car c'eſt, par exemple, une verité éternelle, que le nombre deux meſure tous les nombres pairs. *De immort. anim. Cap. 4.*

VIII. Mais qui eſt cette verité immüable qui comprend toutes les veritez, & qui nourrit les eſprits de ſa ſubſtance? Sera-ce Dieu même? Oüi certainement, ſelon St. Auguſtin. Il n'y a pas de doute, que toute nature immüable qui eſt au deſſus de l'eſprit humain, ne ſoit Dieu même. *Nec illud ambigendum eſt, incommutabilem naturam quæ ſupra animam rationalem ſit, eſſe Deum.* *De vera Relig. Cap. 31.* C'eſt Dieu même, puis que Jeſus Chriſt eſt Dieu. *De univerſis autem quæ intelligimus nôn loquentem qui perſonat verbis, ſed intus ipſi menti præſidentem conſulimus veritatem, verbis fortaſſe ut conſulamus admoniti. Ille autem qui conſulitur docet qui in interiori homine habitari dictus eſt Chriſtus, ideſt* INCOMMUTABILIS DEI VIRTUS ATQUE SAPIENTIA. *St. Aug. de Magiſtro, Chap. 11.* C'eſt la ſageſſe de Dieu, c'eſt la Raiſon univerſelle des intelligences, qui ſe manifeſte à l'eſprit, lors qu'on raiſonne & qu'on découvre la verité: &

non pas des modalitez qui ne ſont repréſentatives que d'elles-mêmes, & par de ſentimens confus que Mr. Arnaud ne diſtingue point des idées claires : leſquels ſentimens n'apprennent point à l'eſprit la nature de ſes modifications, mais ſe font ſeulement ſentir, par le ſentiment interieur & confus que l'ame a de tout ce qui ſe paſſe en elle-même.

Voyez le Ch. 21. cy-deſſous.

IX. Je rapporterois bien d'autres endroits de St. Auguſtin, s'il étoit neceſſaire pour perſuader à Mr. Arnaud, que ſes propres modalitez ne peuvent l'éclairer. Car St. Auguſtin détruit en cent endroits cette opinion de l'orgueil humain. Mais je penſe qu'il le ſçait auſſi bien que moi, quoi qu'il le diſſimule dans ſon Ouvrage, pour avoir plus de droit d'appeller mon ſentiment, *la nouvelle Philoſophie des idées.*

X. Mais il faut que j'explique une difficulté, qu'on peut avoir ſur la difference apparente qui ſe trouve entre le ſentiment de St. Auguſtin, & celui que j'ai appuyé dans *la Recherche de la verité.* Car St. Auguſtin ne dit pas, qu'on voye en Dieu les objets ſenſibles, mais ſeulement les natures immüables, les nombres & l'étendüe intelligible ; je ne dis

dis pas les choses nombrées, ni l'étendüe materielle. Et moi j'ai assûré, qu'on voit en Dieu generalement toutes les choses qu'on voit par *idée*.

Chap. 6. de la 2. Part. du 3. Liv. & dans l'Eclairc. sur la nat des id. Liv. 3. 2. Part.

XI. Pour comprendre clairement, qu'il n'y a point de difference essentielle entre ces deux sentimens, il faut lire avec attention ce que je dis dans *la Recherche de la verité*, Chap. 6. de la 2. Part. du 3. Liv. Le voici, Monsieur.

„ Mais quoi que je dise, que nous „ voyons en Dieu les choses materielles „ & sensibles, il faut bien prendre gar„ de que je ne dis pas, que nous en ayons „ en Dieu les sentimens, mais seule„ ment que c'est de Dieu qui agit en „ nous; car Dieu connoît bien les cho„ ses sensibles, mais il ne les sent pas. „ Lors que nous appercevons quelque „ chose de sensible, il se trouve dans „ nôtre perception sentiment & idée „ pure. Le sentiment est une modifi„ cation de nôtre ame, & c'est Dieu qui „ la cause en nous: & il la peut causer, „ quoi qu'il ne l'ait pas, parce qu'il voit „ dans l'idée qu'il a de nôtre ame, qu'el„ le en est capable. Pour l'idée qui se „ trouve jointe avec le sentiment, elle

„ est en Dieu, & nous la voyons, parce
„ qu'il lui plaît de nous la découvrir: &
„ Dieu joint la sensation à l'idée, lors
„ que les objets sont présens, afin que
„ nous le croyïons ainsi, & que nous
„ entrions dans les sentimens & dans
„ les passions que nous devons avoir par
„ rapport à eux.

XII. On peut voir de ce passage, & de ce que j'ai dit dans l'Eclairciss. sur *la nature des idées*, Liv. 3. Part. 2. *de la Recherche de la verité*, & ailleurs, & encore par le Chapitre précedent, que je prétens, & que j'ai toûjours prétendu, que dans la perception que nous avons des corps, il y avoit *sentiment & idée pure*, sentiment de couleur & idée de l'étendüe, ou étendüe intelligible, & que nous voyïons en Dieu l'étendüe intelligible, & sentions en nous la couleur, par rapport à un Soleil, par exemple, à un chevàl, à un arbre intelligible. Or selon St. Augustin, l'étendüe intelligible, l'objet des Géometres, l'idée par laquelle tous les corps sont connus, & sur laquelle ils sont tous créez, est aussi bien que les nombres d'une nature immüable, necessaire, éternelle, qu'on ne peut voir qu'en Dieu:

Dieu:

Dieu: & par consequent, il n'y a nulle difference dans le fond entre son sentiment & le mien. Mais ce qui a empêché ce St. Docteur de parler comme j'ai fait, c'est qu'étant dans le préjugé, que les couleurs sont dans les objets; (Mr. Arnaud convient que c'est un préjugé) comme on ne voit les objets que par les couleurs, il croyoit que c'étoit l'objet même que l'on voyoit. Il ne pouvoit donc pas dire, qu'on vît en Dieu ces couleurs qui ne sont point une nature immüable, intelligible, commune à tous les esprits, mais une modification sensible & particuliere de l'ame, & selon St. Augustin, une qualité répandüe dans les corps.

XIII. Certainement, si St. Augustin avoit pensé, que pour voir un arbre, par exemple, il suffisoit que Dieu nous fist sentir le verd attaché de certaine maniere à l'étendüe intelligible, que tous les hommes conçoivent aussi clairement que les nombres; il n'auroit point apprehendé d'admettre en Dieu quelque chose de corruptible, ou sujet au changement, en faisant des idées de ses ouvrages, l'objet de nos connoissances, lors que nous regardons ces mê-

mes ouvrages. Car encore un coup, je ne dis pas qu'on voye en Dieu les couleurs dont nos modalitez font repréfentatives; mais l'étendüe intelligible, nature immüable, felon St. Auguftin, & à laquelle cette couleur fe rapporte, ou eft attachée par les loix de l'union de l'ame & du corps, afin que nous jugions, qu'il y a des corps qui ont quelque rapport à nous, puis qu'ils agiffent en nous : que nous en *jugions*, dis-je. Car les corps qu'on voit ne font nullement ceux qu'on regarde. On en voit fouvent fans en regarder : ils ne peuvent être l'objet de nos connoiffances, quoi
pag. 135. qu'en dife Mr. Arnaud, qui ne fçauroit deviner ce que j'ai voulu qu'on entendît par cette étendüe intelligible infinie, dans laquelle je prétens que nous voyons toutes chofes. S'il le faut croire embaraffé, lors qu'il fait femblant de l'être; il a fait une Géometrie fans avoir d'idée de l'objet unique de cette fcience : car la Géometrie n'a point d'autre objet que l'étendüe intelligible.

CHA-

CHAPITRE VIII.

Extrait des Méditations Chrêtiennes, contenant plusieurs preuves.

I. VOici, Monsieur, un extrait *des Méditations Chrêtiennes*, où sont contenuës diverses preuves, contre *les modalitez essentiellement représentatives*. J'ajoûte ici ces preuves, parce qu'elles sont imprimées avant le livre *des vrayes & des fausses idées.* Vous jugerez aprés tout cela, si Mr. Arnaud a eu raison de dire, *que je suis entré sans autre éxamen dans les préjugez des Philosophes*, qui selon sa décision, se sont imaginez sur quelques experiences des miroirs, qu'il falloit des êtres représentatifs pour voir les objets. pag. 23.

C'est la Raison qui parle à l'esprit.

II. Tu demeureras peut-être d'accord, que les idées des objets qui t'environnent, se produisent en toi par une puissance que tu ne connois pas & qui ne t'appartient pas, pourvû que l'on t'accorde aussi, que cette puissance ne produise tes idées que de ta propre sub-

ſtance : car tu veux trouver en toi toutes choſes ; & ſi tu ſens bien, que tu ne les renfermes pas toutes actuellement, tu prétens du moins les renfermer en puiſſance & dans leurs idées.

III. Mais, je te prie, peut-on tirer d'un être auſſi limité que tu es, les idées de tous les êtres ; d'un être d'une ſeule eſpece, les idées de toutes les eſpeces ; d'un être imparfait & dereglé, les idées que tu as de la perfection & de l'ordre ? Trouveras-tu dans la mutabilité de ta nature, des veritez neceſſaires ; dans l'inconſtance de tes volontez, des loix incapables de changement ; dans un eſprit de quelques jours, des veritez & des loix éternelles ?

IV. Tu pénétres les cieux, tu perces les abîmes, tu découvres le mouvement & la ſituation des aſtres, tu devines la qualité & la formation des métaux, tu te répans même au delà des cieux, car tu paſſes les bornes du monde que tu conſideres ; & cependant tu t'imagines, que tu renfermes en toi-même tout ce que tu vois. Quoi ! penſes-tu être aſſez grand, pour renfermer en toi les eſpaces immenſes que tu apperçois ? Penſes-tu que ton être puiſſe

recevoir

recevoir des modifications qui te repréſentent actuellement l'infini ? Penſes-tu même avoir aſſez d'étenduë, pour contenir en toi l'idée de tout ce que tu peux concevoir dans ce qu'on appelle un atome? Car tu conçois clairement, que la plus petite partie de la matiere que tu imagines, ſe pouvant diviſer à l'infini, elle renferme en puiſſance une infinité de figures & de rapports tous differens.

V. Je t'accorde cependant, que tu puiſſes recevoir actuellement en toi des modifications infinies : mais quand tu penſes à des eſpaces immenſes, tu ne vois pas ſeulement des modifications infinies, tu vois une ſubſtance infinie ; tu ne la vois donc pas en toi.

VI. Répons moi. Tu vois clairement, que l'hyperbole & ſes aſymptotes, & une infinité de lignes ſemblables prolongées à l'infini, s'approchent toûjours ſans jamais ſe joindre : tu vois évidemment, qu'on peut approcher à l'infini de la racine de 5, de 6, de 7, de 8, de 10, & d'une infinité de nombres ſemblables, ſans pouvoir jamais la rencontrer : comment, je te prie, te modifieras-tu pour te repréſenter ces choſes ?

VII. Comment toi, qui es un être particulier, te modifierois-tu pour te représenter une figure en general? Comment toi, qui n'es pas tout être, mais seulement esprit, pourrois-tu voir en toi les corps? Comment pourrois-tu voir en toi cent ou un centieme; en toi, qui ne peux ni te multiplier par cent, ni te diviser en cent? Conçois-tu que la modification d'un être particulier, puisse être une modification universelle; qu'on puisse découvrir des corps dans des êtres qui ne renferment que les proprietez des esprits; qu'on puisse diviser à l'infini les esprits comme les corps, afin d'en multiplier les parties?

VIII. Ne conçois-tu pas, qu'un cercle en general ne peut être fait, & qu'il peut être connu? Ne sens-tu pas, que les corps que tu vois sont entierement distinguez de toi? Et ne comprens-tu pas, que les nombres que tu compares entr'eux, & dont tu reconnois les rapports, sont bien differens de tes modifications que tu ne peux comparer entre elles, & dont tu ne peux découvrir aucun rapport?

IX. Tu t'imagines qu'il est nécessai-

re que tes idées soient des manieres d'être de toi, afin que tu les apperçoives aussi clairement que tu fais : & tu ne prens pas garde, que tu ne comprens rien dans tes propres sensations, qui certainement sont des modifications de ta substance.

X. Sçais-tu clairement ce que c'est que ton plaisir & ta joye, ta douleur & ta tristesse? Peux-tu comparer ces choses entr'elles, pour en reconnoître les rapports aussi clairement que tu connois que six est double de 3. & que le quarré de la soutendante d'un angle droit, est égal aux quarrez des deux côtez? Si tu ne connois tes modifications que d'une maniere fort imparfaite, pourquoi mets-tu tes idées de leur nombre, comme si sans cela tu ne pouvois les appercevoir aussi clairement que tu fais?

XI. Tu sens tes modifications, & tu ne les connois pas : tu connois tes idées & les choses par leurs idées, & tu ne les sens pas : dés que tu veux t'appliquer à quelque idée, elle se représente à toi; & quoi que tu veüilles sentir du plaisir ou de la joye, tes volontez ne produisent rien en toi. Comment donc ne

vois-

vois-tu pas la difference qu'il y a entre tes modifications & tes idées?

XII. Tu ne te modifies pas comme tu veux, & tu penses à ce que tu veux. D'où vient cela, si ce n'est que tu n'es pas fait pour te sentir, ni pour te connoître, mais pour connoître la verité qui ne se trouve pas en toi? Tu ne connois point clairement tes sensations, quoi qu'elles soient en toi, & une même chose avec toi. D'où vient cela, si tu es ta lumiere à toi-même, si ta substance est intelligible, si ta substance est lumiere illuminante? car je t'accorde qu'elle est lumiere, mais lumiere illuminée.

XIII. Sçaches donc, que tu n'es que tenebres, que tu ne peux te connoître clairement en te considerant, & que jusqu'à ce que tu te voyes dans ton idée, ou dans celui qui te renferme, toi & tous les êtres, d'une maniere intelligible, tu seras inintelligible à toi-même. Tu reconnoîtras peut-être dans la suite de tes méditations, la verité de ce que je te dis présentement: convains-toi seulement, que les idées par lesquelles tu apperçois les objets, ne sont point des modifications de ta substance, puis que tu con-

connois clairement tes idées, & que tu ne connois que par sentiment interieur, & d'une maniere fort confuse & fort imparfaite, tes propres modifications, & encore pour les autres raisons que je viens de te proposer.

CHAPITRE IX.

Réponse à quelques objections.

I. A Quoi bon soutenir cette mysterieuse pensée, que nous voyons en Dieu toutes choses? *Quand nous ne dépendrions point de Dieu en cela, cette d'pendance*, dit Mr. Arnaud, *ne seroit point assez considerable, pour en faire tant de bruit.* Voici deux réponses. *pag. 187.* *pag. 194.*

II. La I. A quoi bon prouver, que nos *modalitez sont essentiellement représentatives*, je ne dis pas des créatures, mais du Créateur? A quoi bon combatre par un livre de 300. pages, le sentiment que j'ai, que c'est Dieu qui nous éclaire? Cette dépendance ne peut point faire assez de mal, *pour en faire tant de bruit.* Mr. Arnaud fait un livre exprés, pour prouver que nos *modalitez sont es-*

sentiellement représentatives. Je n'ai écrit que quelques pages pour deffendre l'honneur de la Raison universelle. Lequel de nous deux fait le plus de bruit sur un plus maigre sujet?

III. La II. réponse, c'est que le devoir indispensable de ceux qui se mêlent de philosopher, aussi bien que celui de toutes les conditions, c'est de rendre soi-même, & de porter les autres à rendre à Dieu tout l'honneur qui lui est dû. Si un homme simple parloit de Dieu, comme s'il ne se mesloit point des insectes, & n'en connoissoit pas le nombre; peut-être ne feroit-il pas grand mal: car il pourroit entrer dans ce sentiment, de peur d'abaisser la Majesté de Dieu. Mais si un Philosophe ne fait pas tout ce qu'il peut, pour faire rendre à Dieu tout l'honneur qui est dû à sa *puissance*, en prouvant que c'est lui qui fait tout, & que la *Nature* est une chimere; ou c'est un méchant Philosophe, ou un méchant homme. De même, s'il ne fait pas tout ce qu'il peut pour faire rendre à Dieu tout l'honneur qui est dû à sa sagesse, ou à son Verbe, en prouvant que ni les corps qui nous environnent, ni nos modalitez,

tez, ni même les intelligences ne peuvent nous apprendre aucune verité, mais ſeulement la Raiſon univerſelle qui les renferme toutes en ſa ſubſtance, toûjours lumiere à ceux qui la contemplent avec attention, comme dit Saint Auguſtin ; ou c'eſt un Philoſophe peu éclairé, ou du moins, c'eſt un homme peu délicat ſur ſes devoirs. Mr. Arnaud continuë.

IV. *Je dis donc premierement, que quand nos ames dépendroient de Dieu, en ce qu'elles ne pourroient trouver qu'en lui des êtres repréſentatifs, qu'il appelle idées, cette dépendance n'ajoûteroit* GUERES *à celle qu'elles ont comme créatures.* Je réponds, qu'on n'a point de tort de faire comprendre, que l'eſprit dépend de Dieu en toutes manieres, & qu'on a grand tort de compoſer un livre de 300. pages, & faire grand bruit, pour tirer l'homme de la dépendance où je l'avois mis ; quand même on ne l'en tireroit GUERES. pag. 194.

V. Il continuë. *Il n'y auroit donc rien en cela de conſiderable, & nous avons tant d'autres ſujets de reconnoiſſance envers Dieu infiniment plus importans.* page 196.

VI. *Réponſe.* Les Philoſophes Chrêtiens

tiens ont grand tort, de prouver aux hommes que c'est Dieu qui fait tout, jusqu'aux insectes. Qu'ils abandonnent à la *Nature* le soin de ce monde : *Il n'y a rien en cela de considerable*, diroit Mr. Arnaud, *& nous avons tant d'autres sujets de reconnoissance plus importans, qui regardent nostre salut, & l'état de grace & de gloire auquel il nous appelle par son infinie misericorde.... Pourquoi se mettre si fort en peine, d'apprendre à des Chrêtiens à être reconnoissans envers Dieu pour ces lumieres humaines, qui ont été la part de ces Philosophes & des autres enfans du siecle; & que Dieu n'a agi que comme Autheur de la Nature? Au lieu de considerer, qu'il importe peu aux enfans de la Jerusalem Celeste, de sçavoir au vrai ce qu'il fait en eux en cette maniere, pourvû qu'ils n'ignorent pas, combien ils lui sont redevables pour les illuminations vrayement divines dont il éclaire leurs pas, afin de les faire marcher dans sa voye, & pour tout le bien qu'il opère dans leurs cœurs par la secrete opération de son Esprit qui en a rompu la dureté, & de cœurs de pierre en a fait des cœurs de chair.*

pag. 196.

VII. C'est, Monsieur, pour la Grace efficace de Mr. Arnaud qu'il faut avoir

avoir toute la reconnoissance possible. Mais pour cela, vous sçavez qu'il faut une nouvelle Grace efficace. Il est vrai qu'on peut demander cette Grace: mais on ne la demandera jamais, si on n'a la Grace efficace de la priere. Car il faut Grace efficace, mais efficace par elle-même pour toutes choses. Vous sçavez qu'il en fait *un Article de foi.*

VIII. Mr Arnaud fait en suite de grands discours, pour rendre mon sentiment odieux. Mais il me semble, qu'il ne peut que s'attirer l'indignation des honnêtes gens. Je vous prie de les lire avec reflexion.

IX. *Mais la seconde chose que j'ai promis de montrer, est que bien loin qu'il y ait tant de sujet de faire valoir la spiritualité de ce nouveau systeme des idées, qu'il me paroît plus nuisible qu'avantageux à ceux qui s'y voudront arrêter. Car que nous apprend-on par là? Que nous voyons Dieu en voyant des corps, le Soleil, un cheval, un arbre: que nous le voyons en philosophant sur des triangles & des quarrez: & que les femmes qui sont idolâtres de leur beauté, voyent Dieu en se regardant en leur miroir, parce que le visage qu'elles y voyent n'est pas le leur, mais un* VISAGE INTELLI- pag. 197.

GIBLE, *qui lui ressemble, & qui fait partie de cette* étenduë intelligible *infinie que Dieu renferme. Et on ajoûte à cela, qu'il n'y a de toutes les créatures, que nôtre pauvre ame, qui quoi que créée à l'image & à la ressemblance de Dieu, n'a point ce privilege de voir Dieu en se voyant. Est-ce là un bon moyen de nous porter à nous separer des choses corporelles, pour rentrer dans nous-mêmes? Est-ce le moyen de nous faire avoir peu d'estime des sciences humaines purement humaines, que l'on ne se contente pas de spiritualiser, mais que l'on* divinise *en quelque sorte, en faisant croire à ceux qui s'y appliquent, que les objects de ces sciences sont quelque chose de bien plus grand & de bien plus noble qu'ils ne pensent; puis que s'ils cherchent le cours des astres, ces astres qu'ils contemplent ne sont point des astres materiels du monde materiel, mais les astres* intelligibles *du monde intelligible que Dieu renferme en lui-même; & que s'ils étudient les propriétez des figures, ce ne sont pas non plus des figures materielles qu'ils voyent, mais des figures intelligibles qui ne se trouvent que dans* l'étenduë intelligible infinie, *dans laquelle Dieu lui-même les voit, lui qui ne voit rien que dans son Essence?*

RE-

R E P O N S E.

X. Je vous avouë, Monsieur, que j'ai peine à répondre à ces puerilitez, qui ne sont propres qu'à surprendre les enfans & les simples.

Quand on voit une femme, n'est-ce pas la couleur de son visage qui la rend visible; & s'il n'y avoit aucune couleur, la verroit-on? Or, selon Mr. Arnaud, la couleur n'est point dans la femme, c'est une modification de l'ame. Donc, selon ce raisonnement, jamais homme ne vit & n'aima de femme. Car on n'aime que ce qu'on voit; & l'on ne voit que la couleur, ou l'étenduë colorée, qui n'est qu'une modalité de l'ame. Si Mr. Arnaud croit, que tout ce raisonnement est ridicule, en prenant les choses selon les sentimens populaires; pourquoi le fait-il contre moi, si son dessein est de rechercher la verité?

XI. Mr. Arnaud avoit déja fait ce raisonnement *par un argument en forme*, page 178. Voici ses paroles.

On l'en peut, dit-il, *convaincre par des argumens en forme, qui sont de veritables démonstrations.*

On ne peut pas dire, que nous ne voyons pas proprement ce qui est l'objet immédiat de nôtre esprit. F 2 *Or*

Or quand nous voyons les créatures, c'est Dieu intimement uni à nôtre ame, qui est l'objet immédiat de nôtre esprit.

On ne peut donc pas dire, qu'en voyant les créatures, ce n'est pas proprement Dieu que nous voyons, mais seulement les créatures.

La mineure, continuë-t-il, *qui est la seule à prouver, est de lui en divers endroits, & c'est le fondement de toute sa Philosophie des idées.*

REPONSE.

XII. Il est facile de renverser cette prétenduë démonstration, ou la tourner contre Monsieur Arnaud, en lui donnant cette mineure. *Or quand nous voyons une femme, c'est la couleur qui est l'object immédiat de l'esprit, & sa propre modification:* car il n'y a proprement que la couleur qu'on voye dans les objets visibles. Donc l'ame ne voit qu'elle-même. Ou de cette maniere. *Or l'objet immédiat de l'esprit, c'est une modalité essentiellement représentative que l'ame voit.* Car il est sûr que ce n'est point l'objet materiel, puis que souvent cet objet n'est point & ne fut jamais, comme lors qu'on dort ou qu'on a la fievre chaude. Enfin Mr. Arnaud ne peut pas nier, que quand il n'y auroit point de

de corps, Dieu ne pust nous en faire voir. Donc, selon son sentiment, l'ame ne verroit qu'elle même, & cependant elle verroit les corps : contradictions semblables à celles qu'il m'impute: *qu'on voit Dieu, lors qu'on voit les corps; & qu'on ne voit pas Dieu, puis que Dieu n'est pas ce qu'on voit.* Le raisonnement qu'il fait aprés celui-ci, a la même solidité. Prenez la peine de le lire page 180.

XIII. Mais dans le fond, selon le sentiment de Mr. Arnaud, on ne voit point les corps, on ne voit que soi; car on ne voit que la couleur & ses propres modalitez. Et selon mon sentiment, on ne sent que soi-même, & on ne voit, ou connoit que Dieu. Mais comme la couleur se rapporte à un arbre, quoi qu'on ne voye, en parlant éxactement, que la couleur ou que soi-même; on peut dire qu'on voit un arbre. Et parce qu'un arbre est étendu, & que la couleur ne l'est pas, (je ne me fais pas de nouvelles difficultez, je parle à Mr. Arnaud selon ses principes & selon les miens) il faut que l'esprit ait l'idée de l'étenduë, afin qu'il y attache, pour ainsi dire, le sentiment de

couleur : de même qu'il faut une toile à un Peintre, afin qu'il y applique les couleurs.

XIV. Je croi pour moi, que cette étenduë intelligible eſt en Dieu. Je croi même, que c'eſt une impieté que de le nier ; & je ſuis perſuadé, qu'on ne peut la voir qu'en lui. Ainſi, en parlant philoſophiquement, on peut dire ſelon mon ſentiment, qu'on voit en Dieu toutes ſes créatures. On peut dire en un ſens, qu'on ne voit immédiatement que Dieu, & qu'on ne ſent que ſoi. Mais il le faut prendre avec équité ; & comprendre qu'on ne le voit, qu'entant que ſa ſubſtance a rapport à ſes créatures. Car quoi que tout ce qui eſt en Dieu ſoit Dieu, on ne le voit pas à proprement parler, lors qu'on ne le voit que ſelon *l'idée* qu'il a de ſes ouvrages, ou que ſelon qu'il peut être participé par les créatures. Mais il ne plaiſt pas à Mr. Arnaud d'avoir de l'équité pour ſes amis, lors qu'ils ne donnent pas dans ſes ſentimens. Il y a ſix ans que j'avois raiſon : il approuvoit *la Recherche de la verité.* Mais aujourd'hui, il ne dit pas ſeulement d'un ton chagrin, que *ma nouvelle Philoſophie des idées*

idées apprend qu'on voit en Dieu les corps : mais encore, qu'on voit *Dieu en voyant un ſoleil, un cheval, un arbre. Que les femmes voyent Dieu, lors qu'elles ſe regardent dans un miroir, parce que le viſage qu'elles y voyent n'eſt pas le leur, mais un viſage qui lui reſſemble. Que je ſpiritualiſe* & que je *diviniſe* les objets des ſciences humaines, & que j'en donne trop d'eſtime. Quoi ! Mr. Arnaud *humaniſe*-t-il ſon cheval, à cauſe qu'il ne le voit que par la couleur, modification de ſa propre ſubſtance ; ou par ſes propres modalités eſſentiellement repréſentatives? Rien ne me paroît, Monſieur, ni plus injuſte, ni plus ridicule que ces façons de critiquer les gens.

XV. Pluſt à Dieu que Monſieur Arnaud fuſt venu du tems de St. Auguſtin, & lui euſt appris ſon *ancienne Philoſophie des modalitez eſſentiellement repréſentatives*, bien differentes de ces veritez éternelles, immüables, neceſſaires, que renferme la Raiſon univerſelle! Ce Saint Docteur ne m'auroit point trompé, par l'attachement qu'il paroît avoir dans pluſieurs de ſes Ouvrages pour ce ſentiment, qu'on ne peut voir qu'en Dieu les veritez des nombres, comme que

Voy. le livre du libre arbitre depuis le 8. Chap.

deux & deux font quatre, & celles de Géometrie, comme que de toutes les lignes droites terminées par la circonference d'un cercle, celle qui passe par le centre est la plus grande. Car j'avouë que c'est principalement son autorité, qui m'a donné l'envie de pousser *la nouvelle Philosophie des idées.* Mais puis que St. Augustin m'a trompé ; que Mr. Arnaud lui reproche à lui, *de dire qu'on voit Dieu, lors qu'on pense à un cercle*, ou qu'on connoît que deux fois deux font quatre. Qu'il l'accuse *de spiritualiser & de diviniser les sciences humaines, & d'en donner trop d'estime ; que son sentiment bien loin d'unir à Dieu les esprits, les unit à de l'étenduë & à des nombres.* Qu'il lui dise à lui dans le mouvement qui le
p. 199. transporte. *Je ne veux point de cette union. J'y renonce de bon cœur. Je ne connois point pour mon Dieu, ni les nombres, ni l'étenduë intelligible dans laquelle on peut distinguer diverses parties, quoi que toutes de même nature. Ce n'est point le Dieu que j'adore.* Et qu'il me laisse en repos. Car je n'adore point d'autre Dieu que l'Etre infiniment parfait, dont la puissance seule me donne l'être, dont la sagesse seule m'éclaire l'esprit, & dont l'amour,
amour

amour seul substanciel & necessaire, me donne tout le mouvement que j'ai pour le bien.

CHAPITRE X.

Monsieur Arnaud suppose cinq ou six fois seulement ce qui est en question, dans les Définitions qu'il met avant ses prétenduës Démonstrations.

I. SUpposé, Monsieur, que j'aye bien détruit *les modalitez essentiellement représentatives de Mr. Arnaud*, il faut selon ce que j'ai dit dans le IV. Chapitre, qu'il demeure maintenant d'accord, que le sentiment que j'ai sur la nature des idées est incontestable, puis que dans la page 33. il avouë que l'énumeration que j'ai faite des cinq diverses manieres dont on peut voir les objets, est exacte, & qu'il assûre de plus page 107. *qu'il n'y a nulle apparence de verité dans les autres manieres.* Neanmoins, je croi devoir encore renverser ses prétenduës Démonstrations, & faire voir que tout ce qu'il avance pour prouver son sentiment, n'a rien de solide; quoi que je ne doute pas, que

vous n'en soyez déja assez persuadé par le peu que je viens d'écrire.

II. Il seroit fort à desirer, que Monsieur Arnaud, qui se glorifie d'avoir une idée de l'ame, aussi claire que celles que les Géometres ont de l'étenduë, nous apportast des preuves, que les modalitez de l'ame sont essentiellement representatives, aussi bonnes & aussi courtes, que celles qu'on peut donner, que la rondeur n'est autre chose que la modification de la matiere : il convaincroit assûrément toute la terre de son sentiment. Mais il est étrange, que tout ce qu'il dit là-dessus n'est qu'une pure pétition de principe, à quoi neanmoins, comme Geometre, il donne un certain tour géometrique, dont je doute que les autres Géometres soient contens. Voici, Monsieur, comme il s'y prend.

DEFINITIONS.

I. *J'appelle ame ou esprit, la substance qui pense.*

II. *Penser, connoître, appercevoir, sont la même chose,*

III. *Je prens aussi pour la même chose,* l'idée *d'un objet & la perception d'un objet. Je laisse à part, s'il y a d'autres choses à qui*

à qui on puisse donner le nom d'idée. *Mais il est certain, qu'il y a des* idées *prises en ce sens, & que ces idées sont ou des attributs, ou des modifications de nôtre ame.*

IV. *Je dis qu'un objet est présent à nôtre esprit, quand nôtre esprit l'apperçoit & le connoît. Je laisse encore à examiner, s'il y a une autre présence de l'objet préalable à la connoissance, & qui soit necessaire, afin qu'il soit en état d'être connu. Mais il est certain, que la maniere dont je dis qu'un objet est présent à l'esprit, quand il en est connu, est incontestable; & que c'est ce qui fait dire, qu'une personne que nous aimons nous est souvent présente à l'esprit, parce que nous y pensons souvent.*

V. *Je dis qu'une chose est* objectivement *dans mon esprit, quand je la conçoi. Quand je conçoi un quarré, le Soleil, un son: le Soleil, le quarré, le son sont objectivement dans mon esprit, soit qu'ils soient ou qu'ils ne soient pas hors de mon esprit.*

VI. *J'ai dit que je prenois pour la même chose*, la perception & l'idée. *Il faut neanmoins remarquer, que cette chose, quoi qu'unique, a deux rapports: l'un à l'ame qu'elle modifie : l'autre à la chose apperçûë, entant qu'elle est objectivement dans l'ame; & que le mot de* per-

ception *marque plus directement le premier rapport, & celui* d'idée *le dernier. Ainsi* la perception *d'un quarré marque plus directement mon ame, comme appercevant un quarré;* & l'idée *d'un quarré marque plus directement le quarré, entant qu'il est* objectivement *dans mon esprit. Cette remarque est tres-importante pour résoudre beaucoup de difficultez, qui ne sont fondées que sur ce qu'on ne comprend pas assez, que ce ne sont point deux entitez differentes, mais une même modification de nôtre ame, qui enferme essentiellement ces deux rapports; puis que je ne puis avoir de perception, qui ne soit tout ensemble la perception de mon esprit comme appercevant, & la perception de quelque chose comme apperçûë; & que rien aussi ne peut être objectivement dans mon esprit, (qui est ce que j'appelle* idée) *que mon esprit ne l'apperçoive.*

VII. *Ce que j'entens par les* êtres représentatifs, *entant que je les combats comme des entitez superfluës, ne sont que ceux que l'on s'imagine être réellement distinguez des idées prises pour des perceptions. Car je n'ai garde de combatre toutes sortes d'êtres, ou de modalitez représentatives;*

puis

puisque je soutiens, qu'il est clair à quiconque fait reflexion sur ce qui se passe dans son esprit, que toutes nos perceptions sont des modalitez essentiellement représentatives.

III. Mr. Arnaud est grandement habile Géometre, de supposer dans ses Définitions comme certaine, la proposition qu'il doit démontrer. Voici cette proposition, dont il donne cinq démonstrations admirables. Une seule suffiroit.

PROPOSITION à DEMONTRER.

Nôtre esprit n'a point besoin, pour connoître les choses materielles, de certains êtres représentatifs distinguez des perceptions, qu'on prétend être necessaires pour suppléer à l'absence de tout ce qui ne peut être par soi-mesme uni intimement à nôtre ame.

EXAMEN DES DEFINITIONS DE Mr. ARNAUD, PAR RAPPORT à SA PROPOSITION à DEMONTRER.

IV. *Je prens*, dit Mr. Arnaud, dans sa III. Définition, *pour la mesme chose, l'idée d'un objet & la perception d'un objet.*

REPONSE.

Vrayement ; Monſieur, cela ſuppoſé, *nôtre eſprit n'a point beſoin pour connoître les corps, de certains êtres repréſentatifs diſtinguez des perceptions*, comme il prétend le démontrer. Car lors qu'on a *l'idée* d'un objet, on connoît l'objet. Mais ce que Mr. Arnaud doit démontrer, c'eſt que l'on puiſſe avoir une *perception* de quelque objet, ſans une *idée* de cet objet, diſtinguée de la *modalité* de l'ame.

Mr. ARNAUD.

V. *Mais je laiſſe à part*, dit-il, *s'il y a d'autres choſes à qui on puiſſe donner le nom d'*idée. *Mais il eſt certain, qu'il y a des idées priſes en ce ſens, & que ces idées ſont ou des attributs, ou des modifications de nôtre ame.*

REPONSE.

Je croi avoir prouvé dans les Chapitres précedens, que bien loin qu'il ſoit certain qu'il y ait des *idées* priſes en ce ſens, *qu'elles ſoient une même choſe avec les perceptions*; que cela eſt tres-faux. Je prétens qu'il n'y a point de *perception*, quand

quand il n'y a rien qu'on puisse appercevoir. Certainement, supposé qu'on puisse avoir la *perception* des objets, sans en avoir les *idées*, il ne faut point un si grand attirail de définitions, d'axiomes & de demandes, que celui qu'apporte Monsieur Arnaud dans son V. Chapitre, pour prouver que *nos modalitez sont essentiellement représentatives*; car c'est la même proposition quant au sens. Ainsi, Monsieur, vous voyez, que Mr. Arnaud suppose ce qui est en question.

Sa IV. Définition & toutes les autres sont superfluës. Car pour démontrer les choses bien géometriquement, il ne faut dire que ce qui est necessaire pour la démonstration; & la III. Définition suffit, supposé qu'on soit assez bon pour la recevoir. Mais il faut éxaminer encore quelques autres Définitions.

Mr. ARNAUD.

VI. *Je dis qu'un objet est présent à nôtre esprit, quand nôtre esprit l'apperçoit ou le connoit.* (Cela est fort bien jusques là: car on peut attacher aux termes les idées qu'on veut. Mais pour ce qui suit, c'est pe-

pétition de principe.) *Je laisse*, continuë Monsieur Arnaud, *à examiner, s'il y a une autre présence de l'objet préalable à la connoissance. Mais il est certain, que la maniere dont je dis qu'un objet est présent à l'esprit, quand il est connu, est incontestable.*

REPONSE.

Vous voyez, Monsieur, qu'il suppose pour la seconde fois, qu'on puisse avoir la connoissance d'un objet, sans en avoir d'*idée*; ce qui est sa proposition à démontrer.

Je reçois la cinquieme, c'est une Définition de nom; cela est dans les regles. Voyons la sixieme.

Mr. ARNAUD.

VII. *J'ai dit que je prenois pour la même chose, la perception & l'idée. Il faut neanmoins remarquer, que cette chose, quoi qu'unique, a deux rapports : l'un à l'ame qu'elle modifie ; l'autre à la chose apperçûë, entant qu'elle est objectivement dans l'ame.*

REPONSE.

Certainement il faut être etrangement préoccupé de son sentiment, & l'avoir

l'avoir bien peu éxaminé, pour ne pas voir qu'on le ſuppoſe, lors qu'on prétend faire des Définitions pour en convaincre les autres. Cela eſt dêja arrivé à Mr. Arnaud dans la III. & IV. Définition : mais comme celle-ci eſt plus longue, il le fait deux fois. Car il continuë ainſi. *Cette remarque eſt fort importante, pour réſoûdre beaucoup de difficultez, qui ne ſont fondées, que ſur ce qu'on ne comprend pas aſſez,* QUE CE NE SONT *point deux* ENTITEZ *differentes, mais une même modification de nôtre ame, qui enferme eſſentiellement ces deux rapports ;* (c'eſt ce qu'il doit démontrer) *puisque je ne puis avoir de perception, qui ne ſoit tout enſemble la perception de mon eſprit comme appercevant, & la perception de quelque choſe comme apperçûë.* Fort bien. Mais il faut qu'il démontre ce qu'on lui conteſte, qui eſt qu'il puiſſe avoir la *perception* d'un quarré, ſans une *idée* de ce quarré, qui ſoit differente de la modification de ſon eſprit.

VIII. Dans ſa VII. Définition, il ſuppoſe toûjours ce qu'il doit prouver dans ſa propoſition à démontrer. *Ce que j'entens*, dit-il, *par les êtres repréſentatifs, entant que je les combats comme*

des

des entitez superfluës, (je rejette aussi des entitez représentatives. Quand on sçait mon sentiment, on ne peut pas m'attribüer cette pensée : mais je ne m'arrête pas à cela) *ne sont que ceux que l'on s'imagine être réellement distinguez des idées prises pour des perceptions. Car je n'ai garde de combattre toutes sortes d'êtres, ou de modalitez représentatives, puisque* JE SOUTIENS, QU'IL EST CLAIR *à quiconque fait reflexion sur son esprit, que* TOUTES NOS MODALITEZ SONT ESSENTIELLEMENT REPRESENTATIVES.

REPONSE.

Vous voyez, Monsieur, qu'il ne suppose encore rien moins que ce qui est en question. Car s'il est *clair*, que *nos modalitez sont essentiellement représentatives*, sa proposition à démontrer n'a pas besoin de preuves : il sera *clair*, *que nôtre esprit n'a point besoin pour connoître les choses materielles, de certains êtres représentatifs distinguez des perceptions.*

IX. Je croi avoir prouvé, que nos perceptions ne sont représentatives que d'el-

d'elles-mêmes : & cela seulement encore, par sentiment interieur : sentiment confus qui ne fait point connoître ce qu'il représente, comme les idées qui éclairent l'esprit. Quand, par exemple, on pense à un cercle, je croi que l'ame n'a pas besoin d'une idée, pour lui faire sentir interieurement qu'elle a cette perception. Mais c'est que bien que l'ame sente sa perception, elle ne la conçoit pas : ce sentiment interieur est confus, ce n'est point une connoissance claire. On sçait qu'on voit un cercle, on en connoît clairement la nature, parce qu'on le connoît par une idée, & dans celui qui est lumiere. Mais on ne connoit point clairement la nature de son ame, ni comment elle est capable d'appercevoir, parce qu'on ne se connoit que par sentiment. Ainsi les perceptions ne sont que des modalitez représentatives par sentiment interieur; elles ne font rien appercevoir à l'ame qui soit distingué d'elle-même. Et bien loin qu'elles soient essentiellement représentatives des veritez, par exemple, de Géometrie, qu'elles ne font rien comprendre de ce qu'elles sont, parce qu'effective-

tivement nous ne sommes que tenebres à nous-mêmes. Enfin je soûtiens, *qu'il n'est point clair à quiconque fait reflexion sur ce qui se passe dans son esprit, que toutes nos perceptions sont des modalitez essentiellement représentatives*: & je croi l'avoir suffisamment prouvé dans *la Recherche de la verité*, quoi que cette opinion étant fort particuliere, je n'eusse pas tróp alors le dessein de la combattre. Je laisse, Monsieur, le reste de ses Définitions : je reçois ses axiomes & ses demandes sans autre éxamen, & je passe le Chapitre VI. pour venir promptement à ses prétenduës *Démonstrations*. Car à peine ai-je commencé, que le dégoût me prend déja de répondre à des discours qui ne prouvent rien. Voici son VII. Chapitre tout entier, qui comprend la premiere de ses Démonstrations. Je vous prie, Monsieur, de le lire avec toute l'attention que merite son Auteur.

Ci-dessus Chap. 6, 7 & 8.

Dé-

Démonstrations contre les idées prises pour des êtres représentatifs *distinguez des perceptions.*

Proposition à Démontrer.

Nôtre esprit n'a point besoin pour connoître les choses materielles, de certains êtres représentatifs, distinguez des perceptions, qu'on prétend être necessaires pour suppléer à l'absence de tout ce qui ne peut être par soi-même uni intimement à nôtre ame.

Premiere Démonstration.

Un principe qui n'est appuyé que sur une expression équivoque, qui n'est vraye que dans un sens, qui ne regarde point la question qu'on veut résoudre par ce principe, & qui dans l'autre sens suppose sans aucune preuve ce qui est en question, doit être banni de la veritable Philosophie.

Or telle est la premiere chose, que l'Autheur de la Recherche de la verité prend

prend pour principe de ce qu'il veut prouver touchant la nature des idées.

Il ne pouvoit donc pécher plus ouvertement contre ses propres regles, qu'en commençant par là son Traité de la nature des idées. *Et il ne peut l'avoir proposé comme indubitable, que faute de l'avoir bien examiné, & pour s'être laissé prévenir d'un sentiment communément reçû par les Philosophes ; n'ayant pas pris garde, que c'estoit un reste des préjugez de l'enfance, qui n'étoit pas mieux fondé, que cent autres qu'il a rejettez.*

On ne peut nier la majeure ; & l'Auteur de la Recherche de la verité le fera moins que personne, vû le soin qu'il dit par tout que l'on doit prendre dans les sciences, de n'admettre pour vrai, que ce dont la verité nous est clairement connuë, & de ne s'en fier sur cela à l'autorité de personne.

Il ne reste donc à prouver que la mineure: ce qui est bien facile. Ses paroles sont. Tout le monde tombe d'accord, que nous n'appercevons point les objets qui sont hors de nous, par eux-mémes. *L'équivoque est dans ces mots*, par eux-mêmes ; *car ils peuvent être pris en deux sens. Le*

pre-

premier, qu'ils ne se font point connoître à nôtre esprit par eux-mêmes, c'est à dire qu'ils ne sont point la cause que nous les appercevons, & qu'ils ne produisent point dans nôtre esprit les perceptions que nous avons d'eux : comme on dit que la matiere ne se meut point de soi-même, ou par soi-même, parce qu'elle ne se donne point à soi son mouvement. Ce premier sens est vrai ; mais il ne fait rien à la question, qui est de la nature des idées, *& non pas de leur origine. Il est clair aussi, que ce n'est pas en ce sens qu'il a pris ces mots. Car soutenant comme il fait, que Dieu est l'auteur de toutes nos perceptions, il auroit dû mettre l'ame, aussi bien que toutes les choses materielles, entre les choses que nous n'appercevons point par elles-mêmes; puis que selon lui, c'est Dieu, & non pas nôtre ame, qui cause en nôtre esprit la perception par laquelle nous l'appercevons.*

Il ne reste donc que le second sens, dans lequel il a pû prendre ces mots, par eux-mêmes, *en opposant* être connu par soi-même *(comme il croit que l'est nôtre ame, quand elle se connoît)* à être connu par des étres représentatifs des objets distinguez des perceptions, *dont nous avons dêja tant parlé. Or*

les

les prenant en ce ſens, c'eſt ſuppoſer viſiblement ce qui eſt en queſtion, avant que de l'avoir eſtabli par aucune preuve; & ce qu'il auroit reconnu ſans peine devoir être rejetié comme faux, ou au moins comme douteux, s'il l'avoit éxaminé par ſes propres regles, & s'il avoit philoſophé dans cette matiere, comme il fait dans les autres.

Car ſi au lieu de nous renvoyer à ce prétendu monde, *qu'il dit être d'accord de ceci & de cela, il s'étoit conſulté ſoi-même, & avoit conſideré attentivement ce qui ſe paſſe dans ſon eſprit, il y auroit vû clairement, qu'il connoît les corps, qu'il connoît un cube, un cone, une pyramide, & que ſe tournant vers le Soleil, il voit le Soleil: je ne dis pas que ſes yeux corporels le voyent, car les yeux corporels ne voyent rien; mais ſon eſprit, par l'occaſion que ſes yeux lui en donnent. Et ſi paſſant plus avant, comme il le devoit pour obſerver ſes regles, il s'étoit arrêté ſur cette penſée:* je connois un cube, je voi le Soleil, *pour la méditer, & conſiderer ce qui y eſt enfermé clairement; je ſuis aſſuré que ne ſortant point de lui-même, il lui auroit eſté impoſſible d'y voir autre choſe que la perception du Soleil, ou le Soleil objectivement*

ment

ment présent à l'esprit; & qu'il n'y auroit jamais trouvé la moindre trace de cet être représentatif *du cube ou du soleil, distingué de la* perception, *& qui auroit dû suppléer à l'absence de l'un & de l'autre. Mais que pour l'y trouver, il auroit falu qu'il l'y eust mis lui-même, par un vieux reste d'un préjugé dont il n'auroit pas eu de soin de se dépoüiller entierement. C'est à dire, qu'il ne l'y auroit trouvé, que comme les défenseurs des formes substantielles les trouvent dans tous les corps de l'Univers, parce qu'ils se sont imaginé qu'elles sont propres à expliquer ce que l'on remarque dans ces corps, & qu'on ne le pourroit pas faire sans cela. Puis donc que cette maniere de philosopher par ce qui est ou n'est pas enfermé dans les notions claires que nous avons des choses; lui est une raison convaincante de rejetter, comme une invention de gens oisifs, la supposition d'une forme substantielle dans tous les corps, en la maniere que l'entendent les Philosophes de l'Ecole; ce lui en devoit être une aussi, de rejetter comme une pure imagination encore plus mal-fondée, la supposition phantastique de ces* êtres representatifs *des corps, qui ont été inventez par la même voye*

que les formes substantielles, & dont la notion est encore plus obscure & plus confuse, que celle de ces formes.

CHAPITRE XI.

Réponse à la premiere Démonstration de Mr. Arnaud.

I. MR. Arnaud est si fort préoccupé de son préjugé, & a si bonne envie de combatre mes sentimens, qu'il s'imagine que je n'ai dû penser qu'à combattre les siens. Il assûre, Monsieur, Chapitre IV. que son sentiment n'est pas celui des Philosophes ordinaires. Il sçait bien, que mon dessein a été de réfuter les préjugez les plus communs. Et cependant il trouve à redire, que je commence à traîter de la nature des idées, par des paroles qui ne regardent point son sentiment. Et c'est là le fondement de sa premiere Démonstration, & des deux qui suivent, comme vous le verrez,

II. Ainsi, Monsieur, je nie sa mineure, & je prétens que la preuve qu'il en apporte est extravagante. Voici comme Mr. Arnaud la prouve. *Il ne reste,* dit-il,

dit-il, *à prouver que la mineure; ce qui est bien facile. Ses paroles sont :* Tout le monde tombe d'accord, que nous n'appercevons point les objects qui sont hors de nous, par eux-mêmes. *Or cette expression est équivoque. Donc,*

REPONSE.

J'ai dit que tout le monde tomboit d'accord, que nous n'appercevons point les objets qui sont hors de nous, par eux-mêmes. Mais où Monsieur Arnaud a-t-il vû, *que je l'ai pris pour principe de ce que je veux prouver touchant la nature des idées?* N'est-il pas visible par les Chapitres précedens de cette Réponse, que je n'ai point pris cela pour principe de ce que j'ai dit contre ceux qui prétendent, qu'ils sont à eux-mêmes leur lumiere & leur raison? page 59.

III. L'opinion des Philosophes que j'avois principalement dessein de réfuter, c'est que l'ame voit les objets par des especes *expresses*, ou exprimées des *impresses* qu'impriment les objets &c. Ne pouvois-je pas, leur parlant, commencer par cette proposition : *qu'on tomboit d'accord, que nous n'appercevions*

point les objets qui sont hors de nous, par eux-mesmes, puis que ces Philosophes la reçoivent.

IV. Mais, dira Monsieur Arnaud, je n'en conviens pas: pourquoi le supposez-vous? Et moi je lui répondrai. Je ne vous parle pas encore. Attendez un peu, Mr. ou passez au Chap. V. & vous y verrez que je prouve par d'autres principes, que *nos modalitez ne sont point essentiellement représentatives*.

Liv, 3. Part. 2. de la Rech. de la verité.

V. Vous croyez, Monsieur, que les bêtes raisonnent, moi qu'elles sentent, & Mr. Arnaud qu'elles ne raisonnent ni ne sentent. Mr. Arnaud pour vous convaincre, vous dit, par exemple: Tout le monde demeure d'accord, que pour raisonner, il faut être uni à la Raison &c. Sur cela je lui déclare qu'il se trompe, & qu'il avance une proposition qui ne fait rien contre mon sentiment. Et je vai jusqu'à en conclurre, que c'est une *démonstration* que les bêtes sentent. Suis-je en cela raisonnable? Car, Monsieur, prenez garde à la proposition à démontrer, que Monsieur Arnaud s'est proposée, & voyez s'il raisonne juste. Certainement, quand j'aurois été assez ridicule, pour suppo-

ser

ser ce qui est en question : quand tout ce que j'ai écrit de la nature des idées, seroit tout-à-fait impertinent, Monsieur Arnaud n'auroit encore nul droit, de prétendre avoir prouvé sa proposition à démontrer, qui est *que nostre esprit n'a point besoin, pour connoître les choses materielles, de certains êtres représentatifs distinguez des perceptions.* Car il se pourroit faire fort facilement, qu'un autre plus habile que moi, convaincroit Monsieur Arnaud, ou du moins toute la terre, que les *modalitez de l'ame ne sont point essentiellement représentatives*, & qu'il faut des idées distinguées de ces modalitez, afin d'avoir la perception de quelque objet. Enfin, quand personne ne pourroit donner de preuves qu'il ne réfutât, c'est une nouvelle maniere de *démontrer* les propositions, qu'on ne recevra jamais, que de conclurre qu'une chose n'est pas, à cause que la preuve qu'on en donne ne vaut rien.

VI. Comme Monsieur Arnaud a une idée de l'ame plus claire, que celle que les Géometres ont de l'étenduë & des figures, que ne démontre-t-il par cette *idée*, que ses modalitez sont essen- *Voyez les Chap. 23, 24, & 25.*

tiellement représentatives. Rien ne lui est plus facile. Car rien n'est plus facile à comprendre à celui qui a l'idée de l'étenduë, que toute figure en est une modification. Et personne que je sçache, que Monsieur Arnaud, n'a jamais compris clairement, que l'idée d'un cercle, ou de l'infini, fust une modification de son esprit.

M. Arnaud dira tant qu'il voudra, que pour lui il en est convaincu : *que rien ne peut être plus clair, pourvû que l'on ne s'arrête qu'à ce que l'on voit clairement dans soi-même, & qu'on n'y mesle point d'autres choses que l'on n'y voit point, mais qu'on s'est imaginé faussement y devoir être. Que si je m'étois consulté moi-même, si j'avois consideré attentivement ce qui se passe dans mon esprit, j'y aurois vû clairement* &c. C'est à de semblables affirmations que toutes ses Démonstrations se réduisent. Car pour moi je lui répondrai, que je ne voi rien de clair sans *idées :* que je me sens, & que je ne me connois pas : que lors que je pense à un cercle, ou que je connois quelque chose par une *idée*, je le voi comme séparé de moi. Je lui donnerai des preuves, que je n'appellerai point *démon-*

stra-

ſtrations, parce qu'on ne démontre que les proprietez des choſes dont on a des idées claires ; mais des preuves dont on ne ſera jamais voir la fauſſeté.

VII. Au reſte, Mr. ma propoſition, que nous n'appercevons point les objets par eux-mêmes, n'eſt équivoque, qu'en ce qu'elle eſt generale. Elle marque ſeulement, que l'objet qu'on regarde n'eſt point l'idée, ou ſelon Monſieur Arnaud, la modalité qui en eſt repréſentative. De ſorte qu'elle eſt vraye au ſens même de Mr. Arnaud : & je ne voi pas pourquoi il ne lui plaiſt pas de la recevoir. Mais de dire, que cette premiere phraſe, ou cette entrée de diſcours dont je me ſers pour venir à la définition du mot d'*idée*, ſoit le *principe de ce que je veux prouver de la nature des idées*, aſſûrément c'eſt du moins ne prendre pas garde à ce qu'on dit. Car quand je n'aurois point marqué le ſentiment de Mr. Arnaud dans l'énumeration que j'ai faite des diverſes manieres dont on peut voir les objets : quand je n'aurois point réfuté ſon ſentiment dans le Chapitre V. de la 2. Part. du 3. Liv. & dans l'Eclairciſſement ſur ce ſujet, il devroit avoir cette équité de croire, que

Chap. 1. de la 2. Part. du 3. Liv.

je ne suppose qu'on ne peut voir les objets en eux-mémes, (ce qui neanmoins est certain) que parce que je veux réfuter des personnes qui en conviennent.

CHAPITRE XII.

Réponse à la II. & III. prétenduë Démonstration de Monsieur Arnaud.

NE trouvez pas mauvais, Mr. si je vous arrête à la lecture de choses qui n'ont nulle utilité, ni nul agrément. La reputation de Mr. Arnaud m'oblige à cause de la verité, à faire remarquer ses méprises, & qu'il a bien désapris à faire des *Démonstrations*. Voici comme il commence sa seconde.

II. Démonstration de Mr. Arnaud, page 63.

I. *Ce n'est pas philosopher avec justesse, en traitant d'une matiere importante, que de prendre d'abord pour un principe general, dont on fait dépendre* TOUT CE QU'ON DIT DANS LA SUITE, *ce qui non seulement n'est pas clair, mais ce qui est tout contraire à ce qui nous est si clair & si évident, qu'il nous est impossible d'en douter.* (C'est ce qu'il

qu'il devroit prouver, & qu'il a mis dans sa proposition à démontrer, qu'apparemment il a oubliée.)

Or c'est ce qu'a fait l'Autheur de la Recherche de la verité dans son Traité de la nature des idées.

On ne peut donc philosopher avec moins de justesse qu'il a fait dans cette matiere, ni d'une maniere plus opposée à celle qu'il a suivie dans presque toutes les autres. Il n'y a que la mineure à prouver.

Ce qu'il a supposé d'abord comme un principe clair & indubitable, est que nôtre esprit ne pouvoit connoître que les objets qui sont présens à nôtre ame. Et c'est ce qui lui fait dire : nous voyons le soleil, les étoiles, & une infinité d'objets hors de nous.

REPONSE.

II. Monsieur Arnaud a mis pour le titre de son VIII. Chapitre, aussi bien que des trois suivans, DEMONSTRATION. Mais vous voyez bien, Mr. que c'est la même méprise que dans le Chapitre précedent. C'est là un moyen court & facile de faire des Démonstrations à peu de frais. Mais aussi de ma part, je ne veux pas faire les frais d'une seconde réponse. Car ce que je viens de dire dans

le Chapitre précedent, suffit pour réfuter cette seconde Démonstration. Je vous prie, Monsieur, d'y prendre garde.

III. Aprés que Mr. Arnaud, content de sa prétenduë Démonstration, s'est un peu égayé, il continuë.

Mais raillerie à part, il est certain que nôtre ami a supposé, par ce qu'il dit en cet endroit & dans tout le reste de son Traité de la nature des idées, *que nôtre ame ne peut voir, ni connoître, ni appercevoir* (car tout cela est la même chose) *les objets éloignez du lieu où elle est, tant qu'ils en demeurent éloignez.* Or non seulement je doute de ce prétendu principe; mais je soutiens qu'il est faux de la derniere fausseté.

REPONSE.

IV. Sans doute ce principe est faux de la derniere fausseté, je l'ai toûjours crû tel: il faudroit être bien stupide pour en douter. Mr. Arnaud a grand tort de me l'attribüer, & de dire *qu'il est certain que je le suppose dans tout le reste du Traité* de la nature des idées.

Livre 3. Part. 2. V. Le supposé-je, lors que je dis dés le premier Chapitre *de la nature des idées*, ces paroles sept ou huit lignes aprés

sa citation. „ Il faut bien remarquer, „ qu'afin que l'esprit apperçoive quel-„ que objet, il est absolument necessaire „ que l'idée de cet objet lui soit actuel-„ lement présente; il n'est pas possible „ d'en douter: (*je n'éxamine point là ce „ que c'est qu'idée*) mais il n'est pas ne-„ cessaire qu'il y ait au dehors quelque „ chose de semblable à cette idée. Car „ il arrive tres-souvent, que l'on apper-„ çoit des choses qui ne sont point, ET „ QUI N'ONT JAMAIS ETE'. Remarqués, Mr. ces paroles, & comparez les avec celles-ci de Mr. Arnaud. *Mais raillerie à part, il est certain que nôtre ami a supposé, par ce qu'il dit* EN CET ENDROIT *& dans tout le reste de son Traité, que nôtre ame ne peut voir les objets éloignez du lieu où elle est, tant qu'ils en demeurent éloignez.*

„ Ainsi, *continüé-je*, l'on a souvent dans „ l'esprit des idées réelles de choses qui „ ne furent jamais. Lors qu'un homme „ par exemple, voit une montagne d'or, „ il est absolument necessaire que l'idée „ de cette montagne soit réellement „ presente à son esprit; mais cette mon-„ tagne n'est point réellement. Encore un coup, je n'examine point dans ce Chapitre ce que c'est qu'*idée*, & je n'é-

tablis mon sentiment, qu'aprés avoir prouvé, que toutes les diverses manieres d'expliquer comment on voit les objets, sont fausses, excepté la mienne.

VI. Monsieur Arnaud a-t-il pû croire, que j'ai *supposé qu'on ne pouvoit voir les objets, lors qu'ils étoient éloignez*, aprés les reproches qu'il me fait en tant d'endroits, que je dis qu'on ne les voit pas: que le soleil, par exemple, qu'on regarde, n'est pas celui que l'on voit: que ce qu'on voit, c'est l'étenduë intelligible jointe avec la couleur &c? A-t-il pû croire, que j'ai supposé *dans cet endroit & dans tout le reste du Traité* de la nature des idées, ce sentiment ridicule; lui qui sçait & combat cette pensée que j'ai, que nous pourrions voir le monde tel qu'il nous paroit, quoi qu'il n'y eust rien de creé, & que je ne suis parfaitement assûré que par la foi, qu'il y a des corps? Certainement, si je puis voir des corps, quoi qu'il n'y en eût point, je puis en voir quoi qu'ils soient éloignez. Il n'est donc *pas certain*, que je suppose cette extravagance, comme *un principe sur lequel j'établis tout ce que je dis de la nature des idées*; & Mr. Arnaud n'a

pas

pas pû avoir ce ſentiment de moi. Cela eſt encore évident par ſa IV. & V. prétendüe Démonſtration.

VII. Mais quoi ! j'ai dit *qu'il n'eſt pas vrai-ſemblable, que l'ame ſorte du corps pour voir le ſoleil.* Donc j'ai crû qu'on ne pouvoit voir les objets, lors qu'ils étoient éloignez.

Voyez Mr. Arnaud pag. 69.

REPONSE.

L'équitable conſequence ! Lors qu'on parle aux hommes ſelon leurs idées, les approuve-t-on ? N'eſt-il pas viſible, que ce que je dis eſt pluſtoſt une eſpece de raillerie, qu'un principe ſur lequel j'établis des ſentimens qui renverſent ce même principe ? Mais qu'ai-je prétendu, lors que j'ai dit que l'ame ne s'alloit pas promener dans le Ciel pour y contempler les aſtres ? J'ai prétendu qu'il falloit une idée pour les voir, & faire faire reflexion à une verité, dont ceux que je voulois combattre, tombent d'accord, mais à laquelle ils ne font pas toûjours aſſez de reflexion. J'ai prétendu ſeulement, qu'il falloit quelque choſe de different du ſoleil pour le repréſenter à l'ame. Que ce ſoit une *modalité de l'ame*, ſelon le ſenti-

ment de Mr. Arnaud; ou une *espece expresse*, selon certains Philosophes; ou une *entité creée* avec l'ame, selon d'autres; ou enfin de *l'étenduë intelligible renduë sensible par la couleur ou la lumiere*, selon mon sentiment: c'est ce que je n'examinois point encore. En verité, Monsieur, je n'ose appeller la conduite de Mr. Arnaud par son nom. Ce que je puis dire de plus honnête, c'est qu'ou il n'a pas entendu ce qu'il critique; ce qui fait pitié: ou, ce qui est du moins fort vrai-semblable, il a voulu le rendre ridicule; ce qui est indigne, & ne peut exciter que l'indignation des honnêtes gens. Si vous pouvez lire, Mr. les sept ou huit pages de discours qui restent de ce Chap. VIII. de Mr. Arnaud, sans indignation, ou sans compassion à l'égard de nôtre ami; il faudra, ce que je ne crains nullement, que lui, & moi, & la verité, nous vous soyons des choses fort indifferentes.

Il ne faut point, Monsieur, d'autre réfutation de sa III. Démonstration, que celle que j'ai donnée de la premiere. Souvenez-vous, s'il vous plaist, de ce que j'ai dit dans le Chap. XI, & lisez

lisez ensuite le IX. Chap. du livre de Mr. Arnaud.

CHAPITRE XIII.

Réponse à la IV. *& à la derniere prétenduë Démonstration de Mr. Arnaud.*

I. COmme mon dessein n'est pas de troubler incessament l'état de la question, ce qu'il est évident que fait Mr. Arnaud dans tout son livre, je ne m'arréterai pas à le réfuter page à page. Un volume *in folio* ne suffiroit pas pour faire remarquer toutes ses méprises, & l'inutilité de ses citations & de ses longs & ennuyeux discours. J'espere seulement faire imprimer quelque jour (aprés l'éxamen du Traité *de la Nature & de la Grace*) son livre avec mes remarques. Car quoi que mes remarques ne soient pas si propres à éclaircir ce sujet, que la maniere dont je m'y suis pris, & que je vai continüer; la réputation de Mr. Arnaud demandera peut-être, que pour l'établissement de la verité, je mette tout à-fait certaines gens hors d'état

d'état de se prévaloir de son livre pour la détruire.

II. Ce que je prétens donc faire dans ce Chapitre, c'est d'expliquer mon sentiment par rapport aux idées toutes nouvelles de Mr. Arnaud; & faire en sorte que cette réponse se puisse lire avec quelque utilité pour les lecteurs, & sans ce dégoût qui en seroit inseparable, si je ne pensois qu'à justifier quelques façons de parler, par lesquelles Mr. Arnaud prétend triompher dans l'esprit de ceux qui ne conçoivent point clairement mes sentimens.

III. J'ai déja dit plusieurs fois, que dans la perception que nous avons des objets materiels, il se trouvoit deux choses; *sentiment confus, & idée claire.* Que dans la perception que j'ai, par exemple, d'une colomne de marbre, il y a l'idée de l'étenduë, qui est claire, & le sentiment confus de blancheur qui s'y rapporte. Car, selon l'opinion dont Mr. Arnaud convient, & maintenant presque tous les Philosophes, la couleur n'est qu'un sentiment, ou une modification de l'ame. Supposé que cette colomne soit dépoüillée de sa couleur, ou que le sentiment de couleur qui s'y rap-

rapportoit, ne s'y rapporte plus; certainement je n'y verrai plus ſon étenduë, car il eſt certain qu'on ne voit l'étenduë que par la couleur. Cependant, comme je ſçai que la couleur n'eſt point eſſentielle à ce marbre, j'y concevrai toûjours ſon étenduë, quoi qu'inviſible; & alors l'idée de mon eſprit ſera une colomne intelligible. Ainſi on voit la couleur, & par la couleur l'étenduë. Mais la couleur eſt un *ſentiment* confus qu'on ſent, ſans ſçavoir ce que c'eſt; & l'idée de l'étenduë une *idée* claire, par laquelle on peut connoître la matiere, & les proprietez dont elle eſt capable.

IV. Il y a donc *idée* claire & *ſentiment* confus dans la perception qu'on a d'une colomne de marbre: je dis idée claire de l'étenduë, & non du marbre. Car je connois la nature & les proprietez de l'étenduë: mais je ne connois pas la configuration interieure des parties du marbre; ce qui fait que du marbre eſt ce qu'il eſt, & non pas de la brique ou du plomb. De ſorte que, quoi que j'aye une idée claire de l'étenduë, qui m'eſt renduë ſenſible ou viſible par la couleur, je ne connois pas pour cela diſtinctement ce qui fait que le marbre eſt marbre.

V. Or

V. Or cette étenduë intelligible, à laquelle la couleur se rapporte, & par laquelle elle est visible, n'est point un sentiment ou une modalité de l'ame. Car toute modalité est particuliere, & cette étenduë est generale. L'étenduë est un objet commun à tous les esprits; mille personnes peuvent voir une meme colomne, je la prens numeriquement. Ceux méme qui sont dans la Chine peuvent voir le Louvre, non pas neanmoins en consequence des loix generales de la Nature: mais je ne puis etre modifié de la même modalité qui modifie celui qui regarde le même objet que moi. De plus, je ne voi pas l'étenduë comme un mode, mais comme un être; & je sçai que la couleur n'est qu'une maniere d'etre. Enfin je connois clairement l'étenduë, j'en puis découvrir les proprietez, comme par exemple, que la section inclinée d'une colomne fait une ellypse: marque certaine que j'en ai une idée claire. Et je ne puis découvrir aucune proprieté de la couleur: marque certaine que je ne fais que la sentir: marque certaine que ce n'est que la modalité de moi, qui me sens, lors qu'on me touche

che, & qui ne me connois pas, parce que je ne voi pas l'idée de mon ame, l'esprit archetype sur lequel j'ai été formé, en qui je suis lumiere, & hors duquel je ne suis à moi-même que tenebres : esprit intelligible, dans lequel on peut voir que l'ame est capable de toutes les modifications dont elle est affectée, & d'une infinité d'autres. Mais sans la vûë de cet esprit intelligible, on ne peut sçavoir qu'on soit capable d'avoir le goût du melon, la vûë du zinzolin, la douleur du mal de dents, qu'on n'ait été frappé de ces sentimens : sentimens, dis-je, confus qui se font sentir, sans se faire connoître ni eux, ni la substance qu'ils modifient.

VI. Or je prétens, que l'étenduë intelligible est *l'archetype*, ou *l'idée* par laquelle Dieu connoit tous les objets materiels, & sur laquelle il les a formez ; & qu'afin qu'il me fasse voir ses propres ouvrages, une sphere, par exemple, il suffit qu'il me donne un sentiment de couleur qui se rapporte à une sphere intelligible.

VII. Je pense à une sphere, quand je considere dans l'étenduë intelligible que renferme la Raison, une certaine partie

partie intelligible, dont toutes les extremitez sont également éloignées d'une autre qui en est le centre : & je suis sûr par là, que Dieu même voit la chose telle que je la voi, quoi que d'une maniere bien differente. Je suis seur, que Dieu voit que toutes les lignes tirées dans une sphere, & qui passent par le centre, sont toutes égales : que ce qui est vrai à mon égard, l'est à l'égard de Dieu même, & de tous les esprits, parce que je voi toutes ces choses dans une nature immüable, necessaire, éternelle, commune à toutes les intelligences.

VIII. Mais afin que je voye maintenant une sphere comme existente, il faut encore que Dieu me l'apprenne. Dieu connoît qu'il y a une sphere, parce qu'il sçait bien qu'il a voulu en faire, & que ces volontez sont efficaces. Il ne tire point ses connoissances de ses creatures : il ne les voit que par les idées qu'il en a, & par la connoissance de ses decrets. Mais afin que je le sçache moi, il faut qu'il me l'apprenne : & il ne me l'apprend que par les sentimens dont il me touche, en consequence des loix de l'union de l'ame & du corps,

corps, selon lesquelles il agit en moi sans cesse.

IX. Je prétens donc, que le sentiment de couleur, dont Dieu me frappe à la présence d'une sphere, & en consequence des loix generales de l'union de l'ame & du corps, dont l'efficace est déterminée par le mouvement des petits corps qui ébranlent mon cerveau: je prétens, dis-je, que ce sentiment est une espece de revelation naturelle, par laquelle Dieu m'apprend qu'il y a devant moi un tel corps. Car comme je sçai, qu'il n'y a nul effet sans cause, me sentant touché d'un sentiment de couleur par rapport à une sphere, je pense à une sphere, je voi une sphere, je croi qu'il y a devant moi une sphere, & je juge même, quoique faussement, que c'est elle qui se présente & qui se fait sentir à moi. Il est vrai que je m'y trompe quelquefois, lors que je ne juge de la présence que par le sentiment que j'en ai: parce qu'afin que Dieu me la fasse voir, il n'est pas toûjours necessaire qu'elle soit présente: il suffit que l'efficace des loix de l'union de l'ame & du corps, que Dieu suit & doit suivre constamment, afin que son action porte le

le caractere de ses attributs, soit déterminée par l'ébranlement qui peut quelquefois arriver dans le cerveau par d'autres causes que par la présence d'une sphere : car c'est cet ébranlement qui est la cause occasionnelle ou naturelle de mes sentimens.

X. Mais comme les loix de l'union de l'ame & du corps sont établies pour d'autres usages, que pour instruire l'esprit de la verité : comme le corps ne parle à l'esprit que pour le corps, le témoignage des sens à l'égard même des faits, est trompeur. Car comme Dieu n'agit point par des volontez particulieres, mais en consequence des loix qu'il a établies ; c'est une necessité, l'esprit étant aujourd'hui dépendant du corps, qu'on voye la nuit, par exemple, mille phantômes qui n'éxistent point, & qu'on sente de la douleur dans un bras qu'on a perdu depuis long-tems. Dieu en cela n'est point trompeur, parce qu'il nous apprend, quand nous rentrons en nous-mêmes pour consulter la Raison, que c'est la lumiere & l'évidence qui doit regler les pas de l'esprit : l'instinct & les sentimens confus n'étant donnez, que pour porter l'ame à la conser-

Voyez la Rech. de la verité Liv. I. Chap. 5.

ſervation du corps, de la maniere la plus courte & la plus ſeure qu'on ſe puiſſe imaginer.

XI. Penſez-vous, Monſieur, ce que croit Mr. Arnaud, *que cette maniere* p. 108. *d'expliquer comment on voit les objets, ſoit ſi embarraſſée, qu'il n'y a point d'homme ſincere qui puiſſe dire de bonne foi, qu'il l'ait compriſe?* Penſez-vous qu'il n'y eut *jamais rien de plus mal-inventé, de plus inintelligible & de plus mal-propre à nous faire appercevoir les objets materiels que nous ſouhaittons de connoître?* Penſez vous que 80. & 98. *cela ſoit contraire à ce que je dis, que Dieu fait toutes choſes par les voyes les plus ſimples*; & qu'ainſi il n'a point creé des êtres repréſentatifs, pour nous faire voir ſes ouvrages, ſelon le ſentiment de quelques Philoſophes? Qu'y a-t-il de plus ſimple, que cette maniere par laquelle Dieu nous fait tout connoître, ſans rien faire de nouveau?

XII. Mais, dit Mr. Arnaud, *rien ne* pag. 87. *peut convaincre davantage un homme qui raiſonne bien, de la fauſſeté d'un principe, que quand il le conduit dans des erreurs tout-à-fait abſurdes, & directement contraires à ce qu'il avoit prétendu expliquer.* Or je croi qu'on voit les corps. J'ai voulu

lu expliquer comment on les voit : & il s'ensuit de mes principes, que je ne les voi point, mais des corps intelligibles.

C'est sa V. Démonstration de la fausseté de mon explication. Sur cela il y a douze pages en ce seul Chapitre, & encore davantage dans d'autres endroits du livre de Mr. Arnaud.

REPONSE.

XIII. Je nie la consequence, & je répons qu'on voit les corps. Mais, repliquera Mr. Arnaud par plusieurs passages *de la Recherche de la verité*, j'ai dit *que le soleil qu'on voyoit n'étoit pas celui qu'on regardoit &c.* Donc j'ai crû qu'on ne voyoit pas les corps : Non en *eux-mêmes*, répondrai-je à toutes ses grandes citations qui ne tendent qu'à étourdir le lecteur, & faire croire à quelques-uns, que je me contredis à tous momens.

Que cette équivoque est difficile à démêler, & que ma contradiction est manifeste ! J'ai dit qu'on voyoit les corps : j'ai voulu expliquer cette verité ; & ma consequence toute contraire, c'est qu'on ne les voit pas, mais des corps intelligibles. N'est-il pas visible, Monsieur, qu'il n'y a qu'à ajoûter *en eux-mêmes*,

mêmes, pour faire comprendre que j'ai prouvé ce que je prétendois ? Neanmoins écoutés Mr. Arnaud.

XIV. *En faut-il davantage, pour n'avoir aucune créance à ce que dit cet Auteur* de la Nature des idées, *quelque air de spiritualité qu'il y donne ? Car qu'avoit-il entrepris de prouver ? Que les idées dont il recherche la nature*, font necessaires pour appercevoir les objets materiels. *Et que conclut-il aprés beaucoup de subtilitez ? Que nôtre corps tourne ses yeux vers les corps materiels, ce qui s'appelle regarder ; mais que nôtre esprit est incapable de les* appercevoir, *& qu'il n'apperçoit que les* corps intelligibles. *Peut-on croire qu'un homme qui a accoûtumé de bien raisonner, ait raisonné sur de bons principes, lors qu'il en conclut tout le contraire de ce qu'il avoit entrepris de prouver, ou plutôt de ce qu'il avoit supposé comme incontestable, & n'ayant pas besoin d'aucune preuve? C'est comme si un homme avoit promis de faire voir, comment la liberté de l'homme se peut accorder avec la providence de Dieu; & qu'aprés beaucoup de discours, il ne trouvast point d'autre moyen de faire cet accord, qu'en niant que l'homme soit libre.*

REPONSE.

Qui a jamais prétendu renverser le sentiment de ceux qui croyent, qu'on ne voit les objets que par des especes intentionnelles ou des entitez représentatives, avec cette *Démonstration* de Mr. Arnaud, qu'ils prouvoient tout lec ontraire de ce qu'ils prétendoient? Mais qui leur a reproché, qu'ils *donnoient à Dieu des loix bizarres & sans fondement*, qu'ils ne voyoient que des especes, qu'ils ne mangeoient que des especes, qu'ils ne parloient qu'à des especes, & qu'ils n'avoient de societé qu'avec des phantômes? Lisez, Monsieur, encore ce qui suit: cela pourra peut-être vous réjouïr.

Mr. ARNAUD.

pag. 95. XV. *On supplie ceux qui voudroient s'opiniâtrer à soutenir son paradoxe, de répondre à cet argument.*

Mon ame est capable de voir, & voit en effet ce que Dieu a voulu qu'elle vît.

Or Dieu l'ayant jointe à un corps, a voulu qu'elle vît, non un corps intelligible, *mais celui qu'elle anime; non d'autres corps* intelligibles, *mais les corps materiels qui sont autour de celui qui lui est joint; non un soleil*

soleil intelligible, *mais le soleil materiel qu'il a creé, & qu'il a mis dans le Ciel.*

Donc il n'est point vrai, que nôtre ame ne voye qu'un corps intelligible, *& non celui qu'elle anime. Et il en est de même des autres corps.*

La majeure ne se peut nier sans impieté, puis que ce ne seroit pas concevoir Dieu tel qu'il est, c'est à dire tout-puissant, que de prétendre qu'il n'ait pas fait tout ce qu'il a voulu. Il n'y a donc qu'à prouver la mineure.

Dieu en créant mon ame, & la mettant dans un corps, a voulu qu'elle veillast à la conservation de ce corps, & que composant un homme avec ce corps, je vêcusse en société avec d'autres hommes, qui auroient un corps & un ame comme moi, & que cette société consistast à nous rendre mutuellement des offices de charité.

Or il a été necessaire pour cela, que je connûsse le corps que j'anime, & non un corps intelligible; *car je dois connoître le corps que je dois conserver. Or ce n'est point un corps* intelligible *que je dois conserver, mais le corps que j'anime. Et de même, si lors que je sens un grand froid, j'ai besoin de m'approcher du feu; c'est du feu materiel que je dois approcher le corps que j'anime,*

& non point d'un feu intelligible.*Si étant exposé aux rayons du soleil pendant le grand Eté, je m'en trouve incommodé, & comme brûlé, & que je doive chercher un lieu, où je puisse être à couvert des rayons du Soleil; ce sera des rayons du soleil materiel, & non de ceux d'un soleil* intelligible. *C'est une viande materielle & un breuvage materiel que je dois prendre par la bouche materielle, pour soutenir le corps que j'anime, & en reparer les ruïnes. C'est donc tout cela que je dois connoître, & non une viande* intelligible, *& un breuvage* intelligible, *que mon esprit verroit être reçus par une bouche* intelligible *dans un corps* intelligible; *car il n'y a pas d'apparence, que tout cela fût propre à nourrir mon corps. Il en est de même de la societé que je dois avoir avec les autres hommes. Je les dois connoître pour les assister dans leurs besoins, ou pour en être assisté; pour les instruire, en pour ou être instruit; & enfin, pour leur rendre, ou pour recevoir d'eux une infinité d'offices de charité. Or il est bien clair, que ce n'est point à des hommes* intelligibles *que je rens tous ces devoirs, mais a des hommes que je voi & qui me voyent, qui me parlent & à qui je parle.*

Donc rien n'est plus mal-fondé, pour ne

ne rien dire de plus fort, que cette imagination bizarre, que quand nous tournons les yeux vers les corps materiels, ce qui s'appelle regarder ; ce ne sont pas ces corps materiels que nous voyons, mais des corps intelligibles.

REPONSE.

XVI. Je distingue cette mineure sur laquelle est fondée la prétenduë Démonstration de Mr. Arnaud : *Dieu a voulu que l'ame vît les corps.* Si par *voir* les corps, Mr. Arnaud entend voir *en eux-mesmes*; je la nie : c'est supposer ce qui est en question. Si par des *idées*; je l'accorde.

Supposé, selon le sentiment de Mr. Arnaud, que Dieu ait voulu qu'on vît les corps immédiatement en eux-mêmes, ou par eux-mêmes : pourquoi ne les voyons-nous que par la couleur qui est en nous, & non dans ces corps ? Si Dieu a voulu que nous connûssions ses ouvrages & les autres hommes au sens de Mr. Arnaud, parce que sans cela nous ne pourrions avoir de societé avec eux : d'où vient qu'il nous les représente par nos sens tout autres qu'ils ne sont en eux-mêmes ? Dieu n'a donc pas voulu

que nous les connûssions tels qu'ils sont, par nos sens, mais par la lumiere de la Raison, par l'idée sur laquelle ils ont été formez: il a voulu que les sens ne parlassent au corps, que pour le corps, & n'éclairassent jamais l'esprit.

XVII. En effet, Mr. est-ce que je ne puis m'approcher du feu, & m'en servir pour la conservation de ma vie, sans le conoître ? ne suffit-il pas que je le sente? Est-ce que *les modalitez essentiellement représentatives* de Mr. Arnaud, lui représentent non seulement les corps tels qu'ils sont, mais encore l'ame de ceux avec lesquels il a societé ? Pour moi, quand je regarde un homme, je ne voi qu'un certain arrangement de parties, qu'on appelle un visage: & je ne voi cet arrangement que par la couleur. Quand je voi la grimace d'un homme qui pleure, & les differens airs d'un visage ; je pense, en consequence des loix admirables de l'union de l'ame & du corps, à sa misere & à ses besoins, sans qu'il y ait le moindre rapport entre des grimaces & la tristesse. Cela me suffit pour la societé, pour me porter à secourir mon prochain, sans que j'aye une connoissance plus particuliere de la nature de

de ſon ame, & de la conſtruction admirable de ſa machine. Il me prie par cette priere naturelle, plus inſtamment & plus efficacement que par ſa priere interieure, quand elle me ſeroit connuë. Je me ſoulage en le ſoulageant; & je ſouffre même, lors qu'un chien, que je croi n'avoir point d'ame, dit à mes ſens ou à moi par mes ſens, qu'il ſouffre de la douleur, & qu'il a beſoin de mon ſecours: parce que Dieu a lié entr'eux tous ſes ouvrages pour leur mutuelle conſervation, d'une maniere ſeure, & qu'on ne peut trop admirer.

XVIII. Mais que Monſieur Arnaud ſçache éxactement, & ne combatte point inutilement cette verité: qu'il n'y a que la Raiſon qui nous éclaire: que nous ne connoiſſons les ouvrages de Dieu, qu'en la conſultant, qu'en la contemplant: que pour découvrir ce que c'eſt qu'un animal, ou le moindre des ouvrages de Dieu, il faut s'élever au deſſus des ſens, faire abſtraction de la couleur, objet unique de la vûë; & de toutes les autres qualitez ſenſibles, & penſer à l'étenduë dont ils ſont compoſez: étenduë qui ne ſe peut connoître dans les modalitez de l'ame qui ne ſont

que tenebres, mais par l'idée claire que nous en avons dans la nature immüable & illuminante de la verité, qui renferme l'archetype de tous les corps. C'eſt pour contempler la Raiſon, que Dieu a fait les eſprits, & dans la Raiſon Dieu même, & tous les êtres & crées & poſſibles. Dieu n'a pas fait les eſprits pour connoître les corps, au ſens de Mr. Arnaud; il les a faits pour lui, & uniquement pour lui. C'eſt aſſez que nous ſentions les corps, ou que nous les connoiſſions par la voye courte & ſeure, mais confuſe, de l'inſtinct ou du ſentiment, pour avoir le commerce que Dieu veut que nous ayons avec eux, & ſocieté avec les ames qui leur ſont unies. L'objet immédiat de nos connoiſſances, celui pour lequel Dieu a fait les intelligences, c'eſt la ſubſtance intelligible, immüable, éternelle, neceſſaire de la Raiſon, ſageſſe commune à tous les eſprits, & conſubſtantielle à Dieu même. Tous les ouvrages de Dieu ſont ſubordonnez: la fin de l'eſprit, c'eſt la vûë de la verité. Il faut donc que cette verité intelligible ne ſe trouve point dans les corps, ſubſtances inferieures, ni dans *des modalitez eſſentiellement repreſentatives:*

vos; (car l'ame n'est point à elle-même sa lumiere & sa Raison, elle ne voit que tenebres, ou sentiment confus, en se contemplant) mais dans celui hors duquel l'esprit ne peut vivre, parce que hors de lui rien n'est intelligible, rien n'est capable de l'éclairer, rien n'est capable de le penetrer & de le nourrir.

Je pense, Mr. que cela suffit, afin que vous jugiez solidement des deux dernieres Démonstrations de Mr. Arnaud. Prenez la peine de les lire.

CHAPITRE XIV.

Réponse au XII. Chapitre des vrayes & des fausses idées.

I. APrés avoir réfuté les pretenduës Démonstrations de Mr. Arnaud, & établi mon sentiment, il semble que je devrois finir ma Réponse. Car si jusques ici j'ai eu raison, il est évident que le reste du livre de Mr. Arnaud ne merite point par lui-même d'être réfuté. Mais sa réputation le merite peut-être. Ainsi, je vai parcourir tous les Chapitres de son livre, & remarquer

marquer non toutes ses méprises, (un volume *in folio* n'y suffiroit qu'à peine:) mais quelques-unes seulement dans chaque Chapitre, pour ménager mon tems & celui du Lecteur.

II. Monsieur Arnaud dans son douzieme Chapitre, aussi bien que dans la plus-part de ceux qui suivent, ne tend qu'à prévenir son Lecteur contre mes sentimens, en me représentant comme *un homme qui n'a rien de ferme dans sa nouvelle doctrine de la Philosophie des idées, & qui en parle tantôt d'une façon, & tantôt d'une autre.*

III. J'ai dit dans le titre d'un Chapitre, *que nous voyons* TOUTES CHOSES *en Dieu*; & ailleurs, qu'il n'y a que Dieu qui nous puisse éclairer en nous représentant TOUTES CHOSES. J'ai dit aussi dans d'autres endroits, que nous ne voyons point en Dieu, *ni nôtre ame, ni celle des autres hommes.* Cela suffit à Mr. Arnaud pour conclurre, que je ne suis pas ferme dans mon sentiment, & que je me contredis. TOUTES CHOSES, dit-il, *se réduisent donc aux choses materielles & aux nombres. Et encore pour les choses materielles, il en excepte dans les Eclaircissements, toutes celles qui éxistent,*

&

& generalement tous les êtres singuliers. Mr. Arnaud le prouve, & conclut par ces paroles. *Voilà un grand retranchement du mot* DE TOUTES CHOSES !

REPONSE.

IV. Si je croyois que nous eussions une idée claire de nôtre ame & de celles des autres hommes : si nous la voyïons, ou si nous la connoissions autrement que par le sentiment interieur & tenebreux que nous avons de nous-mêmes ; peut-être Mr. Arnaud pourroit-il conclurre, que je me contredis. Il faudroit de l'équité pour restreindre ce mot de *toutes choses*. Mais il ne faut que du sens commun, pour voir que je suis ferme dans mes principes, & que je parle éxactement, quoi que je dise, qu'on ne connoit point en Dieu ce qu'on ne sait que sentir ou connoître par sentiment. Ne puis-je pas dire, Monsieur, que c'est de Dieu que j'ai *toutes choses*, quoi que je ne possede presque rien ? Le sens commun ne veut-il pas, qu'on restreigne ce *toutes choses* au peu que j'ai ? Ainsi, comme je n'ai point cet avantage qu'a Monsieur Arnaud, d'avoir une idée claire de

l'ame ; & que même tous ceux avec qui j'ai traîté de cette matiere, m'ont paru n'en point avoir, j'ai pû dire que nous voyons *toutes choses* en Dieu, sans craindre la critique des personnes qui ont du sens, ou du moins de l'équité.

V. Mais quoi ! j'ai encore *retranché les êtres singuliers ?*

REPONSE.

Je le veux, qu'en conclurra-t-il ? Je pourrai toûjours dire, que je voi *toutes choses* en Dieu, si tout ce que je voi, c'est en lui que je le voi. Mais voici le passage *de la Recherche de la verité*, que cite Mr. Arnaud, & par lequel il prétend prouver que je me suis contredit, & duquel il conclut même, que *ma derniere pensée, c'est qu'on ne voit en Dieu aucun des ouvrages de Dieu.*

p. 110.

Rech. de la verité vers la fin de l'Eclaircis. sur la nat. des Idées 2. Part. du 3. Liv.

„ Il est, ce me semble, fort utile de „ considerer, que l'esprit ne connoit les „ objets de dehors qu'en deux manie„ res, par *lumiére & par sentiment.* Il „ voit les choses par *lumiere*, lors qu'il „ en a une idée claire, & qu'il peut en „ consultant cette *idée*, découvrir tou„ tes les proprietez dont elles sont capa„ bles. Il voit les choses par *sentiment*, lors qu'il

„ qu'il ne trouve point en lui-même „ d'idée claire de ces choses pour la con- „ sulter, qu'il ne peut ainsi en découvrir „ clairement les proprietez, qu'il ne les „ connoit que par un *sentiment confus*, „ sans lumiere & sans évidence. C'est „ par *lumiere* & par une *idée* claire, que „ l'esprit voit les *essences des choses*, les „ nombres & l'étenduë. C'est par une „ idée confuse, ou par *sentiment*, qu'il „ *juge de l'éxistence* des créatures, & qu'il „ connoit la sienne propre.

VI. Il seroit assez à propos que vous leussiez la suite: mais Mr. Arnaud n'a fait transcrire que cela. Cependant, je croi que vous voyez bien par les dernieres paroles de ce passage, que ma pensée dans cet endroit, aussi bien que dans tous les autres, c'est qu'à l'égard des êtres corporels, je prétens qu'on ne les voit, ou connoist, que dans *l'étenduë intelligible*; idée qui représente toutes leurs essences ou ce qu'ils sont, & qui ne se trouve, qu'en Dieu: mais que pour juger de leur éxistence, ou les voir comme présens, il faut que nos sens en soient frappez. Car il est certain, qu'on ne voit comme actuellement existents les ouvrages de Dieu,

que par la couleur, la chaleur, la douleur, en un mot, par l'impreſſion qu'ils font ſur nos ſens : ou pour parler plus Chrêtiennement, plus éxactement, plus philoſophiquement, que par une eſpece de revelation, que Dieu, comme Auteur de la Nature, nous en donne, en conſequence des loix generales de l'union de l'ame & du corps, qu'il a établies pour agir en Dieu, & d'une maniere qui porte le caractere d'une ſageſſe infinie, d'une cauſe generale, d'une nature immüable, toûjours conſtante & dans ſes deſſeins & dans ſa conduite.

Voyez le 4. Chap.

VII. Vous ſçavez, Monſieur, que les eſſences des êtres ſont neceſſaires, & que leur éxiſtence dépend d'un acte libre de Dieu. Sur ce fondement, j'ai dit qu'on voyoit en Dieu, ou dans une nature immüable, les eſſences des choſes materielles, par le moyen de *l'étenduë intelligible*, archetype de tous les corps ; *parce que les eſſences des êtres ne dépendent point d'un acte libre de Dieu.* J'ai dit ailleurs, qu'on voyoit en Dieu les ouvrages de Dieu, qui dépendent neanmois d'un acte libre de Dieu. De là Mr. Arnaud triomphe, & conclut

que

que je me contredis. *C'étoit donc en ce temps-là*, dit-il, *les ouvrages de Dieu, les astres que Dieu a créez, les choses changeantes & corruptibles, aussi bien que les immüables & incorruptibles que nous voyons en Dieu. Et maintenant ce n'est plus cela. Nous n'y voyons plus que ce qui ne dépend point des actes libres de Dieu, d'où ont dépendu certainement tous les êtres que Dieu a créez.* Je croirois me rendre ennuyeux & ridicule, de répondre serieusement à ces vetilles. Le reste de ce Chapitre est de même force. Ceux qui sçavent mon sentiment, seront surpris des raisonnemens de Monsieur Arnaud. Et je croi que du moins ils le plaindront, de s'être engagé à parler d'une matiere, sur laquelle il n'a que de fausses & confuses idées. pag. 111.

CHAPITRE XV.

Réponse au Chapitre XIII.

I. AFin, Mr. que vous compreniez ou l'injustice que me fait Mr. Arnaud, ou l'ignorance où il est du sentiment qu'il combat, il faut que je vous représente les deux passages *de la Recherche*

cherche de la verité, qu'il rapporte lui-même dans ce Chapitre, pour prouver que j'ai changé de sentiment sur la maniere dont nous voyons en Dieu ses ouvrages.

Rech. de la verité Chap. 6. de la 2. Part. du 3. Liv.

J'ai dit dans le Traité *de la nature des idées*, que Dieu a en lui-même les idées de tous les étres qu'il a créez, & que l'esprit peut voir en Dieu les ouvrages de Dieu, supposé que Dieu veuille bien lui découvrir *ce qu'il y a en lui* qui les représente. Mais je me suis expliqué encore dans les *Eclaircissemens*, en ces termes. „ Lors que j'ai dit, que nous voyons „ les differens corps par la connoissance „ que nous avons des perfections de „ Dieu qui les représentent, je n'ai pas „ entendu précisément, qu'il y eust en „ Dieu certaines idées particulieres, qui „ représentassent chaque corps en particulier, (ce qui a rapport à ce que j'avois dit auparavant.) „ Il ne faut pas s'imagi„ner, que le monde intelligible ait un „ tel rapport avec le monde materiel & „ sensible, qu'il y ait, par exemple, un „ soleil, un cheval, un arbre intelligible, „ destiné à nous représenter le soleil, un „ cheval, un arbre, &c.

Réponse à la 3. Ob-ject. à la fin de l'Eclairc. sur la nature des Idées.

II. M. Arnaud prétend, que ce second

cond passage n'est pas un *éclaircissement* de ce que j'avois dit dans le premier, mais une *variation*, une *contradiction*, une *rétractation*. Voici comme il commence ce Chapitre XIII. *Il a encore* page *bien plus varié, en expliquant la maniere* 115. *dont il prétend que nous voyons les choses en Dieu. Aprés en avoir proposé une dans le Chapitre VI. de la seconde Partie du III. Livre, il s'en* RETRACTE *dans les Eclaircissemens, & il prend un tour* TOUT DIFFERENT *qu'il a crû meilleur, quoiqu'il soit incomparablement plus mauvais.* &c. Et plus bas, page 118. *Mais je me contenterai de considerer ici, que voulant changer sa premiere maniere de voir les choses en Dieu, il l'a fait en niant une chose tres-veritable qu'il avoit reconnuë. Car il avoit assez fait entendre, que cette maniere consistoit, en ce que Dieu nous découvroit* CHACUNE DE SES IDÉES. *Et c'est de quoi il ne veut plus demeurer d'accord dans ses Eclaircissemens.*

Monsieur Arnaud commence encore le Chapitre XIV. en m'imposant cette même *variation :* & il le repete en d'autres endroits, comme un sujet de triomphe. Voilà le fait : éxaminons-en, s'il vous plaist, les raisons.

RE-

REPONSE.

III. Voir en Dieu ses ouvrages, & la maniere dont on les voit, ne sont pas tout-à-fait la méme question. Mon dessein donc dans le premier volume *de la Recherche de la verité*, étoit de prouver, qu'on voyoit en Dieu toutes choses. Ce n'étoit point tant d'expliquer la maniere dont on les voit : parce que je concevois d'ailleurs, qu'on ne pouvoit pas prendre le change sur cela. Il me sembloit, que tous ceux qui demeureroient d'accord qu'on voit en Dieu les choses materielles, ne pourroient pas s'imaginer, qu'on pust les voir autrement que par *l'étenduë intelligible*, sur laquelle tous les corps sont formez. Car rien n'est plus clair, que voir une boule par *ce qu'il y a en Dieu, qui la représente*; c'est la voir par l'idée de l'étenduë, archetype de tous les corps, nature immüable, necessaire, éternelle, que renferme le Verbe. Ce ne fut jamais là une *rétractation*, mais plutôt une explication, qui seroit même fort inutile, si tous les hommes étoient capables de quelque reflexion. Je croi même sans les

les Eclairciſſemens que j'ai donnez, avoir dés lors aſſez fait entendre ma penſée par ces paroles du Chapitre VII.
„ Ainſi, c'eſt en Dieu & par leurs idées „ que nous voyons les corps avec leurs „ proprietez; & c'eſt pour cela que la „ connoiſſance que nous en avons, eſt „ tres-parfaite : je veux dire, que „ L'IDEE que nous avons de L'ETENDUE, ſuffit pour nous faire connoî„tre toutes les proprietez dont l'éten„duë eſt capable; & que nous ne pou„vons deſirer d'avoir une idée plus diſ„tincte & plus féconde de l'étenduë, „ des figures & des mouvemens, que „ celle que Dieu nous donne.

Rech. de la verité 2. Part. du 3. Liv.

IV. Cependant, ayant reconnu par le commerce que j'ai eu avec diverſes perſonnes, qu'il y en avoit qui s'imaginoient, qu'il y avoit en Dieu, par exemple, un ſoleil intelligible pour nous repréſenter le ſoleil materiel; j'ai crû que je devois expliquer plus particulierement ma penſée, en faiſant comprendre, que par ces termes generaux *ce qu'il y a en Dieu qui repréſente les corps*, j'entendois *l'étenduë intelligible* ſur laquelle Dieu les a formez : laquelle étenduë n'eſt déterminée à repréſenter un

un soleil, un cheval, un arbre comme éxistans, que par le sentiment de couleur ou de lumiere, qui y est attaché en consequence des loix de l'union de l'ame & du corps ; ainsi que j'ai dêja dit auparavant dans le Chapitre XIII. & dans les Eclaircissemens. Jugez, Monsieur, si je suis aussi ridicule que Mr. Arnaud me représente.

V. Dans la 2. page de ce XIII. Chapitre, Mr. Arnaud prétend qu'il faudroit voir Dieu face à face, comme il se fait voir aux Bienheureux, afin qu'on pust voir en lui l'étenduë & ses proprietez. Il suppose que cela est si clair, qu'il n'en donne aucune preuve. Cependant, il suffiroit pour renverser mon sentiment, de bien prouver cette consequence. Mais Monsieur Arnaud a la liberté de dire tout ce qui lui vient dans l'esprit : il sçait bien qu'on ne regarde pas de si prés à tout ce qui vient de lui. Vous l'allez encore voir par la réponse qu'il donne au passage suivant, qui est tiré *de la Recherche de la verité*.

Chap. 6. de la 2. Part. du 3. Liv.

„VI. Mais il faut bien remarquer, „qu'on ne peut pas conclurre, que les „esprits voyent l'essence de Dieu, de ce „qu'ils voyent toutes choses en Dieu de

„ de cette maniere ; parce que ce qu'ils
„ voyent eſt tres-imparfait, & que Dieu
„ eſt tres-parfait. Ils voyent de la ma-
„ tiere diviſible, figurée, &c. Et en
„ Dieu il n'y a rien qui ſoit diviſible ou
„ figuré ; car Dieu eſt tout être, parce
„ qu'il eſt infini, & qu'il comprend
„ tout : mais il n'eſt aucun être en par-
„ ticulier. Cependant, ce que nous
„ voyons n'eſt qu'un ou pluſieurs êtres
„ en particulier, & nous ne comprenons
„ point cette ſimplicité parfaite de Dieu
„ qui renferme tous les êtres. Outre
„ qu'on peut dire, qu'on ne voit pas
„ tant les idées des choſes, que les cho-
„ ſes mêmes que les idées repréſentent :
„ car lors qu'on voit un quarré, par
„ exemple, on ne dit pas que l'on voit
„ l'idée de ce quarré qui eſt unie à l'eſ-
„ prit, mais ſeulement le quarré qui eſt
„ au dehors.

Reflexion de Mr. Arnaud ſur ce paſſage.

S'il pouvoit y avoir quelque vray-ſemblance dans une opinion mal-fondée, c'eſt tout ce qu'on pourroit dire de mieux pour ne rien attribüer à Dieu qui ſoit indigne de lui, ſuppoſé qu'il ait voulu

voulu se servir de ces êtres représentatifs. *Mais c'est mal connoître nôtre esprit, que de s'imaginer qu'une idée qui seroit en Dieu, & que nôtre esprit ne verroit pas, lui pust servir à connoître ce que cette idée représente. C'est comme qui diroit, que le portrait d'un homme que je ne connoîtrois que de reputation, estant mis si proche, ou si loin de mes yeux, que je ne le pourrois voir, ne laisseroit pas de me pouvoir servir à connoître le visage de cet homme.*

C'est peut-être aussi ce qui lui a fait abandonner cette voye, pour en prendre une autre qui lui fait éviter cet inconvenient, mais qui le fait tomber en plusieurs infiniment plus grands, comme nous le verrons plus bas.

REPONSE.

VII. Si vous avez par estime pour Mr. Arnaud, quelque peine sur cette objection, qu'on verroit Dieu face à face, si on voyoit en lui que deux fois deux sont quatre, ou que les trois angles de tout triangle en valent deux droits, ou toute autre verité; je vous prie de lire
Chap. 7. les preuves que j'ai tirées de St. Augustin contre les modalitez essentiellement re-

repréſentatives. L'autorité de ce Saint Docteur vous raſſûrera.

VIII. Monſieur Arnaud m'impoſe dans le paſſage que je viens de citer, un ſentiment ridicule, que ſa paſſion lui a fait voir dans *la Recherche de la verité*, ſans qu'il y fuſt. *C'eſt que j'avois aſſez fait entendre, que ma maniere d'expliquer, comment on voit en Dieu ſes ouvrages, conſiſtoit en ce que Dieu nous découvroit* CHACUNE *de ſes idées. De quoi*, dit-il, *je ne veux plus demeurer d'accord.* De là il tire une conſequence, que je ne veux donc point qu'il y ait en Dieu *d'idées particulieres* qui lui repréſentent tous ſes ouvrages. Et il employe le reſte du Chapitre à prouver, qu'il y a en Dieu de ces idées; ce qui, comme vous voyez, ne peut pas lui être bien difficile.

IX. J'ai dit, Monſieur, que nous voyons en Dieu ſes ouvrages *par ce qu'il y a en lui qui les repréſente.* Mais *ce qu'il y a en lui qui les repreſente*, c'eſt *l'étenduë intelligible*, ou l'idée de l'étenduë. Le ſoleil me paroît plus petit que la terre, & il paroit plus grand à Dieu qui voit les choſes telles qu'elles ſont : je n'en ai donc pas la même idée particuliere. Ce n'eſt donc pas par *chacune* de ſes idées

que

que Dieu me fait voir ses ouvrages : mais ce mot de *chacune* est aussi de la façon de Mr. Arnaud. J'ai parlé plus generalement, en disant toûjours, que nous voyons les ouvrages de Dieu par *ce qu'il y a en lui qui les représente*, & jamais par *chacune* de leurs idées. Ainsi j'ai eu raison de dire : „ Il ne faut pas „ s'imaginer, que le monde intelligible ait un tel rapport avec le monde „ materiel & sensible, qu'il y ait, par „ exemple, un soleil, un cheval, un arbre intelligible destiné à nous représenter le soleil, un cheval & un arbre. Et Monsieur Arnaud a tort de m'imposer d'avoir soutenu, que Dieu nous découvre ses ouvrages par *chacune* de ses idées, afin d'en conclurre que j'ai changé de sentiment, & le redire à tous momens. Il a tort de me reprendre encore par ces paroles. *Et moi je dis, qu'en ôtant le mot de* NOUS, *ce n'est pas une imagination, mais une certitude, que le monde intelligible a un tel rapport avec le monde materiel & sensible, qu'il y a un soleil &c. Et il est impossible que cela ne soit pas.* Mais il a encore plus de tort d'avoir employé huit pages de discours, & les autoritez de St. Augustin & de

Rech. de la verit. Réponse à la 4. Obj. à la fin de l'Eclairc. sur la nature des Idées.

& de Saint Thomas pour le prouver. Car qui doute de cette verité? Certainement je n'en ai jamais douté. Mais ce que dit Monsieur Arnaud sera croire que j'en doute; & peut-être que cela lui suffit. Plust à Dieu, que je me trompe dans la pensée que sa critique fait naître dans mon esprit!

CHAPITRE XVI.

Reponse au Chapitre XIV.

I. CE Chapitre XIV. de Mr. Arnaud contient plus de vint pages, & il en faudroit du moins une centaine pour éclaircir toutes ses broüilleries. Il semble à l'entendre parler, qu'il n'ait vû que le blanc & le noir dans ce qu'il critique. Tantôt il m'attribuë des impertinences; que dis-je, des impertinences? des Heresies & des impietez: & tantôt il expose mes sentimens veritables, & il les combat par des discours qui ne les regardent nullement. En un mot, il confond si bien toutes choses, qu'il est beaucoup plus facile d'éclaircir le fond de la question, que de donner de la suite & du sens à ses paroles.

II. Ce qu'il attaque principalement, c'eſt qu'on voit les objets materiels par *l'étenduë intelligible*. D'abord il fait ſemblant d'être effrayé de cette penſée: & en ſuite il dit, qu'il ne peut comprendre ce que j'entens par cette étenduë intelligible. Et ainſi, par le trouble & l'embarras qu'il fait paroître, il trouble & embaraſſe l'eſprit de ſon lecteur, qui ſouvent entre naturellement & machinalement dans les diſpoſitions des Auteurs qui ont de la reputation.

III. *Je ne ſçai*, dit-il page 129. *que vous dire d'un tel diſcours, j'en ſuis effrayé. Car je trouve qu'il renferme tant de broüilleries & de contradictions, que toute ma peine ſera d'en démêler les équivoques, & d'en découvrir les paralogiſmes.* (Il devoit plutôt dire, que toute ſa peine ſera de le remplir d'équivoques, & d'y trouver des paralogiſmes.) Et plus bas, page 135. *De bonne foi, je ne ſçaurois deviner ce qu'il a voulu que nous entendiſſions par cette étenduë intelligible infinie, dans laquelle il prétend maintenant* (je l'ai toûjours prétendu) *que nous voyons toutes choſes:* (oüi toutes les choſes materielles.) *Car*, continuë-

tinuë-t-il, *il en dit des choſes ſi contradictoires, qu'il me ſeroit auſſi difficile de m'en former une notion diſtincte ſur ce qu'il en dit, que de comprendre une montagne ſans vallée. C'eſt une créature, & ce n'eſt pas une créature: elle eſt en Dieu, & elle n'eſt pas en Dieu: elle eſt diviſible, & elle n'eſt pas diviſible: elle n'eſt pas ſeulement éminemment en Dieu, mais elle y eſt formellement; & elle n'y eſt qu'éminemment, & non pas formellement. C'eſt une créature, puis que c'eſt l'étenduë que Dieu a faite: & c'eſt l'étenduë que Dieu a faite, puis qu'il prouve par là que Dieu la connoit.* Dieu, *dit-il*, renferme en lui-même une étenduë intelligible infinie. Car Dieu connoit l'étenduë, puis qu'il l'a faite; & il ne peut la connoître qu'en lui-même. *Et ce n'eſt pas une créature, puis que ſi cela étoit, en voyant les choſes dans cette étenduë intelligible infinie, nous ne les verrions que dans une créature; & ſon deſſein eſt que nous les voyons en Dieu. Et par là il faut qu'elle ſoit Dieu.* &c.

REPONSE.

IV. Y a-t-il, Monſieur, du ſens dans ces paroles de Mr. Arnaud? Entend-il mon ſentiment; ou s'il l'entend, eſt-il ſincere? Mais pour le tirer de ſon embar-

ras, & diſſiper le trouble qu'il jette dans l'eſprit de ſon lecteur, je lui demande.

Dieu ne connoit-il pas l'étenduë qu'il a faite, avant que de l'avoir faite? Ce ſeroit une impieté que de le nier. Dieu a donc en lui-même l'idée de l'étenduë. Or c'eſt cette idée de l'étenduë: *c'eſt ce qu'il y a en Dieu qui repréſente l'étenduë*, ainſi que je me ſuis expliqué dans *la Recherche de la verité*; c'eſt cela que j'appelle ici & dans les Eclairciſſemens qu'il cite, *étenduë intelligible*. Mr. Arnaud me rend-il juſtice, de prétendre qu'ayant dit dans un I. Volume, qu'on voyoit les corps dans *ce qu'il y a en Dieu* qui les repréſente, j'ai changé de ſentiment, à cauſe que je parle autrement dans le III. qui contient les Eclairciſſemens, & que je dis dans le paſſage qu'il cite, qu'on les voit dans *l'étenduë intelligible?* N'eſt-il pas viſible que c'eſt la même penſée? Mais eſt-ce une choſe auſſi difficile, *de ſe former une notion diſtincte de cette étenduë intelligible, que de comprendre une montagne ſans vallée?*

V. Cette étenduë intelligible, dit Monſieur Arnaud, *eſt une créature, & n'eſt pas une créature? C'eſt une créature, puis que c'eſt l'étenduë que Dieu a faite.*

RE-

REPONSE.

Qui eſt l'impie qui a dit cette impieté? Je lui dis anatheme. Mais cet impie c'eſt moi-même; *puiſque*, dit Mr. Arnaud, *je prouve par là que Dieu connoit les créatures*. Oüi, Dieu connoit dans ſon Verbe les créatures : mais ſon Verbe lui eſt conſubſtantiel. Dieu voit les corps dans l'étenduë intelligible : mais les corps ne ſont point l'idée dans laquelle Dieu les voit. Leur être eſt bien different de la nature immüable, ou de l'archetype ſur lequel Dieu les a formez. Mr. Arnaud ne ſçait-il pas, que l'eſſence de Dieu,entant qu'elle eſt *participable* par les créatures, eſt l'idée éternelle dans laquelle Dieu les voit? Mais c'eſt peut-être qu'il ſuppoſe, que Dieu voit les créatures en elles-mêmes, & autrement que par ſes divines idées, & par la connoiſſance qu'il a de ſes volontez qui leur donnent l'être? ce qui eſt une impieté, comme le dit St. Auguſtin dans le paſſage même qu'il rapporte, *hoc opinari ſacrilegium eſt*. Au reſte, afin que l'embarras de Mr. Arnaud ne ſoit point une feinte, il faut bien qu'il ait ſur cela un autre ſentiment que moi. Qu'on tâ-

che donc de s'en éclaircir, en lisant son livre depuis la page 129 jusqu'à 135.

VI. Mais Dieu est-il cette étenduë intelligible? Oüi certainement: car tout ce qui est en Dieu, est Dieu même. Cette étenduë intelligible est sagesse, est puissance, est infiniment parfaite: non selon qu'elle est représentative des corps, non selon que nous la voyons, non entant qu'idée éternelle des créatures; mais selon sa substance que nous ne voyons pas en elle-même. Car tout ce qui est en Dieu, est Dieu tout entier, pour parler ainsi. Sa substance n'est point divisible: & quoi qu'il y ait dans l'étenduë intelligible, des parties intelligibles, des figures intelligibles, & toutes les veritez géometriques; Dieu est un être simple, indivisible, immüable. Dieu ne renferme qu'éminemment les corps qu'il a créez: mais il renferme dans la simplicité de sa substance infiniment infinie, les idées de toutes choses réellement, substantiellement, divinement.

VII. *On voudroit bien*, dit Mr Arnaud page 143. *que ce ne fust qu'éminemment que je misse en Dieu l'étenduë intelligible: car cela pourroit ne rien marquer qui fust indigne de Dieu.* Quoi! fera-t-il croire

aux

aux lecteurs, que je pense que l'étenduë intelligible est une créature, afin de leur persuader en suite, que j'ai crû que les créatures n'étoient pas seulement en Dieu *éminemment*, mais *formellement*? A quel dessein broüiller ainsi toutes choses? Ne pourrois-je pas lui dire sur cela, & sur tant d'autres ou malignitez, ou méprises, une partie de ce qu'il reproche à Mr. Mallet? *On voudroit bien*, dit-il, *que ce ne fust qu'éminemment*, &c. Que cette parole est équitable & charitable! Je l'en remercie. Voilà comment il faut traiter ses amis. Il faut excuser leurs impietez, ce ne sont que des méprises. Mais pourquoi prouve-t-il si au long, que ce n'est point *éminemment*, mais *formellement*, que j'ai crû que l'étenduë intelligible étoit en Dieu; aprés avoir parlé de cette étenduë, comme de quelque chose tout-à-fait indigne de Dieu? C'est assûrément, qu'il faut préferer l'amour de la verité à une honnêteté pernicieuse à ses amis. Jugez, Monsieur, de la conduite de Mr. Arnaud. Excusez son esprit, ou son cœur. Appellez cela par le nom qu'il vous plaira. Mais s'il vous a troublé sur mon sujet, rassûrez-vous, & n'abandonnez pas

la verité, quoi qu'il la tourne en ridicule, & la représente comme un phantôme, qui ne doit faire peur qu'aux esprits foibles.

CHAPITRE XVII.

Réponse au XV. Chapitre.

I. VOici comme débute Mr. Arnaud dans son Chapitre XV.

On vient de voir, dit-il, *dans le Chapitre précedent, que rien n'est plus inintelligible, que cette* étenduë intelligible infinie, *que cet Auteur a inventée pour nous donner moyen de voir les choses en Dieu; s'étant persuadé sur de faux principes, que nous ne pouvons voir autrement aucun des objets qui sont hors de nous. Mais ce qui n'est pas moins étrange, est qu'il ait si mal rencontré dans ce prétendu moyen de voir les choses en Dieu, qu'en lui accordant tout ce qu'il suppose, il est impossible que* cette étenduë intelligible infinie, *dans laquelle il prétend que nous devons voir toutes choses, nous soit un moyen d'en voir aucune de toutes celles que nous ne connoîtrions pas, & que nous voudrions connoître.*

Je commence, continuë-t-il, *par les nombres; car il les met entre les trois choses que nous ne voyons qu'en Dieu, parce que nous les voyons par lumiere, & par une* idée claire. *Je voudrois bien sçavoir, quel est le nombre, qui étant divisé par 28, il reste 5; par 19, il reste 6; & par 15, il reste 7. C'est à dire que je voudrois bien sçavoir le nombre de la Periode Julienne qui a ces 3. caracteres, 5. du Cycle Solaire, 6. du Nombre d'Or, & 7. de l'Indiction. A quoi, je vous prie, me pourroit servir, pour connoître ce nombre*, l'étenduë intelligible infinie *unie à mon ame? Me dira-t-on, que tous les nombres y sont?* &c. Il prouve en suite, qu'on ne peut pas rencontrer ce nombre dans *l'étenduë intelligible*; ce qui ne lui est pas fort difficile, comme vous pouvez juger. Et aprés s'être un peu diverti par le ridicule de cette pensée, il revient & dit: *Mais peut-être aussi, que cette étenduë intelligible n'est que pour les corps?* &c.

REPONSE.

II. Sur quoi, Mr. je vous demande, s'il est seulement vrai-semblable, que Mr. Arnaud ait lû ce qu'il critique, dans le dessein de l'entendre & d'éclaircir

la verité? Je distingue dans l'endroit qu'il cite, entre connoître par *lumiere*, & connoître par *sentiment*; & je mets les nombres entre les choses qu'on connoît par lumiere, ou par une idée claire, parce que je voi évidemment par *l'esprit*, & non par les *sens*, les véritez de l'Arithmetique. Quel sujet cela peut-il donner de croire, que j'ai cette folle pensée, qu'on découvre les nombres dans *l'étenduë intelligible*, ou dans *l'idée* des corps? N'ai-je pas toûjours marqué, que l'esprit ne pouvoit connoître les corps en eux-mêmes? Et n'est-ce pas toûjours pour cela, que j'ai voulu qu'on les vist par l'étenduë intelligible qui est leur idée? Ai-je dit quelque part, que les nombres n'étoient pas intelligibles par eux-mêmes, & qu'il falloit de l'étenduë intelligible, ou quelque autre idée, pour les représenter à l'esprit? Mais d'un autre côté, si Mr. Arnaud n'a pas pû croire, qu'effectivement j'aye avancé cette extravagance; par quel principe d'honnêteté & de morale a-t-il pû me l'attribüer? Est-il permis de dire d'un homme, que c'est un sot, le traîter comme tel, & le faire passer pour tel dans l'esprit des simples, pourvû qu'on

qu'on dise en suite, que peut-être il ne l'est pas? Il faut donc que Mr. Arnaud n'entende nullement ce qu'il critique, ou n'ait aucun dessein de me rendre justice. Vous le verrez, Mr. encore plus clairement par l'histoire qu'il rapporte dans ce même Chapitre. Il étoit dans sa gaye humeur: il vouloit se réjoüir à mes dépens. Mais j'apprehende qu'il ne devienne à son tour le sujet de la raillerie.

III. *Un excellent Peintre*, dit-il, *qui avoit autrefois bien étudié, & qui étoit aussi habile en sculpture, avoit un si grand amour pour St. Augustin, que s'entretenant un jour avec un de ses amis, il lui témoigna qu'une des choses qu'il souhaitteroit plus ardemment, seroit de sçavoir au vrai, si cela se pouvoit, comment étoit fait ce grand Saint. Car vous sçavez, lui dit-il, que nous autres Peintres desirons passionnément d'avoir les visages au naturel des personnes que nous aimons. Cet ami trouva, comme lui, cette curiosité fort loüable; & il lui promit de chercher quelque moyen de le contenter sur cela. Et soit que ce fust pour se divertir, ou qu'il eust eu quelque autre dessein, il fit apporter le lendemain chez le Peintre un*

grand bloc de marbre, une grosse masse de fort belle cire, & une toile pour peindre; (car pour une palette chargée de couleurs & de pinceaux, il s'attendit bien qu'il y en trouveroit.) Le Peintre étonné lui demande, à quel dessein il a fait apporter tout cela chez lui. C'est, lui dit-il, pour vous contenter dans le desir que vous avez de sçavoir comment étoit fait Saint Augustin; car je vous donne par là le moyen de le sçavoir. Et comment cela, repartit le Peintre? C'est, lui dit son ami, que le veritable visage de ce Saint est certainement dans ce bloc de marbre, aussi bien que dans ce morceau de cire: vous n'avez seulement qu'à en ôter le superflu, ce qui restera vous donnera une tête de St. Augustin tout-à-fait au naturel: & il vous sera aussi bien-aisé de la mettre sur vôtre toile, en y appliquant les couleurs qu'il faut. Vous vous mocquez de moi, dit le Peintre; car je demeure d'accord, que le vrai visage de St. Augustin est dans ce bloc de marbre & dans ce morceau de cire: mais il n'y est pas d'une autre maniere, que cent mille autres. Comment voulez-vous donc, qu'en taillant ce marbre pour en faire le visage d'un homme, & travaillant sur cette cire dans ce même dessein, le visage que

j'aurai

j'aurai fait au hazard, soit plutôt celui de ce Saint, que quelqu'un de ces cent mille, qui sont aussi bien que lui dans ce marbre & dans cette cire? Mais quand par hazard je le rencontrerois, ce qui est un cas moralement impossible, je n'en serois pas plus avancé; car ne sçachant point comment étoit fait Saint Augustin, il seroit impossible que je sçûsse, si j'aurois bien rencontré, ou non. Et il en est de même du visage que vous voudriez que je misse sur cette toile. Le moyen que vous me donnez, pour sçavoir au vrai comment étoit fait Saint Augustin, est donc tout-à-fait plaisant; car c'est un moyen qui suppose que je le sçai, & qui ne me peut servir de rien, si je ne le sçai.

Il sembloit que l'ami n'eust rien à repliquer à cela. Mais comme ce Peintre est fort curieux, il lui demanda s'il n'avoit point le livre de la Recherche de la verité. *Il l'avoit, il l'alla querir, & le mit entre les mains de son ami; qui l'ayant ouvert à la 3. Object. contre ce qui a été dit dans l'Eclaircissement sur* la nature des idées, *reprit le discours en ces termes. Vous vous étonnez de l'invention que je vous ai donnée pour vous faire avoir le visage de St. Augustin au naturel: je n'ai fait*

en cela, que ce qu'a fait l'Auteur de ce livre pour nous faire avoir la connoissance des choses materielles, qu'il prétend que nous ne pouvons connoître par elles-mêmes, mais seulement en Dieu : & la maniere dont il dit que nous les connoissons en Dieu, est par le moyen d'une étenduë intelligible infinie *que Dieu renferme. Or je ne voi point, que le moyen qu'il me donne pour voir dans cette étenduë une figure que j'aurois seulement oüi nommer, & que je ne connoîtrois point, soit different de celui que je vous avois proposé, pour vous faire avoir le visage de Saint Augustin au naturel. Il dit, que comme mon esprit peut appercevoir une partie de cette étenduë intelligible que Dieu renferme, il peut appercevoir en Dieu toutes les figures, parce que toute étenduë intelligible finie est necessairement une figure intelligible. C'est aussi ce que je vous ai dit, qu'il n'y a point de visage d'homme qu'on ne puisse trouver dans ce bloc de marbre, en le taillant comme il le faut. Mais il est moins necessaire de connoître cette figure, (que j'ai supposé que je ne connoissois pas) pour prendre une partie de cette étenduë intelligible, & la borner par mon esprit, comme il faut qu'elle le soit, afin*

afin que cette figure en soit le terme ; que vous avez crû avec raison, qu'il étoit necessaire de connoître le vrai visage de Saint Augustin, pour le faire appercevoir dans ce marbre & dans cette cire, où il n'est pas moins caché, que chaque figure dans cette étenduë intelligible. En quoi est-ce donc que son invention vaut mieux que la mienne, que je ne doute point qu'en vôtre ame vous n'ayez traitée de ridicule, quoi que vous n'ayez pas voulu user de ce mot?

Il fait aussi entendre, que mon esprit peut voir dans cette étenduë intelligible, tout corps sensible que je ne connoîtrois pas, & que j'aurois besoin de connoître, en attachant la couleur, ou quelque autre qualité sensible à une partie de cette étenduë intelligible.

Mais il faudroit pour cela que je connusse ce corps sensible, afin d'appliquer à une partie de l'étenduë une couleur convenable: car si j'appliquois une couleur rouge à cette partie de l'étenduë, ce ne sero[illegible]as le moyen d'y voir un objet sensible qui ne pourroit être que vert. C'est donc la même chose que ce que je vous disois, que vous n'aviez qu'à appliquer sur vôtre toile les couleurs necessaires pour y former le visage de St. Augustin, & qu'il ne tiendroit qu'à

vous

vous d'en avoir par là un portrait parfaitement ressemblant. Car vous avez eu raison de me dire, qu'il faudroit pour cela que vous sçûssiez comment étoit le visage de St. Augustin, & que vôtre peine étoit de ne le pas sçavoir.

Enfin, comme il n'a pû ignorer, que les lignes courbes, d'où dépend la connoissance des figures curvilignes, ne se peuvent ordinairement bien concevoir, qu'en considerant le mouvement par lequel on les décrit; il a voulu que l'on pust aussi appercevoir le mouvement dans son étenduë intelligible infinie; parce que l'on ne peut concevoir, qu'une figure d'étenduë intelligible puisse tourner sur son centre, ou s'approcher successivement d'une autre. Mais comme chaque figure, ou chaque ligne courbe se trace differemment, & qu'autre est le mouvement par lequel se trace une Hyperbole, & autre celui par lequel se trace une Ellypse; comment pourrai-je voir dans cette étenduë intelligible immobile, le mouvement particulier qui est nécessaire pour trouver une Ellypse, ni comment elle se trace? N'est-ce donc pas supposer, que je connois par ailleurs, que par cette étenduë intelligible, ce que l'on voudroit que je ne pusse sçavoir

que

que par cette étenduë intelligible? Prenez donc vôtre parti; ou ne vous mocquez point de mon invention, ou ne faites pas plus d'état de celle de cet Auteur, d'ailleurs si habile, que de la mienne. La conversation finit de la sorte, & le Peintre ne fut pas fâché qu'on lui eust ouvert les yeux sur cet endroit de la Recherche de la verité, *qu'il avoit lû autrefois avec respect, & qu'il n'avoit osé approfondir, le croyant trop mysterieux & trop haut pour lui.*

REPONSE.

IV. Voilà, Mr. la parabole de Monsieur Arnaud, & l'application qu'il en fait. Je reçois cette histoire : mais voyons si son application est heureuse. Je n'éxamine pas, s'il sied bien à la gravité d'un vieux Docteur, d'habiller en ridicule ceux qu'il appelle ses amis. Je veux croire que le Peintre de la fable étoit aussi Sculpteur, puis qu'on lui donne un bloc de marbre pour y tailler une tête : cela ne me regarde pas. Que Mr. Arnaud n'ait pas toûjours l'esprit juste, ni les passions reglées, cela ne justifie pas mes sentimens. Mais comme

ce ſot Peintre, c'eſt moi même; & l'ami du Peintre, Mr. Arnaud; qu'il me ſoit permis de parler par ma bouche, & non par celle d'un ami piqué, qui me fait à tous momens dire des extravagances pour contenter ſon chagrin.

V. Je répons donc en la perſonne du Peintre, & je dis à mon ami. Ne vous mocquez pas, Monſieur: vous n'entendez pas le ſentiment de l'Auteur *de la Recherche de la verité*, ou vous ne lui rendez pas juſtice. Liſez l'endroit même que vous citez, & vous verrez que la queſtion n'eſt pas de *l'origine*, mais de la *nature* des idées des choſes materielles. L'Auteur n'éxamine pas là, comment l'eſprit a le pouvoir de connoître les corps dans l'étenduë intelligible: mais il prouve, que l'étenduë intelligible peut repréſenter les corps. Car pour me ſervir de vôtre comparaiſon, de même qu'on peut faire une tête, ou quelque figure que ce ſoit, d'un bloc de marbre; on peut voir toutes ſortes de corps ou de figures dans l'étenduë intelligible. Cette application eſt juſte, & éclaircit ce que vous voulez obſcurcir.

VI. L'Auteur *de la Recherche de la verité*

verité prétend, que Dieu voit les corps par les idées qu'il en a, lesquelles idées sont l'essence de Dieu même, selon le sentiment ordinaire, entant qu'elle est participée par sa créature corporelle. Il prétend que l'étenduë intelligible, idée de tous les corps, ne se trouve qu'en Dieu, parce qu'on ne peut pas dire, que l'idée que l'ame a des corps, soit l'ame même entant qu'elle est participée par les corps. Car l'ame est un être particulier qui participe à l'Etre universel, mais duquel nul être ne participe. Ainsi, l'ame ne voit point dans ses propres modalitez les ouvrages de Dieu, mais dans l'idée même dans laquelle Dieu les voit, c'est à dire dans la Raison universelle qui renferme ces idées.

VII. Le même Auteur prétend encore, que c'est par la couleur que l'étenduë intelligible devient sensible, & est déterminée à faire voir un visage, & tel visage. Lisez seulement l'endroit même que vous citez. Ainsi, comme dans *la Recherche de la verité* il a dit en plus de cent endroits, qu'il ne dépendoit pas de nos volontez, mais des loix de l'union de l'ame & du corps, de voir des couleurs, ou d'être frappé de quelque

que ſentiment que ce puiſſe être, vous ne lui rendez pas juſtice, en me demandant à moi, que je repréſente par mes couleurs un viſage que je n'ai jamais vû. Vous n'étes pas non plus fort équitable, lors que vous m'offrez ce bloc de marbre pour en faire la tête de St. Auguſtin, qui eſt une figure dont on ne peut avoir de connoiſſance que par ſes ſens: & vous ne trouverez rien dans tout le livre *de la Recherche de la verité*, qui donne le moindre ſujet à vôtre raillerie. En un mot, voulez-vous que je vous le diſe en ami? Vous raillez ſi mal à propos, que vous vous rendez ridicule.

VIII. Ne vous fâchez pas, je vous prie: mais plutôt, Mr. prenez garde, que vous vous trompez encore, de croire que pour concevoir quel eſt le mouvement propre à tracer une ligne courbe, il faut déja le connoître. Car il n'en eſt pas de même des veritez neceſſaires que des faits, & des ſciences que des hiſtoires. Il faudroit avoir vû le viſage de St. Auguſtin, pour ſçavoir comment il étoit fait. Mais pour former des lignes géometriques, & en découvrir les proprietez, il ne faut que conſulter l'éten-

l'étenduë intelligible, & contempler les rapports éxacts qui sont entre les grandeurs. Si, par exemple, une ligne droite & un point étant donnez immobiles sur un plan, je veux m'imaginer qu'un autre point quelconque se meuve sur ce plan, en conservant toûjours le meme rapport de distance à ce point & à cette ligne immobiles; alors j'aurai les trois lignes Parabole, Hyperbole & Ellypse, sans que j'en aye jamais ouï parler. La Parabole, si le point mobile est pris d'une distance égale entre la ligne & le point immobile : l'Hyperbole, s'il est pris plus proche de la ligne que du point : & l'Ellypse, s'il est pris plus proche du point que de la ligne. C'est ainsi qu'en éxaminant d'abord les rapports les plus simples dans l'étenduë intelligible, on vient peu à peu à découvrir les veritez les plus composées de la Géometrie, & même de la Physique, pourvû qu'on y joigne les faits, à cause de l'obscurité qui naît de la combinaison des rapports. C'est ainsi à l'égard des nombres, qu'on apprend peu à peu à faire les opérations necessaires pour en découvrir les rapports; & qu'en multipliant 15 par 19, & leur

& leur produit par 28, on a ce qu'il a plû aux hommes d'appeller *la Période Julienne*, qui a les usages qu'on sçait dans la Chronologie.

IX. Ainsi nos desirs, nos volontez, nôtre attention à la contemplation des nombres & de l'étenduë, sont les causes *occasionnelles* qui produisent la lumiere dans l'esprit. C'est, comme dit fort bien l'Auteur *de la Recherche de la verité*, la priere naturelle par laquelle on merite d'être éclairé de la lumiere de la verité. Et vous ne prenez nullement sa pensée, lors que vous dites, qu'il est inutile de vouloir penser à une *Ellypse* pour la découvrir dans l'étenduë intelligible, si on ne la connoit dêja. Car il est évident, qu'ayant l'idée de l'étenduë, il ne dépend que de nous, de nous appliquer à en considerer les rapports. Mais il faut toûjours commencer par les plus simples, selon la méthode que l'Auteur même donne dans son VI. Livre *de la Recherche de la verité*.

Voilà ce que pourroit répondre un homme que Mr. Arnaud ne feroit pas sottement parler. Mais il faut que je n'aye pas de sens commun à quelque prix que ce soit. Examinez, je vous prie,

le

le reste de ce Chapitre XV. de Mr. Arnaud, & prenez garde à ceci.

X. Je n'ai dit nulle part, que j'étois l'Auteur des idées particulieres qui se forment de l'étenduë intelligible; mais seulement, que je pouvois desirer de connoître distinctement ce que je ne sçai que confusément: que je pouvois desirer, pour ainsi dire, de voir de prés ce que je ne voi que de loin; & que le mouvement par lequel l'esprit s'approche des idées particulieres, ou plutôt, que la cause *occasionnelle* de la *présence des idées*, c'est l'attention. Le sentiment interieur qu'on a de soi-même prouve cette verité: & il est facile de reconnoître, que c'est là le principe de la liberté.

Voyez la réponse au Ch. 27.

XI. Or ce sentiment est bien different de celui de Mr. Arnaud, ou de ceux qui pensent, que l'esprit a la *faculté* de former ses idées: & le raisonnement que je fais contre son sentiment, ne touche nullement le mien. Il suffit de connoître confusément quelque chose, pour desirer & meriter par le travail de l'attention, de la connoître clairement, en consequence des loix qui unissent l'esprit avec la Raison. Mais il ne suffit pas d'avoir une idée confuse ou generale,

pour en pouvoir former une distincte ou particuliere : car on ne peut mieux faire que son exemplaire. Cela est visible. Cependant Mr. Arnaud croit bien répondre, lors qu'il me rend les objections que je lui fais, ou à ceux qui veulent que l'ame ait le pouvoir de se former les idées des choses : & il est si content de lui-même à cet égard, qu'il conclut son Chapitre en ces termes. *Je serai fort surpris, Mr. si on me peut montrer, que ce qu'il dit est concluant contre ceux qu'il combat, & que ce que je dis à son exemple, ne le soit pas encore plus contre lui-même.*

CHAPITRE XVIII.

Réponse au Chapitre XVI.

I. MOnsieur Arnaud commence ainsi son Chapitre XVI.

Aprés avoir fait voir dans le Chapitre XIV. que cette étenduë intelligible *infinie est tout-à-fait* inintelligible, *& n'est qu'un amas de contradictions; & aprés avoir montré dans le XV. que quand on la supposeroit telle qu'il veut qu'elle soit, il seroit impossible que*

nôtre

nôtre esprit y pust trouver les idées des choses qu'il ne conoîtroit pas, & qu'il auroit besoin de connoître : il ne me reste plus pour un entier renversement de cette nouvelle Philosophie des idées, *qu'à montrer, que quand ce qu'il fait faire à nôtre esprit, pour lui faire trouver ses idées dans cette* étenduë intelligible infinie, *pourroit lui servir à les y trouver, (ce qui ne peut être, comme nous venons de le voir) on n'en devroit pas moins rejetter comme des chimeres, tout ce qu'il dit sur cela, parce-qu'il est manifestement contraire à ce que nous sçavons certainement se passer dans nôtre esprit, qui est la plus certaine des experiences, & aux loix generales que Dieu s'est prescrit à lui-même, pour nous donner la connoissance de ses ouvrages.*

Voilà, Monsieur, de quoi surprendre les simples. Ce stile & ces manieres faisoient autrefois des conquestes : mais présentement on s'en défie, les Philosophes sur tout. Et peut-être que les autres n'oseront parler de Métaphysique, de peur qu'on se mocque d'eux.

II. Aprés cinq ou six pages de discours assez inutiles à la question, Monsieur Arnaud suppose une verité dont je conviens, qui est que du marbre pa-

roit blanc ou noir, à cause de la difference de l'arrangement des parties de leur surface : Dieu ayant jugé à propos de nous donner moyen de discerner les objets par les sensations de differentes couleurs.

Mais, continuë-t-il, *ce dessein de Dieu seroit renversé, si sous prétexte que nul de ces marbres n'est proprement ni blanc, ni noir, ni jaspé, mais que ces couleurs ne sont que des modifications de mon ame, je pouvois attacher chacune de ces couleurs auquel je voudrois : car alors, bien loin que ces couleurs me servissent à les distinguer, elles ne me serviroient qu'à les confondre. C'est pourquoi Dieu n'a pas voulu que cela dépendit de ma liberté, & j'en suis convaincu par l'experience.*

REPONSE.

III. Mais quel est cet impertinent, qui croit qu'il dépend *de sa liberté* de voir la neige blanche ou verte? C'est moi, Monsieur, selon ce que vous allez lire.

Il faut donc que l'Autheur de la Recher-
p. 166. *che de la verité ait renoncé à tout ce qu'il sçait le mieux, lors que dans la necessité de deffendre à quelque prix que ce soit sa nouvelle Philosophie des idées*, IL

S'EST

S'EST TROUVÉ REDUIT A ATTRIBUER A NOTRE AME CETTE PUISSANCE IMAGINAIRE D'ATTACHER LA SENSATION *du vert, du rouge, du bleu, ou de quelqu'autre couleur que ce ſoit, à une partie quelconque de l'étenduë intelligible, qu'il ne peut pas ſeulement feindre avoir cauſé quelque mouvement dans l'organe de nôtre vûë.*

REPONSE.

Penſez-vous, Monſieur, qu'il ſoit vrai-ſemblable, que Mr. Arnaud ait pû s'imaginer, que j'euſſe le ſentiment qu'il m'attribuë? Je veux que j'aye dit, que lors que je voi de la neige, l'ame y attache la ſenſation de blancheur, comme elle attache la douleur d'une piqûre au doigt piqué. Mais cela peut-il faire croire, que j'aye penſé que ce fuſt *par le choix & l'uſage de ma liberté; & que j'ai été réduit à attribüer à nôtre ame une puiſſance imaginaire d'attacher les ſenſations* à ce qu'elle apperçoit?

Mais ſuppoſé que Mr. Arnaud n'ait pas crû cela de moi, les honnêtes gens peuvent-ils être contents de lui, lors qu'ils font reflexion, qu'il attribuë à ſon

ami la plus ridicule & la plus sotte pensée qui puisse entrer dans l'esprit d'un homme ? Mais vous allez voir, Monsieur, encore une faute plus difficile à couvrir.

IV. C'est le second Eclaircissement *de la Recherche de la verité*, qui en est le fondement. Il est necessaire que vous le lisiez. Mr. Arnaud l'a transcrit par parties trois fois dans ce Chapitre, & en a toûjours retranché ce qui décidoit la question. Le voici, Monsieur, tout entier.

Rech. de la verité 2. Eclaircissement sur le 1. Chap. du 1. Liv.

„ Il ne faut pas s'imaginer, que la volonté commande à l'entendement „ d'une autre maniere que par ses desirs „ & ses mouvemens : car la volonté n'a „ point d'autre action. Et il ne faut pas „ croire non plus, que l'entendement „ obeïsse à la volonté, en produisant en „ lui-même les idées des choses que „ l'ame desire : car l'entendement n'agit point : il ne fait que recevoir la „ lumiere, ou les idées de ces choses, par „ l'union necessaire qu'il a avec celui „ qui renferme tous les êtres d'une maniere intelligible, ainsi que l'on a expliqué dans le III. Livre.

Voyez

„ Voici donc tout le mystere. L'hom-

„ L'homme participe à la souveraine „ Raison, & la verité se découvre à lui, „ à proportion qu'il s'applique à elle, & „ qu'il la prie. Or le desir de l'ame „ est une priere naturelle qui est toû- „ jours exaucée : car c'est une loi natu- „ relle, que les idées soient d'autant „ plus présentes à l'esprit, que la volonté „ les desire avec plus d'ardeur. Ainsi, „ pourvû que la capacité que nous avons „ de penser, ou nôtre entendement, ne „ soit point rempli des sentimens con- „ fus que nous recevons à l'occasion de „ ce qui se passe dans nôtre corps, nous „ ne souhaittons jamais de penser à quel- „ que objet, que l'idée de cet objet ne „ nous soit aussi-tôt présente : & com- „ me l'experience même nous l'apprend, „ cette idée est d'autant plus présente & „ plus claire, que nôtre desir est plus fort, „ & que les sentimens confus que nous „ recevons par le corps sont plus foibles „ & moins sensibles, comme je l'ai déja „ dit dans la remarque précedente.

l'Eclairciffement du Ch. 6. de la 2. Partie du 3. Liv.

„ Ainsi, quand j'ai dit que la volon- „ té commande à l'entendement de „ lui présenter quelque objet particu- „ lier, j'ai prétendu seulement dire, „ que l'ame qui veut considerer avec

„attention cet objet, s'en approche par „son desir; parce que ce desir en con- „sequence des volontez efficaces de „Dieu, qui sont les loix inviolables de „la Nature, est la cause de la présence „& de la clarté de l'idée qui représente „cet objet.

V. Voici maintenant la critique de Mr. Arnaud.

p. 168. *Mais ce qu'a trouvé cet Auteur, pour accorder sa doctrine sur ce point des idées avec son autre doctrine, que Dieu agit comme cause universelle, dont les volontez generales doivent être déterminées à chaque effet par les causes qu'il appelle occasionnelles, est encore plus contraire à l'experience. Car la cause occasionnelle, qu'il a crû déterminer Dieu à nous donner chaque idée en particulier, est le desir que nous en avons. C'est ce qu'il enseigne dans le 2. Eclaircissement sur le* 1.*Chap. du* 1. *Livre.* „Il ne faut pas, *dit-il*, s'imaginer, que la „volonté commande à l'entendement „d'une autre maniere que par ses desirs „& ses mouvemens: car la volonté n'a „point d'autre action. Et il ne faut „pas croire non plus, que l'entende- „ment obeïsse à la volonté, en pro- „duisant en lui-même les idées des cho-

ses

,, ses que l'ame desire : car l'entende-
,, ment n'agit point : il ne fait que rece-
,, voir la lumiere, ou les idées de ces
,, choses, par l'union necessaire qu'il a
,, avec celui qui renferme tous les êtres
,, d'une maniere intelligible, ainsi qu'on
,, l'a expliqué dans le III. Livre. Voi-
,, ci donc tout le mystere. L'homme
,, participe à la souveraine Raison, & la
,, verité se découvre à lui, à proportion
,, qu'il s'applique à elle, & qu'il la prie.
,, Or le desir de l'ame est une priere na-
,, turelle qui est toûjours exaucée : car
,, c'est une loi naturelle, que les idées
,, soient d'autant plus présentes à l'es-
,, prit, que la volonté les desire avec
,, plus d'ardeur.

Cela seroit beau, s'il étoit vrai. Mais l'experience y est si contraire, que je ne puis comprendre, comment on se hazarde d'avancer de telles choses, sans s'être auparavant consulté soi-même. Si on l'avoit fait, on n'auroit pas manqué de reconnoître, qu'il y a bien des objets qui nous déplaisent, & que nous voudrions bien ne pas voir, dont les idées ne laissent pas d'être fort présentes à nôtre esprit, & que nous souffrons avec peine des représentations fâcheuses, que nous souhatterions fort de ne

point voir, bien loin de les desirer.

REPONSE.

VI. Vous voyez, Monsieur, de quel ton parle Mr. Arnaud, aprés m'avoir imposé à son ordinaire, un sentiment extravagant & ridicule. *Je ne puis comprendre*, dit-il, *comment on se hazarde d'avancer de telles choses, sans s'être auparavant consulté soi-même.* Mais je puis encore moins comprendre, comment Mr. Arnaud se *hazarde* de m'imposer un sentiment que je n'ai pas, & que je rejette dans l'endroit même qu'il cite, par ces paroles qui suivent immédiatement celles qu'il rapporte. „Ainsi, „POURVU QUE la capacité que nous „avons de penser, ou nôtre entende-„ment, ne soit point rempli par des „SENTIMENS CONFUS que nous rece-„vons à l'occasion de ce qui se passe dans „nôtre corps, nous ne souhaittons ja-„mais de penser à quelque objet, que „l'idée de cet objet ne nous soit aussi-„tôt présente: & comme l'experience „même nous l'apprend, cette idée est „d'autant plus présente & plus claire, „que nôtre desir est plus fort, & que les „SENTIMENS CONFUS que nous „recevons par le corps, sont plus foibles „&

„ & moins ſenſibles, comme je l'ai deja
„ dit dans la remarque précedente. Si Mr. Arnaud n'entendoit pas ceci, il pouvoit lire la remarque précedente. Il pouvoit s'éclaircir de mon ſentiment en cent endroits *de la Recherche de la verité*, où je fais voir que le corps trouble l'eſprit, & que les mouvemens des eſprits & du ſang, ſont des cauſes occaſionnelles, en conſequence des loix de l'union de l'ame & du corps, plus fortes & plus efficaces à cauſe du peché, que celles de l'union de l'eſprit avec la raiſon univerſelle.

VII. Mais admirez ſa conduite. Il a trouvé un paſſage dans lequel je dis, „ que
„ dans l'état où nous ſommes, les idées
„ des choſes ne ſe préſentent point à nô-
„ tre eſprit toutes les fois que nous le
„ voulons. Que penſez-vous qu'il en concluë? Que je me contredis, Mr: que cela renverſe ma *maxime*: c'eſt le nom qu'il donne à la ſotte erreur qu'il m'attribuë, en retranchant ce qui fait voir qu'il m'impoſe. Liſez, Monſieur, la concluſion de ſon Chapitre. La voici.

Je viens de trouver un paſſage de nôtre ami, que je ne voi pas comment il pourra accorder avec cete MAXIME *des Eclairciſſemens.* „ Nous ne ſouhaittons jamais

„ de penser à quelque objet, que l'idée „ de cet objet ne nous soit aussi-tôt pré- „ sente. *Car je ne sçai si l'on peut former une proposition plus directement contraire à celle-là, que celle-ci du Chapitre IX. de la II. Part. du 3. Liv.* „ Il est absolument „ faux dans l'état où nous sommes, que „ les idées des choses soient présentes „ à nôtre esprit, toutes les fois que nous „ les voulons considerer.

REPONSE.

VIII. Prenez garde encore un coup, que Mr. Arnaud tire cette *maxime* qu'il m'attribuë, de cette proposition. *Pourvû que la capacité que nous avons de penser, ou nôtre entendement, ne soit point rempli des sentimens confus que nous recevons à l'occasion de ce qui se passe dans nôtre corps*; NOUS NE SOUHAITTONS *jamais de penser à quelque objet, que l'idée de cet objet ne nous soit aussi-tôt présente.* Prenez garde, que non seulement ici, mais dans la page qui precede, il rapporte le commencement & la fin de cet endroit, en retranchant le milieu, qui lui auroit ôté le droit de m'attribüer cette *maxime*: & que d'abord, en rapportant encore ce même passage,

passage, il s'est arrêté tout court à ce qui étoit essentiel pour entendre ma pensée. Que peut-on juger d'un Critique, qui falsifie trois fois en diverses manieres dans un même endroit, un passage de son Auteur, afin de lui imposer un sentiment ridicule ? Un sentiment, dis-je, que l'on rejette dans le même passage, & peut-être cent fois dans tout l'Ouvrage *de la Recherche de la verité*?

IX. Enfin, Monsieur, quand j'aurois oublié de mettre cette condition : *Pourvû que la capacité que nous avons de penser ne soit point remplie* &c. dans l'endroit où je l'ai mise, un Critique équitable m'auroit-il attribüé cette *maxime*, que je combats en cent endroits *de la Recherche de la verité*? Mais de plus, au lieu de conclurre que je me contredis par deux passages qui seroient contraires en apparence, n'auroit-il pas expliqué la proposition generale & obscure par celle qui la modifie, & qui est conforme à l'experience, qu'il doit supposer que j'ai, aussi bien que les autres hommes?

En verité, Monsieur, pourvû que Mr. Arnaud ait compris mes sentimens,

c'est un des plus injustes Critiques qui fust jamais. Voilà ma *maxime*, n'ôtez pas la condition que je mets : *Pourvû que Mr. Arnaud ait compris mes sentimens.* Car il ne faut pas juger des intentions secretes.

CHAPITRE XIX.

Réponse au Chapitre XVII.

I. CE Chapitre XVII. contient plusieurs passages tirez *de la Recherche de la verité*, par lesquels Mr. Arnaud prétend que je me contredis à mon ordinaire; & que je dis, *tantôt qu'on voit Dieu en voyant ses ouvrages, & tantôt qu'on ne voit pas Dieu, mais ses ouvrages.* Et enfin, comme il s'imagine que mon sentiment sera odieux, & paroîtra ridicule au commun des hommes, s'il m'oblige à dire qu'on voit Dieu; il conclut ainsi son Chapitre.

II. *Tant s'en faut donc que l'on puisse dire, selon la nouvelle Philosophie des idées, que quand nous voyons les créatures en Dieu, ce n'est pas Dieu que nous voyons, mais seulement les créatures; qu'il faut dire absolument tout le contraire: que quand nous*

nous voyons les créatures en Dieu, c'est Dieu uniquement que nous voyons, & nullement les créatures. Car si celui qui voit le soleil en Dieu, ne voyoit pas Dieu, mais le soleil que Dieu a creé; ce seroit le soleil materiel qu'il verroit, puis que c'est le soleil materiel que Dieu a creé. Or, selon cet Auteur, celui qui regarde le soleil, ne voit point le soleil materiel, mais seulement le soleil intelligible : il ne voit donc que Dieu, & non pas le soleil que Dieu a creé.

REPONSE.

III. J'ai déja, ce me semble, ruiné plusieurs fois ce raisonnement de Mr. Arnaud, & répondu à cette prétenduë contradiction, Chapitre IX. & ailleurs, en disant, que lors qu'on ne voit l'Etre divin, qu'entant qu'il est participé par les créatures, on ne voit que les créatures. Car certainement on voit les créatures, lors qu'on a leurs idées présentes à l'esprit : & leurs idées ne sont que l'Etre divin, entant qu'il est la ressemblance, ou la représentation des créatures qui y participent. Voyez, Monsieur, *la XV. Question de la I. Partie de la Somme de St. Thomas.* Dieu voit sans doute son ouvrage comme possible;

lors qu'il voit l'idée qu'il en a : & il sçait que cet ouvrage éxiste, ou il le voit comme actuellement éxistant, parce qu'il sçait que la volonté qu'il a de le produire, est efficace. Pourquoi donc, lors que les hommes voyent les idées des choses, & qu'ils sont avertis par des sensations dont Dieu les touche à l'occasion des corps, que ces mêmes corps éxistent : pourquoi, dis-je, ne dira-t-on pas, que c'est proprement ces corps qu'ils voyent, & non pas Dieu, quoi qu'ils ne les voyent qu'en celui qui seul peut nous éclairer ?

IV. *Si celui qui voit le soleil en Dieu,* dit Mr. Arnaud, *ne voyoit pas Dieu, mais le soleil que Dieu a creé; ce seroit le soleil materiel qu'il verroit, puisque c'est le soleil materiel que Dieu a creé.*

Or, selon cet Auteur, celui qui regarde le soleil, ne voit point le soleil materiel, mais seulement le soleil intelligible : il ne voit donc que Dieu, & non pas le soleil que Dieu a creé.

REPONSE.

Je répons, que celui qui regarde le soleil ne voit point le soleil immédiatement, & en lui-même : il ne voit le soleil.

leil que par l'idée du soleil : il ne le voit que par l'étenduë intelligible, renduë sensible par le sentiment vif de lumiere, que Dieu cause dans l'ame en consequence de l'union de l'esprit & du corps: lequel sentiment, par les raisons que j'ai dèja dites, l'avertit de son éxistence & de sa présence. En un mot, il ne voit le soleil qu'en Dieu : & neanmoins il ne voit point Dieu à proprement parler; parce que ce n'est pas voir Dieu, que de voir ce qu'il y a en lui qui a rapport à ses ouvrages, ou que de le voir seulement entant qu'il peut être participé par les créatures.

V. Je crains si peu de dire, qu'on voye Dieu en ce sens, que je soûtiens au contraire, qu'il n'y a que Dieu qui soit visible, qu'il n'y a que lui qui soit lumiere, qu'il n'y a que la substance intelligible de la Raison universelle, qui puisse pénétrer les esprits, & les éclairer par sa présence. Je prétens qu'on ne peut sans lui, ni hors de lui trouver la verité, pour laquelle sont faits les esprits; comme on ne peut trouver sans lui, ni hors de lui le bien, terme necessaire de tous les mouvemens de nos volontez.

Certainement, le pécheur ne cherche

que

que Dieu par le mouvement naturel de son amour, quoi qu'il s'en éloigne par l'erreur de son esprit, & par le déreglement de son cœur. Il ne cherche que le bien, qui ne se trouve qu'en Dieu; puisque Dieu seul peut agir en l'ame, & la rendre heureuse. C'est le sentiment de St. Augustin, & rien n'est plus clair à celui qui sçait, que Dieu seul, & non les corps, est la cause unique & veritable des plaisirs dont on joüit à leur occasion. De même, l'esprit ne voit que Dieu, quoi qu'il regarde les objets sensibles, comme le sujet & la cause de ses connoissances. Dieu a fait nos esprits pour le voir, aussi bien que nos cœurs pour l'aimer; & cela s'éxecute toûjours de sa part, quelque opposition que nous y apportions de la nôtre. C'est que l'erreur n'est pas visible, ni le vice aimable. On ne tombe dans l'erreur qu'en cherchant mal la verité. On ne peut aimer le mal, que par l'amour même du bien. Lors qu'on se trompe, on croit voir ce qu'effectivement on ne voit point. Lors qu'on péche, on croit aimer ce qu'effectivement on n'aime point. Car on ne peut en un sens, ni connoître, ni aimer que Dieu: on ne

Confess. Liv. 2. Chap. 6.

peut

peut connoître que la verité, on ne peut aimer que le bien ; & la verité & le bien ne se trouvent, qu'en celui qui seul est au dessus de l'esprit, qui seul peut le rendre sage & heureux. Dieu ne nous a pas faits pour aimer les objets sensibles ; on ne peut aimer le bien en les aimant. Il ne nous a pas faits aussi pour contempler les corps ; on ne peut en les contemplant voir la lumiere. Lors qu'on les regarde sans voir Dieu, on ne voit, ou plutôt on ne sent que soi. Lors qu'on les recherche sans aimer le bien, on n'aime que soi. On ne voit que la couleur, lors qu'on les regarde avec les yeux du corps. On n'aime que son plaisir, lors qu'on court à leur joüissance ; & la couleur & le plaisir ne sont que des modalitez de nôtre être propre.

VI. Mais si on aime autre chose que soi par l'impression d'amour que Dieu met en nous, comme Dieu n'agit que pour lui, on n'aime que le bien, où la cause du plaisir qui ne se trouve qu'en Dieu. De même, si on voit autre chose que soi, lors qu'on regarde les corps ; comme Dieu n'agit que pour lui, on voit une substance intelligible qui ne se trouve que dans la Raison universelle,

le, pour laquelle les esprits sont faits, comme les cœurs le sont pour aimer le bien veritable. Car je prétens, que la capacité que nous avons de connoître, aussi bien que celle que nous avons d'aimer, est uniquement pour Dieu, pour contempler la substance intelligible de la verité : & que si Dieu avoit voulu que le soleil fust l'objet immédiat de la connoissance que nous en avons, Dieu auroit fait nôtre esprit en partie pour voir le soleil : il semble que nôtre esprit ne seroit pas fait uniquement pour Dieu : Dieu ne seroit pas la fin de nôtre esprit en toutes les manieres possibles : & il est certain, que Dieu agit pour lui en toutes les manieres possibles qui sont dignes de lui.

VII. Monsieur Arnaud dit, que ce raisonnement *est étrange, & que c'est un pur sophisme.* Et voici l'argument par lequel il prétend le renverser.

Cet Auteur, dit-il, *prétend, que nôtre ame se connoît elle-même, sans se voir en Dieu, & sans rien voir qui soit en Dieu en se connoissant. Or cela ne donne pas lieu de dire, que nôtre ame soit pour elle-même, & non pas pour Dieu. Encore donc que nôtre esprit eust le soleil pour objet immédiat*

de

de sa connoissance, on ne pourroit pas dire pour cela, que nôtre esprit fust pour le soleil, & non pas pour Dieu.

REPONSE.

Je nie sa majeure. J'ai dit tant de fois, que l'ame ne se connoissoit point elle-même, & qu'elle n'avoit que sentiment interieur de son éxistence & de ses modalitez actuelles, que je ne comprens pas, comment Mr. Arnaud suppose que je croi qu'elle se connoît. Car enfin, il combat fort au long dans les Chap. XXII. XXIII. & XXIV. le sentiment que j'ai, qu'elle ne se connoît pas. J'ai dit plusieurs fois, que l'ame n'étoit que tenebres à elle-même, que sa substance étoit inintelligible, & qu'elle ne verroit jamais ce qu'elle est, jusqu'à ce qu'elle pust contempler son *idée*, ou *l'archetype* sur lequel Dieu l'a formée, & hors duquel rien n'est intelligible. Car toute la capacité que nous avons de connoître, n'est faite que pour voir la lumiere, hors de laquelle on ne voit ou on ne connoit aucune chose, parce que Dieu n'agit que pour lui, & ne fait les esprits que pour la Raison qui lui est consubstantielle.

CHAP.

CHAPITRE XX.

Réponse aux XVIII. XIX. & XX. Chapitres.

I. ECoutons Mr. Arnaud. *Je me persuade que l'on verra maintenant, que j'ai eu raison de ne me pas amuser a répondre aux preuves, dont cet Auteur si ingenieux & si subtil, a crû avoir bien appuyé le sentiment qu'il a*, que nous voyons toutes choses en Dieu. *Cela auroit été necessaire, si on n'avoit eu à lui opposer que des raisons vrai-semblables; car on ne peut juger alors, qui sont celles qui le sont le plus, qu'en les comparant les unes aux autres. Mais cette comparaison est inutile, quand on peut faire voir démonstrativement la fausseté d'une opinion que l'on combat. Et je ne croi point me tromper, quand j'ose esperer que toutes les personnes trouveront que je l'ai fait ici.*

REPONSE.

Et moi, Monsieur, je ne croi point me tromper, quand j'ose esperer que toutes les personnes qui entendront mon sentiment & sa réponse, jugeront que bien

bien loin que Mr. Arnaud en ait fait voir *démonſtrativement la fauſſeté*, qu'il n'y a pas ſeulement donné la moindre atteinte, faute de le bien concevoir, & d'écouter trop ſon chagrin qui l'en empêchoit.

II. Monſieur Arnaud prétend dans ce Chapitre & dans les deux qui ſuivent, ôter trois *préjugez, qui pourroient*, dit-il, *empêcher qu'on ne ſe rende ſi facilement à ce qu'il dit contre la nouvelle Philoſophie des idées.*

Le premier *préjugé*, c'eſt la *réputation* de l'Auteur *de la Recherche de la verité.* Voilà, Monſieur, un grand préjugé! Pluſt à Dieu, que la réputation de Mr. Arnaud ne ſît point plus de tort à la verité, que la mienne! Quand on croit ce que dit Mr. Arnaud ſur ſa parole, ce n'eſt pas là *prejugé.* Mais quand on eſt ébranlé par mes raiſons, auſquelles Mr. Arnaud dit cavalierement, *qu'il a eu raiſon de ne pas s'amuſer à répondre*; c'eſt préjugé qu'on y prenne garde. *Car j'ai acquis*, dit-il, *une ſi grande réputation dans le monde, & avec raiſon, (car il y a dans mon livre un grand nombre de tres belles choſes) qu'il y aura bien des gens qui auront peine à croire, qu'un ſi grand eſprit*

esprit & si pénétrant, puisse être repris avec justice d'avoir avancé tant de choses si peu raisonnables.

REPONSE.

III. En verité, Monsieur, la plus fausse pensée de Mr. Arnaud, c'est que *l'Auteur* de la Recherche de la verité ait *l'esprit si grand & si pénétrant*. Je doute même que Mr. Arnaud ait ce sentiment de moi : car si cela étoit, comment l'accorder avec lui-même, lui qui me fait dire tant d'extravagances & si contraires au sens commun? Mais quoi qu'il en soit, je me connois mieux que Monsieur Arnaud ne me connoît, & je rends ce témoignage à la verité, en l'honneur de la Raison qui m'éclaire, que s'il y a quelque chose de solide dans mes Ouvrages, c'est uniquement que je la consulte, au lieu des modalitez de mon ame, qui ne sont essentiellement représentatives que des sentimens confus : c'est que je tâche de discerner ses réponses, de celles que me rendent à tous momens mes sens, mon imagination & mes passions, quelque effort que je fasse pour leur imposer silence. J'espere que

que les lecteurs ne me feront point d'honneur aux dépens de la verité, & qu'ils ne rejetteront point mes raisons, sous ce prétexte que j'ai assez d'esprit pour les surprendre. Je ne suis pas, comme Mr. Arnaud, aguerri dans les disputes. Quand il parle, la prudence veut qu'on ait de la défiance : sa réputation, son esprit, ses manieres, & mêmes à l'égard de bien des gens, l'état de ses affaires, imposent étrangement. Mais moi, je n'ai nulle adresse, ni nulle qualité pour soûtenir ce que la verité ne soûtient pas. De sorte que si ma réputation est un *préjugé* qui peut favoriser l'erreur, & contre lequel on doit être en garde; certainement je puis dire, que celle de Mr. Arnaud est capable de faire entrer dans l'esprit les erreurs les plus dangereuses & les plus insoutenables. Il me semble que pour renverser mes sentimens, il suffit de réfuter les raisons qui les appuyent ; *à quoi Monsieur Arnaud n'a pas crû devoir s'amuser*. Mais quand j'aurois détruit son Ouvrage de fond en comble, j'apprehenderois encore avec raison, que sa réputation ne fust un *préjugé* assez fort, pour le rétablir & pour l'af-

l'affermir dans l'esprit de bien des gens.

IV. Le second préjugé contre lequel Mr. Arnaud munit son lecteur, c'est qu'il semble que mon sentiment, qu'on voit en Dieu toutes choses, *fait mieux voir qu'aucun autre, combien les esprits sont dépendans de Dieu, & combien ils lui doivent être unis.* C'est le titre du XIX. Chapitre.

REPONSE.

Monsieur Arnaud connoît trop bien les hommes, pour croire que ce sentiment, *qu'on voit en Dieu toutes choses,* soit de leur goust; & qu'ainsi il est à propos de lui ôter cet air de religion qui peut favoriser son entrée dans les esprits. Certainement, Monsieur, tous les préjugez sont contraires à mon sentiment: & je sçai par experience, que les personnes mêmes qui ont le plus de pieté, ne sont pas toûjours les plus portées à le recevoir. Quand Mr. Arnaud l'appelle *mysterieux*, c'est qu'il sçait bien que cette expression réjoüit le monde. Quand il le traîte de ridicule, c'est qu'il suit les mouvemens naturels de l'imagination. Car l'imagination qui est la maî-

maîtresse du monde ; ne permettra jamais qu'on invoque la Raison ; & qu'on la consulte. La verité ne regne point ici bas : l'imagination qui s'est révoltée l'en a bannie.

V. Qu'on invoque les Muses au commencement d'un Poëme : qu'on mette en mouvement les esprits & le sang par la mesure des vers, & l'ame en fureur par une peinture vive des objets de nos passions ; voilà le goust du siecle corrompu. Car rien ne paroît grand à l'esprit, que ce qui frappe vivement l'imagination. Mais qu'on invoque la Raison : qu'on exhorte les hommes à rentrer en eux-mêmes, pour y entendre la voix basse, mais pure & intelligible de la verité qui leur parle; on devient le sujet de la raillerie des imaginations hardies, ou l'objet de la frayeur des imaginations foibles, qui apprehendent tout ce qui ne leur est point familier. C'est une *mysterieuse* pensée, que de dire qu'on voit toutes choses en Dieu. C'est une *nouvelle Philosophie des idées*, qui merite d'être traitée de ridicule. Voilà comme parlent ceux qui ont l'imagination vive & hardie. Mais ceux qui l'ont foible, apprehendent

d'avoir commerce avec Dieu. Ils aiment mieux regarder les corps comme le principe de leurs connoiſſances, & ſe familiariſer avec eux, que de reconoître leur grandeur, ſoutenir leur dignité, vivre en ſocieté avec le Dieu inviſible. Baſſeſſe d'eſprit, fauſſe humilité, crainte ſervile qui affoiblit ou qui éteint la noble ardeur de la charité des enfans de Dieu.

VI. Je croi, Monſieur, que vous voyez bien, que c'eſt prendre une précaution fort inutile, que d'avertir le monde, qu'il prenne garde au préjugé avantageux à mon ſentiment : car cela m'a obligé à faire faire attention aux préjugez qui lui ſont désavantageux. Et j'eſpere maintenant, que la réputation de Monſieur Arnaud, & la diſpoſition où l'on eſt naturellement à l'égard de ce ſentiment, *qu'on voit en Dieu toutes choſes*, ſont deux préjugez qui feront moins de tort à la verité, qu'ils n'euſſent fait, ſi Mr. Arnaud n'avoit point voulu précautionner ſon lecteur auſſi mal à propos qu'il a fait.

VII. Mais dans ſon XX. Chapitre il parle encore d'une troiſieme choſe, qu'il lui plaiſt auſſi d'appeller *préjugé*, & qui

qui lui paroît capable de favoriser ma *mysterieuse pensée, ou ma nouvelle Philosophie des idées.* Voilà comme il l'explique dans le titre du Chapitre *du* III. PREJUGÉ : *qu'en n'admettant point cette Philosophie des idées, on est réduit à dire que nôtre ame pense, parce que c'est sa* NATURE, *& que Dieu en la créant, lui a donné la* FACULTÉ *de penser.*

Je dis, Monsieur, *qu'on voit en Dieu toutes choses*; Mr. Arnaud, que l'ame connoît la verité, *parce que c'est sa nature de penser* : lequel des deux sentimens est conforme aux préjugez ? Il est clair, que les préjugez ne favorisent pas les sentimens extraordinaires. Or, selon Mr. Arnaud, page 204. mon sentiment est *extraordinaire*, il l'appelle ailleurs un *étrange Paradoxe* : & ce sentiment, que *l'ame pense, parce que c'est sa nature*, est celui de tous ceux qui n'ont jamais éxaminé le fond de la question : c'est un sentiment fort commun. Pourquoi donc apprehende-t-il, qu'on ne rejette par préjugé son opinion, & qu'on ne donne dans la mienne ? Est-ce là appeller les choses par leur nom ? Aurois-je raison, disputant contre un Cartesien, de dire qu'il faut prendre garde d'entrer

par préjugé dans l'opinion de ceux qui disent, que les bêtes ne sentent point? Mais c'est que pour soutenir une méchante cause, il faut faire tout valoir. Il faut du moins prendre l'air & les manieres d'un homme qui suit éxactement la lumiere de la Raison, & qui n'apprehende rien tant que les préjugez. Neanmoins, j'espere qu'on verra bien, que les III. prétendus préjugez, qui sont les seuls que Mr. Arnaud fait semblant de craindre, ne lui peuvent faire de mal; & que d'autres préjugez eussent fait beaucoup de tort à la verité, s'il ne m'avoit obligé d'y faire penser les lecteurs.

CHAPITRE XXI.

Réfutation de quelques réponses que fait Mr. Arnaud aux preuves de mon sentiment.

I. MOnsieur Arnaud dans les Chapitres XIX. & XX. prétend prouver, que j'ai tort d'avoir joint ensemble ces deux propositions, *que c'est Dieu qui nous éclaire, & que nous ne sommes point à nous-mêmes nôtre lumiere.* Il soutient que Dieu est veritablement nôtre lu-

lumiere, quoi que *nos modalitez* soient, selon son opinion, *essentiellement représentatives*. Parce que, *selon le sentiment de l'Auteur de la Recherche de la verité*, (car il semble qu'il craigne même en cela, d'ôter à l'ame sa prétenduë faculté de penser, & de rendre à Dieu seul tout l'honneur qui est dû à sa puissance, comme il ne rend pas tout celui qui est dû à sa sagesse, Raison universelle des intelligences) *il n'y a que Dieu*, dit-il, *qui soit la cause veritable des modifications de l'ame*. Ainsi, quoi qu'elle ne voye les choses que dans ses propres modalitez, elle n'est point à elle-même sa lumiere, puis qu'elle ne peut rien connoître, que Dieu n'agisse en elle.

pag. 201. jusqu'à la fin du Chapitre.

REPONSE.

II. Je répons, qu'en ce sens l'homme n'est point à lui-même la *cause* de sa lumiere, mais je soutiens que même en ce sens, il ne laisse pas de s'éclairer veritablement, ou d'être *à lui-même réellement & formellement sa lumiere*. Car ce qui nous éclaire formellement, c'est ce qui nous représente formellement la verité: c'est ce qui nous représente les objets

jets intelligibles, dans lesquels nous découvrons la verité, ou, ce qui est la même chose, entre lesquels nous découvrons les rapports : car la verité ne consiste que dans les rapports que les choses ont entre elles, puis que deux & deux sont quatre, ou deux & deux ne sont pas cinq, ne sont des veritez, que parce qu'il y a un rapport d'égalité entre deux & deux & quatre, & un d'inégalité entre deux & deux & cinq. Or, selon le sentiment de Mr. Arnaud, *les modalitez sont essentiellement représentatives* non seulement des créatures, mais même du Créateur, du fini & de l'infini, des nombres, de l'étenduë, de l'ame même, & generalement de tout ce que l'esprit connoit. Donc, selon le sentiment de Mr. Arnaud, l'esprit est à lui-même sa lumiere ; ce que St. Augustin lui deffend de dire par ces paroles, *Dic quia tu tibi lumen non es*, &c.

III. Il est visible, que celui qui allume un flambeau, n'est pas la lumiere corporelle du flambeau, quoi que le flambeau n'ait sa lumiere que par celui qui l'allume. C'est le flambeau qui éclaire, c'est le flambeau qui représente les objets, & qui les rend visibles par

sa

sa propre lumiere. Si donc les modalitez de l'ame sont essentiellement représentatives; si l'ame voit, en se considerant, les objets qui l'environnent,& generalement toutes choses, quoi qu'elle ne soit pas la *cause* de sa lumiere, ce que je n'attribuë pas à ceux qui ne sont point de mon sentiment, elle est *à elle-même réellement & formellement sa lumiere, elle s'éclaire elle-même*, elle voit la verité, non dans une Raison universelle & commune à tous les hommes, comme le dit St. Augustin, mais dans sa propre substance.

IV. J'ai dit dans *la Recherche de la verité*, que mon sentiment mettoit *les esprits dans une entiere dépendance de Dieu, & la plus grande qui puisse être*: qu'en le supposant, nous ne sçaurions rien voir, que Dieu même ne nous le fasse voir : *Non sumus sufficientes cogitare aliquid à nobis, tanquam ex nobis, sed sufficientia nostra ex Deo est*: que c'est Dieu même qui éclaire les Philosophes dans les connoissances que les hommes ingrats appellent naturelles, quoi qu'elles ne leur viennent que du ciel : *Deus enim illis manifestavit*, &c.

Chap. 6. de la 2. Part. du 3. Liv.

2. Cor. 3. 5.

Rom. 1. 19.

Sur cela Mr. Arnaud fait de grands dis-

discours, pour faire voir que ces textes ne prouvent pas, que la maniere dont je croi qu'on voit les objets, est la veritable. Mais ce n'est pas aussi ce que j'ai prétendu en les rapportant; mais seulement que ma pensée s'accommodoit, du moins aussi bien qu'aucune autre, avec l'Ecriture: ce que Monsieur Arnaud ne peut nier. J'ai prétendu que les Philosophes Payens avoient reçû de Dieu les connoissances qu'on nomme naturelles, & qu'on apprend par un desir de simple curiosité. La connoissance que les Philosophes avoient de l'existence & de la puissance de Dieu, étoit naturelle, puis que Dieu s'est fait connoître par ses ouvrages depuis la Création du Monde: *Invisibilia enim ipsius à Creatura Mundi, per ea quæ facta sunt intellecta, conspiciuntur.* Et cependant cette connoissance, quoi que naturelle, étoit un don de Dieu: *Deus enim illis manifestavit.* St. Paul prouve même, que Dieu leur avoit donné cette connoissance, par ces paroles: *Invisibilia enim ipsius,* &c. Et St. Augustin en plusieurs endroits, prétend que ces Philosophes sont tombez dans l'aveuglement, parce qu'ils n'ont pas reconnu que la connoissance

Rom. 1.

noissance qu'ils avoient acquise par leur application, étoit veritablement un don de Dieu. *Quod curiositate invenerunt*, dit-il, *superbiâ perdiderunt ; dicentes enim se esse sapientes, id est donum Dei sibi tribuentes, stulti facti sunt* : s'imaginant que leurs connoissances venoient uniquement de la *faculté* qu'ils avoient de méditer, s'imaginant être sages par eux-mêmes, *stulti facti sunt*, en cela même ils étoient insensez. *Habes remedium à contrario*, dit le même St. en un autre endroit, *si dicendo te esse sapientem, stultus factus es : dic te stultum, & sapiens eris. Sic dic. Dic & intus, quia sic est ut dicis. Prorsus quod ad te ipsum pertinet*, QUOD AD TUA TENEBROSUS ES. Dites que vos *modalitez* ne sont point *essentiellement représentatives*, & que vous n'étes point à vous-même vôtre lumiere. N'imitez pas ces Philosophes insensez, qui eussent rendu graces à Dieu qui leur avoit donné cette connoissance, s'ils eussent bien reconnu cette verité. *Qui, si gratias egissent Deo, qui dederat hanc* SAPIENTIAM, NON ALIQUID TRIBUISSENT COGITATIONIBUS SUIS. Consultés enfin la lumiere des Saints, le Verbe Eter-

De verbis Domini Serm. 55.

De verbis Domini Serm. 8.

In expos. quarumdam Propos. in Epist. ad Rom. Propos. 4.

 nel,

nel, & non vôtre, propre esprit ou vos propres modalitez, si vous ne voulez tomber dans l'aveuglement & dans l'erreur.

V. Monsieur Arnaud est admirable dans tout son livre : car souvent à chaque membre d'une période, il y a quelque méprise. Voici, par exemple, une période où il n'y en a que quatre.

pag. 191. *Il ne s'agit point ici proprement*, dit Mr. Arnaud, *de certaines veritez de Morale, dont Dieu avoit imprimé la connoissance dans le premier homme, & que le peché n'a pas entierement effacées dans l'ame de ses enfans. Ce sont ces veritez que St. Augustin dit souvent que nous voyons en Dieu : mais comme il ne s'est point expliqué sur la maniere dont nous les voyons, cela ne peut servir à cet Auteur, qui a même été assez sincere, pour ne se point prévaloir de l'autorité de ce Saint parce qu'il n'étoit pas de son opinion.* „ Car nous ne disons „ pas, *dit-il*, „ que nous voyons Dieu, en „ voyant les veritez éternelles, comme „ le dit St. Augustin, mais en voyant „ les idées de ces veritez. Car l'égalité „ entre les idées, qui est la verité, „ n'est qu'un rapport qui n'est rien de „ réel.

REPONSE.

VI. Tout ce discours est faux. Car premierement, *il s'agit ici des veritez de Morale*, aussi bien que de toutes les autres. Mr. Arnaud répond ici à un Chapitre qui a pour titre, *Qu'on voit toutes choses en Dieu*, & ce titre n'exclud rien. De plus, dans ce Chapitre, & plus particulierement dans l'Eclaircissement qui y a rapport, je tâche de faire voir, que l'ordre immüable & necessaire est la loi divine, aussi bien que la nôtre; que c'est le principe de toutes les loix humaines & de toutes les regles de la veritable Morale.

VII. En second lieu, Monsieur Arnaud ne sçait pas trop bien son Saint Augustin. Car Saint Augustin prétend, que toutes les veritez des sciences humaines, de l'Arithmetique, de la Géometrie, de la Métaphysique, se voyent en Dieu, aussi bien que les veritez de Morale. Est-ce que St. Augustin ne parle que de la Morale, lors qu'il dit generalement : DE UNIVERSIS AUTEM QUÆ INTELLIGIMUS, *non loquentem qui personat foris, sed intus ipsi menti præsidentem consulimus veritatem, verbis fortasse ut consulamus admoniti. Ille* *De Magistro, Ch. 11.*

 autem

autem qui consulitur docet, qui in interiore homine habitare dictus est Christus, id est incommutabilis Dei virtus, atque sempiterna Sapientia. Et plus-bas. *Num hoc Magistri profitentur, ut cogitata eorum, ac non* IPSÆ DISCIPLINÆ, *quas loquendo se tradere putant, percipiantur atque teneantur. Nam quis tam stultè curiosus est, qui filium suum mittat in scholam, ut quid Magister cogitet, discat?* AT ISTAS OMNES DISCIPLINAS *quas se docere profitentur, ipsiusque virtutis atque sapientiæ cùm verbis explicaverint; tum illi qui Discipuli vocantur, utrum vera dicta sint apud semet-ipsos considerant,* INTERIOREM SCILICET ILLAM VERITATEM PRO VIRIBUS INTUENTES. *Tunc ergò discunt.* Est-ce une chose indigne de la Raison universelle, d'apprendre aux hommes les sciences humaines ? Les autres hommes peuvent-ils en cela être nos Maîtres ? Saint Augustin ne le prétend pas. Car tout ce qu'il dit dans ce livre *de Magistro*, n'est que pour nous faire bien concevoir ce que nous croyons dêja par la foi, qu'il n'y a que Jesus Christ, que la Raison divine & incarnée qui soit nôtre Maître, qui nous éclaire par l'évidence de

sa

sa lumiere, & qui nous instruise par l'autorité de sa parole : *Ut jam non crederemus tantùm, sed etiam intelligere inciperemus, quàm verè scriptum sit autoritate divinâ, nè nobis quemquam Magistrum dicamus in terris, quòd unus omnium Magister in cœlis sit.* Chap. dermer.

St. Augustin ayant parlé un peu en Platonicien dans ses Soliloques, fait cette rétractation. *Item quodam loco dixi : quòd* IN DISCIPLINIS LIBERALIBUS *eruditi sine dubio in se illas oblivione obrutas eruunt discendo, & quodammodò refodiunt. Sed hoc quoque improbo. Credibilius est enim propterea vera respondere de quibusdam disciplinis etiam imperitos earum, quando benè interrogantur; quia præsens est eis, quantùm id capere possunt, lumen Rationis æternæ,* UBI HÆC INCOMMUTABILIA VERA *respiciunt, non quia ea noverant aliquando & obliti sunt, quod Platoni & aliis visum est.* Il est hors de doute, que Saint Augustin prétend parler des sciences humaines par ces termes *in disciplinis liberalibus eruditi* ; & que son sentiment est, qu'on ne voit ces veritez que *dans la lumiere de la Verité Eternelle*, qui nous est présente, & que nous consultons Lib. 1. Retract. Cap. 4.

Voyez principalement son 2. Livre de Libero Arbitrio. *in Psalm.* 75.

par nôtre attention, ou par le desir que nous avons de connoître la verité. Comme il soutient en cent endroits cette opinion; principalement dans le I. Volume de ses Ouvrages, où sont ses grands principes de Philosophie, je ne croi pas qu'il soit necessaire de rapporter encore ici d'autres passages, pour convaincre Mr. Arnaud, que selon St. Augustin, on voit en Dieu les veritez métaphysiques, géometriques, &c. aussi bien que les veritez de Morale.

VIII. En troisiéme lieu, il n'est pas vrai que St. Augustin ne se soit point expliqué sur la maniere dont on voit les veritez. Car n'est-il pas visible, qu'il rejette *les modalitez essentiellement représentatives* de Monsieur Arnaud, lors qu'il dit qu'on ne voit la verité que dans une lumiere universelle & commune à tous dans la sagesse de Dieu même, dans la Verité immüable, éternelle, immense, qui est la même dans l'Orient & dans l'Occident, aujourd'hui & avant que le Monde fust creé, dans mon esprit & dans celui de toutes les intelligences? Peut-on voir un passage plus formel contre ce que dit Mr. Arnaud, que celui-ci du Livre II. du Libre Arbitre, Chapitre

pitre XII. *Quapropter nullo modo negaveris esse incommutabilem veritatem hæc omnia quæ incommutabiliter vera sunt continentem, quam non possis dicere tuam vel meam, vel cujusvis hominis:* SED OMNIBUS INCOMMUTABILIA VERA CERNENTIBUS MIRIS MODIS SECRETUM ET PUBLICUM LUMEN PRÆSTO ESSE AC SE PRÆBERE COMMUNITER. *Omne autem quod omnibus ratiocinantibus atque intelligentibus præsto est, ad ullius eorum proprie naturam pertinere quis dixerit?*

Monsieur Arnaud prétend, que les veritez que l'on voit n'éxistent que dans l'esprit de celui qui les voit, que l'on fait les nombres par des abstractions, & que l'idée de l'étenduë est une chimere qui n'éxiste que dans mon esprit: & St. Augustin ne doute point, que ces objets ne soient plus réels que la nature corporelle. Car il ne juge pas des choses par l'impression qu'elles font sur les sens. *Quis mente tam cæcus est*, dit-il, *qui non videat istas figuras quæ in Geometria docentur*, HABITARE IN IPSA VERITATE, *aut in his etiam veritatem*? Et dans ses Confessions Livre X. Chap.

Voyez les pages 52. *&* 113. *& le Chap.* 14.

Lib. 2. *Solil.*

Chap. XII. *Sensit etiam numeros omnibus corporis sensibus quos numeramus; sed illi sunt quibus numeramus, nec imagines istorum sunt*, ET IDEO VALDE SUNT. *Rideat me ista dicentem qui eos non videt, & ego doleam ridentem me.* Et dans son Livre de l'Immortalité de l'ame. *Ea quæ intelligit animus, cùm se avertit à corpore, non sunt profectò corporea*, ET TAMEN SUNT MAXIME QUÆ SUNT, NAM EODEM MODO SEMPER SE SE HABENT. NAM NIHIL ABSURDIUS *dici potest, quàm ea esse quæ oculis videmus, ea non esse quæ intelligentia cernimus.*

Chap. 10.

Monsieur Arnaud prétend aussi, qu'il n'est pas necessaire que l'esprit soit uni à son objet immédiat. Selon lui, c'est un préjugé; car selon lui, la réalité objective n'est que la modalité de l'ame. Et St. Augustin continuë: *Hæc autem quæ intelliguntur eodem modo esse habentia, cùm ea intuetur animus, satis ostendit*, SE ILLIS ESSE CONJUNCTUM MIRO QUODAM EODEMQUE INCORPORALI MODO; SCILICET NON LOCALITER. En un mot, il faut que Monsieur Arnaud, qui est si prodigue en citations, ait la mémoire du monde la plus malheureuse, pour avoir avancé, que St. Augustin n'a pas crû qu'on vist en Dieu d'autres veritez

que

que de Morale, & qu'il ne s'est point expliqué sur la maniere dont on voyoit ces veritez : car il n'y a rien dont Saint Augustin parle tant dans ses Ouvrages de Philosophie où il établit ses principes. Je croi que seulement dans son second Livre du Libre Arbitre, depuis le Chapitre VIII. jusques vers la fin, il condamne plus de vingt fois le sentiment de Mr. Arnaud. Chose étrange! que le chagrin de Mr. Arnaud lui ait fait oublier ce qu'il a traduit autrefois dans les Confessions de St. Augustin & dans le Livre de la veritable Religion.

IX. Afin, Monsieur, que vous découvriez plus clairement la quatrieme & derniere méprise où Mr. Arnaud est tombé dans une seule période de sa critique, il faut que je vous la repete encore toute entiere. *Ce sont ces veritez de Morale, que St. Augustin dit souvent que nous voyons en Dieu: mais comme il ne s'est point expliqué sur la maniere dont nous les voyons, cela ne peut servir à cet Auteur,* (je viens de répondre à tout cela) *qui a même été assez sincere, pour ne se point prévaloir de l'autorité de ce Saint, parce qu'il n'étoit pas de son opinion:* ,, Car nous ne disons pas, *dit-il*, ,, que nous voyons

Recherche de la verité Chap. 6. de la 2. Part. du 3. Livre

,, Dieu

„ Dieu en voyant les veritez éternelles, „ comme le dit St. Augustin, mais en „ voyant les *idées* de ces veritez. Car l'é- „ galité entre les idées, qui est la verité, „ n'est qu'un rapport qui n'est rien de „ réel.

Je répons à Mr. Arnaud, que je n'ai point la fausse sincerité qu'il m'attribuë, & que j'ai toûjours crû & soutenu, que St. Augustin étoit de mon opinion à l'égard de la maniere dont on voit en Dieu les veritez géometriques & métaphysiques, aussi bien que celles de Morale. Mr. Arnaud se trompe fort d'avoir crû le contraire. Mais il ne prend pas garde à ce qu'il fait, d'apporter le passage qu'il cite *de la Recherche de la verité*, pour preuve que je n'ai pas sur cela le même sentiment que St. Augustin. Selon ce passage même, St. Augustin prétend, *que l'on voit Dieu* en quelque maniere, *lors qu'on voit les veritez éternelles*. Et moi je dis dans ce même passage, qu'on voit Dieu en quelque maniere, *lors qu'on voit les idées de ces veritez*. Voilà la difference qui, selon ce passage *de la Recherche de la verité*, est entre le sentiment de St. Augustin & le mien. N'est-il pas visible, que toute cette difference

ference ne consiste que dans la maniere d'expliquer une même chose, & que nous convenons St. Augustin & moi, que *l'on voit en Dieu les veritez éternelles*? Pourquoi donc Mr. Arnaud dit-il, *que je suis assez sincere pour ne me point prévaloir de l'autorité de St. Augustin, parce qu'il n'étoit pas de mon opinion*? Et pourquoi cite-t-il un passage, qui dit tout le contraire de ce qu'il prétend prouver? N'est-ce point que lors qu'on renonce à la Raison, qu'on combat ses pouvoirs, qu'on ne la veut point pour son Maître, qu'on lui substituë des modalitez qui ne sont que tenebres, ou représentatives de sentimens confus, elle nous abandonne à nous-mêmes? Car enfin, Monsieur, combien de méprises en peu de paroles, & de quelle grosseur seroit un Volume, si j'éxaminois en particulier tout l'Ouvrage de Mr. Arnaud, qui certainement est composé avec la derniere négligence, où il n'y a rien de solide ou de vrai-semblable à dire contre ce sentiment, *qu'on voit en Dieu ou dans la Raison universelle, toutes les choses qu'on connoît, ou dont on a des idées claires.*

CHAPITRE XXII.

Réponses aux XXI. & XXII. Chapitres.

I. JE ne croi pas devoir rien répondre à Monsieur Arnaud sur son XXI. Chapitre, où il prétend faire voir, que je me suis expliqué confusément sur les quatre manieres dont on voit les choses: si ce n'est, que quand on se met un peu sur le tard à philosopher, on ne prend pas facilement le sens de ceux qui méditent; & que cela même est moralement impossible, quand le chagrin est de la partie. Car je n'ai encore vû personne accoutumé à la méditation, qui ne conçust distinctement & sans peine, les quatre manieres dont je dis dans *la Recherche de la verité*, qu'on peut connoître les choses. Mais il n'y a rien qu'on ne trouve confus quand on n'a pas l'esprit net, & il ne peut rien venir de bon de ceux que nous n'aimons pas, principalement quand l'imagination est excitée, & que les passions sont en mouvement. Car c'est une proprieté essentielle aux passions, de répandre leur malignité sur les objets qui les excitent, pour la même raison que les sens attachent aux objets qui les frap-

frappent, les qualitez sensibles dont ils sont touchez à l'occasion de ces mêmes objets. Les passions n'ont point de meilleur moyen pour justifier leur déreglement & leur injustice. Ceux qui auront lû & bien conçû *la Recherche de la verité*, jugeront si j'ai tort de répondre ainsi cavalierement au XXI. Chapitre de Mr. Arnaud, & si cette réponse ne suffiroit pas même pour les Chapitres qui suivent jusqu'à la fin de son Livre. Vous l'allez voir, Monsieur, en partie dans un examen plus particulier de son XXII. Chapitre, dans lequel il prétend prouver, que selon mes principes, j'ai dû dire que nous voyons nôtre ame en Dieu & par son idée. Voici comme il raisonne.

II. Selon mon sentiment, les idées de toutes choses sont en Dieu, & je connois en elles les créatures, parce que Dieu me les découvre. Or, dit Mr. Arnaud, *l'idée de nôtre ame n'est-elle pas en Dieu, aussi bien que celle de l'étenduë? Et ce qu'il y a en Dieu qui représente nôtre ame, n'est-il pas aussi spirituel, aussi intelligible, & aussi présent à l'esprit, que ce qui représente les corps? Et il est même sans difficulté,*
que

*que ce qu'il y a en Dieu qui représente nôtre ame qui a été creée à son image & à sa ressemblance, parce qu'il a voulu qu'elle fust comme lui une nature intelligente, est plus propre à faire que nôtre ame se puisse voir en Dieu, que ce qu'il y a en lui qui représente les corps, qui ne pouvant être qu'*éminemment, *& non pas* formellement *étendu, figuré, divisible, mobile, ne peut être propre à les faire voir à nôtre esprit, qui les doit concevoir étendus, figurez, divisibles, mobiles. Pourquoi donc, si notre ame voyoit les corps en Dieu, ne s'y verroit-elle pas elle-même?*

Tout ce que peut dire cet Auteur, est que Dieu n'a pas voulu découvrir à nôtre ame ce qui est dans lui qui la représente; au lieu qu'il veut bien lui découvrir ce qui est dans lui qui représente les corps. Mais qui lui a appris, que Dieu veut l'un, & qu'il ne veut pas l'autre? N'apprehende-t-il point, en mettant comme il lui plaist ces inégalitez dans la conduite de Dieu, ce qu'il témoigne apprehender si fort en d'autres rencontres, qu'elle n'ait pas assez les caracteres qu'il prétend se devoir toûjours rencontrer dans la conduite de l'Etre parfait, qui est d'être uniforme,

con-

constante, reglée? Car y pourroit-on trouver de l'uniformité, si au regard de la même ame, à qui il a bien voulu être intimement uni, il lui découvroit celles de ses perfections qui représentent les plus viles de ses créatures, sçavoir les choses materielles, en lui cachant celles qui représentent les plus nobles, sçavoir les spirituelles? Quelle uniformité pourroit-on trouver en cela?

REPONSE.

III. Paroit-il, Monsieur, par ce discours, que Mr. Arnaud sçache seulement distinguer entre connoître & sentir, entre avoir l'idée claire d'une chose, ou le sentiment confus? *L'idée*, dit-il, ou l'archetype *de l'ame, est en Dieu, aussi bien que celle du corps. Pourquoi donc ne voyons-nous pas l'ame en Dieu & par son idée, aussi bien que nous connoissons l'étenduë qui la représente?* La réponse est facile. C'est que nous ne connoissons pas même nôtre ame, & que nous n'en avons qu'un sentiment interieur & confus. Si nous la connoissions aussi clairement que l'étenduë, nous la connoîtrions en Dieu, qui seul est lumiere, en qui toutes choses sont lumiere, & hors de

de qui l'ame, quoi que spirituelle, est entierement inintelligible à elle-même. Nous la connoîtrions par l'idée sur laquelle elle a été formée, & dans laquelle, quoi que nous n'eussions jamais senti la douleur, nous découvririons clairement que nous en pourrions sentir: de même que Dieu connoit la douleur & toutes les qualitez sensibles sans les sentir. Mais nous ne pouvons pas sentir en Dieu la douleur, où elle n'est pas sentiment confus, mais lumiere intelligible: nous ne pouvons la sentir qu'en nous-mêmes, par l'action neanmoins de celui qui seul a la puissance de nous la faire sentir, & qui en cela ne nous communique point sa sagesse & sa lumiere.

IV. *Qui m'a appris*, dit Monsieur Arnaud, *que Dieu veut que je voye l'étenduë par son idée, & non pas l'ame.* Je lui répons, que pour moi je suis seur que j'ai intelligence de l'étenduë, & qu'en contemplant l'idée des corps, j'y découvre clairement qu'ils peuvent être ronds, quarrez, pyramidaux, &c. Je puis méditer éternellement sur les rapports de l'étenduë, & découvrir sans cesse de nouvelles veritez, en contemplant l'idée que

que j'en ai. Mais je ſens fort bien, que je ne puis faire le même de l'ame. Je ne puis, quelque effort que je faſſe, connoître qu'elle ſoit capable de douleur, ni d'aucun autre ſentiment, en contemplant ſon idée prétenduë. Je ne ſçai d'elle, que ce que le ſentiment interieur & confus m'en apprend ſenſiblement, & non point intelligiblement. Je ſuis convaincu enfin, que je ne ſuis que tenebres à moi-même, que ma ſubſtance par elle-même m'eſt inintelligible, & que je ne ſçaurai jamais clairement ce que je ſuis, juſqu'à ce qu'il plaiſe à Dieu de me manifeſter l'archetype ſur lequel j'ai été formé : ce que les mêmes objections de Mr. Arnaud m'obligent de répeter à tous momens.

V. *Mais n'apprébende-t-il point*, continuë Mr. Arnaud, *en mettant comme il lui plaiſt ces inégalitez dans la conduite de Dieu, ce qu'il témoigne apprébender ſi fort en d'autres rencontres, qu'elle n'ait pas aſſez les caracteres qu'il prétend ſe devoir toûjours rencontrer dans la conduite de l'Etre parfait, qui eſt d'être uniforme, conſtante & reglée? Car y pourroit-on trouver de l'uniformité, ſi au regard de la même ame, à qui il a bien voulu être intime-*

 ment

ment uni, il lui découvroit celles de ses perfections qui représentent les plus viles de ses créatures, sçavoir les choses materielles, en lui cachant celles qui représentent les plus nobles, sçavoir les spirituelles? Quelle uniformité pourroit-on trouver en cela?

REPONSE.

VI. Ce discours a quelque rapport au Traité *de la Nature & de la Grace*, où je justifie la sagesse & la bonté de Dieu par ce principe, que sa conduite doit porter le caractere de ses attributs, & par consequent être uniforme, constante, generale, &c. Mais il paroît par cette objection, que Mr. Arnaud le prend bien de travers. Dieu agit d'une maniere uniforme & constante, parce qu'il suit éxactement les loix generales qu'il a établies, & non point parce qu'il y a de la diversité dans son action. Il ne pleut pas également dans tous les pays. Mais ce n'est pas par la diversité des effets, c'est par l'uniformité de la conduite qui produit ces divers effets, qu'il faut juger de la cause. Dieu répand la pluye en consequence des mêmes loix generales qui font tomber la gresle; loix qu'il suit constamment. Et c'est en cela

cela que sa conduite est uniforme, & porte le caractere de ses attributs. Mais apparemment Mr. Arnaud, aussi bien que quelques autres qui condamnent sans réfléxion ce qu'on a écrit aprés y avoir bien pensé, s'est imaginé que dans ce Traité je soûtiens, que Dieu donne à tous les hommes une Grace égale, afin qu'il y ait de l'uniformité dans sa conduite. C'est comme si on conclüoit, que ma pensée est, que tous les corps sont également agitez, & par conséquent également durs ou fluides, chauds ou froids, &c. à cause que je croi qu'ils ne sont mûs, qu'en conséquence des loix generales des communications des mouvemens.

VII. Mais pour répondre à l'objection de M. Arnaud, je dis que l'uniformité de la conduite de Dieu à l'égard des idées par lesquelles il nous éclaire, & des sentimens par lesquels il nous touche & nous détermine comme par instinct à agir, consiste en ce que Dieu par des loix generales a uni l'esprit à la Raison universelle pour en être instruit, & au corps pour être averti de ses besoins; & que la Raison par sa lumiere parle à l'esprit en consequence de

son attention, ou de ses desirs; & que le corps parle à l'ame par des sentimens confus, non en consequence de ses desirs, mais en consequence des ébranlemens qui arrivent dans les fibres du cerveau : & que l'uniformité de la conduite de Dieu consiste, en ce qu'il suit éxactement ces loix. Ainsi, prétendre que Dieu doit manifester à l'ame l'idée qui la représente, puis qu'il lui manifeste l'idée des corps, afin qu'il y ait uniformité dans sa conduite, c'est ne pas concevoir le principe dont on tire des consequences.

VIII. Mr. Arnaud continuë ainsi. *J'ajoûte une autre regle que cet Auteur fait souvent valoir : c'est que la volonté de Dieu est toûjours conforme à l'ordre. Or n'est-il pas de l'ordre, que nôtre ame soit pour le moins autant éclairée de Dieu à l'égard de la connoissance de soi-même, qu'à l'égard des choses materielles? Et puis que c'est en cela que cet Auteur met l'illumination de Dieu au regard de la connoissance des choses naturelles, en ce qu'il nous les fait voir en lui-même; la volonté de Dieu ne seroit donc pas conforme à l'ordre, si nous faisant voir toutes les choses materielles en lui, il n'y avoit que nôtre ame, au regard de*

de laquelle il ne nous feroit pas la même grace de nous la faire voir en lui; quoi qu'il nous fuſt beaucoup plus important de la connoître en cette maniere, (ſi ce qu'en dit cet Auteur étoit veritable) que de connoître des corps.

REPONSE.

IX. Quoi! Monſieur, eſt-ce que j'ai tort de faire ſouvent valoir dans le Traité *de la Nature & de la Grace*, cette regle, *que la volonté de Dieu eſt toûjours conforme à l'ordre*; ſi par *l'ordre* on entend ce que j'entens, l'ordre immüable & neceſſaire, la Sageſſe & la Verité Eternelle? Peut-on douter, que Dieu n'aime & ne ſuive cet ordre neceſſairement, invinciblement, inviolablement?

Mais n'eſt-il pas de l'ordre, dit Mr. Arnaud, *que nôtre ame ſoit pour le moins autant éclairée de Dieu à l'égard de la connoiſſance de ſoi-même, qu'à l'égard de la connoiſſance des choſes materielles?* p. 223.

REPONSE.

Non ſans doute, du moins préſentement. Car nous ſommes pécheurs, & l'ignorance eſt une peine du peché.

Nous devons vivre dans les tenebres, jusqu'à ce que la foi nous conduise à l'intelligence de la verité. N'eſt-il pas conforme à l'ordre, que Dieu ſeul qui eſt la veritable cauſe de nos ſentimens, ſelon Mr. Arnaud, comme je le croi, nous faſſe trouver plus de plaiſir dans nôtre devoir, dans des actions ſaintes, dignes de Dieu & d'une créature faite à ſon image, que dans des actions brutales, dans la joüiſſance des corps? Et cependant il nous fait ſouffrir mille maux, lors que nous faiſons de bonnes œuvres, & la volupté nous tente. Quel déreglement! C'eſt que nous ſommes pécheurs: c'eſt que nous devons préſentement nous ſacrifier par la douleur & par la mort, avant que d'obtenir nôtre récompenſe.

X. Mr. Arnaud ne voit-il pas, que ſi nous avions une idée claire de l'ame, abſorbez dans la contemplation des perfections de nôtre être, nous mépriſerions tout le reſte. Car ſi les Géometres ſe plaiſent ſi fort à comparer les rapports des lignes dans *l'ideé* de l'étenduë, qu'ils oublient leurs devoirs & le ſoin de leur ſanté & de leur famille; quel uſage ferions-nous du temps, ſi nôtre ame, créa-

créature infiniment plus parfaite que la matiere, nous étoit connuë par son idée? Pourrions-nous penser à nos devoirs? Pourrions-nous les remplir? Pourrions-nous veiller à la conservation d'un corps, qui troubleroit incessamment le doux plaisir d'admirer les perfections inconcevables d'une nature intelligente? Mais Dieu ne nous a pas faits pour nous admirer : il nous a faits pour lui. Il ne nous fera connoître la grandeur & l'excellence de nôtre être, que lors que nous verrons en lui cette beauté essentielle & universelle, qui efface toutes les beautez creées & particulieres, en la présence de laquelle on ne peut se considerer sans se mépriser, on ne peut rien estimer, rien aimer, rien regarder avec plaisir. Mais présentement, bien loin *qu'il nous soit beaucoup plus important de connoître nôtre ame dans son idée, que les corps*, comme se l'imagine Mr. Arnaud, que rien ne seroit plus propre à nous donner un orgueil & un amour propre de Démon. Neanmoins, nous devons avoir l'idée des corps, parce que sans elle nous ne pouvons ni les connoître, ni les sentir. Mais quand cela seroit possible, cette idée nous est

necessaire, pour découvrir que nôtre ame n'est point materielle ni mortelle, par les raisons que j'ai données dans *la Recherche de la verité*, Chap. 7. de la 2. Part. du 3. Liv. & Chap. 2. du 4. Liv.

XI. J'ai dit dans *la Recherche de la verité*, que la maniere dont nous voyons en Dieu ses ouvrages, „ nous mettoit „ dans une tres-grande dépendance de „ Dieu, & dans la plus grande qui „ puisse être. Cela suffit à Mr. Arnaud,
p. 224.
pour prouver que j'ai dû dire, qu'on avoit l'idée de l'ame. *Pourquoi*, dit-il, *si cela étoit vrai de tous les êtres, ne le seroit-il pas de nôtre ame? Pourquoi l'excepter d'une proposition si generale? Pourquoi voudra-t-on, que l'esprit creé soit dans une entiere dépendance de Dieu pour connoître le soleil, un cheval, un arbre, une mouche; & qu'il ne soit pas dans la même dépendance pour se connoître soi-même?*

REPONSE.

Que voilà, Monsieur, de petites armes pour un grand homme! Comment s'en peut-il servir? C'est qu'une épine suffit pour percer un moucheron. Je vous avouë que ces raisonnemens-là me désolent. Car je ne puis y répondre, sans

sans qu'on s'imagine que je prenne plaisir à rendre ridicule celui qui les fait. En effet, Mr. je vous prouverois que vous étes Empereur, s'il y avoit quelque solidité dans le raisonnement de Mr. Arnaud. Car la raison qui vous fait penser que vous tenez de Dieu tout ce que vous possedez, c'est que cela vous met dans une entiere dépendance de lui. Je vous prie donc, pourquoi exceptez-vous de cela l'Empire? Quoi! vous voulez dépendre de Dieu pour dix mille livres de rente, plus ou moins, car je n'ai pas conté avec vous; & n'en pas dépendre pour tout l'Empire du Monde? Si vous étiez ambitieux, vous me répondriez, que vous voudriez bien en dépendre à cet égard. Et moi je dirai à M. Arnaud, que je voudrois bien aussi dépendre de Dieu quand à l'idée de l'ame: que je ne l'ai pas à ma disposition, comme j'ai celle de l'étenduë: que j'en suis bien fâché: que je dépens de Dieu en toutes les manieres possibles, quoi que je n'en dépende point pour des connoissances que j'ai, & qu'a Mr. Arnaud aussi réellement que vous possedez l'Empire.

XII. L'Article qui suit mériteroit

 une

une réponſe ſemblable à celle que je viens de donner; mais ce Chapitre ſeroit long. Il ſuffit pour éclaircir cet Article, d'avertir que M. Arnaud ſuppoſe, que je ne doute point que l'ame ne ſe connoiſſe, quoi que j'aye dit pluſieurs fois, qu'elle ne faiſoit que ſe ſentir, ou ſe connoître par le ſentiment interieur qu'elle a de ce qui ſe paſſe en elle. Car comme on ne peut ſe ſentir qu'en ſoi-même, & non pas en Dieu, quoi que l'ame, pour ainſi dire, ſoit l'objet de ſon ſentiment ; on ne peut pas dire à cauſe de cela, qu'elle ſoit faite pour ſe connoître, & non pas pour connoître Dieu.

XIII. Pour juger du IV. Article, il faut obſerver, que Mr. Arnaud donne une petite contorſion à mon ſentiment, pour le rendre difforme & réjouïr ſon chagrin. Lors que j'ai dit, qu'on voyoit en Dieu ſes ouvrages, j'ai expliqué comment cela ſe devoit entendre. Mais Mr. Arnaud ne le marque point pour raiſon. Voici ſeulement en deux mots ſon objection. Selon l'Auteur *de la Recherche de la Verité, ce qu'on voit en Dieu, on en a une idée claire : on le voit par lumiere : la connoiſſance qu'on en a*

eſt

est tres-parfaite. Or, selon le même Auteur, on voit en Dieu les ouvrages de Dieu. Un paysan voit en Dieu le soleil, son asne, son bled, sa vigne. Donc un paysan a une connoissance tres-parfaite du soleil, de son asne, &c. En suite Mr. Arnaud prouve bien sérieusement, que rien n'est plus insoutenable que cette pensée, qu'un paysan ait une connoissance tres-parfaite de son asne ; & que les Philosophes mêmes n'ont point une connoissance parfaite de la Nature. *Car si cela étoit*, dit-il, *d'où vient que tous* p. 228. *les Philosophes avant Mr. Descartes, n'ont point eu la même notion du soleil, des étoiles, du feu, de l'eau, du sel, des nüées, de la pluye, de la neige, de la gresle, des vents, & de tant d'autres ouvrages de Dieu, qu'en a eu ce Philosophe? Si les autres les ont vûs en Dieu, aussi bien que lui, ils les ont dû voir comme lui, puis que les idées des choses qui sont en Dieu, renferment toutes leurs proprietez. Or ce sont ces idées*, &c.

REPONSE.

XIV. Monsieur Arnaud s'étend volontiers à de grands discours, pour réfuter les sentimens chimériques qu'il attribuë à ses adversaires. Il prend un

extrême plaisir à vaincre; car sans cela, il n'aimeroit point tant à se battre. Et alors il demeure victorieux, du moins dans son imagination. Comme cela le réjoüit, il s'arrête un peu trop long-tems au combat de son phantôme. Mais s'il étoit équitable, il devroit penser, que les gens ne sont peut-être pas si extravagans qu'il les fait: & s'il étoit prudent ou retenu, il appréhenderoit que le ridicule dont il couvre leur phantôme, ne retombast sur sa propre réalité. Car pour répondre en deux mots à son agreable raisonnement, qu'est-ce que voit un paysan, lors qu'il regarde son asne? Voit-il la construction de la machine? Voit-il comment le sang circule dans les arteres & dans les veines, & de quelle maniere les esprits se répandent dans les muscles de cet animal? Il me semble que le paysan & le Philosophe ne voyent autre chose en regardant un asne, que de l'étenduë renduë sensible par la couleur. Et il me semble encore, que le paysan, aussi bien que le Philosophe, connoit clairement qu'on peut couper son asne en quatre parties, & qu'il peut changer de place. Il sçait donc que la matiere est divi-

divisible & mobile : il en a donc une *idée claire*, puis-qu'il en découvre les proprietez en la considerant. Je dis de plus, que s'il s'applique sérieusement à éxaminer les differentes figures dont l'étenduë est capable, l'idée qu'il en a lui fournira de quoi découvrir sans cesse de nouvelles veritez. L'idée de l'étenduë est donc claire. La connoissance de ce qu'on voit en Dieu est donc tres-parfaite, au sens que j'ai expliqué dans *la Recherche de la verité*. Mais on n'a qu'une connoissance tres-imparfaite de l'ame. On ne connoit aucune de ses proprietez, que par le sentiment interieur & confus de ce qui se passe en soi-même. Si on sçait qu'on est capable de sentir la douleur & le plaisir, le goust d'un melon, celui des pois verts ; si on sçait même, qu'on est capable d'aimer, ou d'être agité de diverses passions, c'est qu'on a sentiment interieur de ce qui se passe en soi-même : sentiment confus qui se fait sentir, sans se faire connoître : sentiment dont on ne peut découvrir la nature, en contemplant l'idée qui représente à Dieu, que l'ame est capable d'en être touchée. Je ne croi pas que tout ceci soit fort ridicule. Ain-

si, Monsieur, jugez de l'admirable critique de Mr. Arnaud.

CHAPITRE XXIII.

On a une idée claire de l'étenduë. On nè connoit l'ame que par sentiment. L'idée qu'on a des corps suffit pour démontrer que l'ame est immortelle. Il ne faut que cela pour répondre en general aux Chapitres XXIII. & XXIV.

I. JE ne croi pas, Monsieur, qu'il soit necessaire que je réponde à tout ce que dit Monsieur Arnaud dans les deux longs Chapitres qui suivent, sçavoir dans le XXII. & le XXIII. Je suis persuadé, que ceux qui conceveront distinctement ma pensée, n'auront aucune peine à découvrir ses méprises & ses sophismes continüels. Et si dans la suite du tems, j'apprens que ce qu'il a écrit soit capable d'ébranler les gens, & de leur donner le moindre soupçon désavantageux à la verité, que je croi avoir suffisamment prouvée; je réfuterai pied à pied dans un autre Ouvrage, toutes les réponses qu'il a faites à mes preuves. Mais afin qu'on s'instruise

ſtruiſe facilement de mon ſentiment, le voici encore en peu de mots.

II. Par *idées*, ou idées claires, j'entens la même choſe. Je pourrois les diſtinguer en pluſieurs manieres : mais ici, cela ſeroit fort inutile.

On connoît une choſe par ſon idée, lors qu'en contemplant cette idée, on peut connoître de ſimple vûë ſes proprietez generales, ce qu'elle enferme, & ce qu'elle exclud : & lors qu'on s'applique à contempler ſes proprietez generales, on y peut découvrir des proprietez particulieres à l'infini.

Par *ſentiment*, j'entens ce que chacun ſent en ſoi-même. Cela ne peut s'exprimer par des paroles, parce que nos ſentimens ne dépendent point de nos volontez, comme la préſence des idées. Je puis penſer à un cercle, dés que je le veux, & y faire penſer un autre par mes paroles : mais je ne puis faire ſentir à perſonne mon plaiſir, ma douleur, &c.

III. Je connois *l'étenduë*; & ſi par *étenduë* on entend corps, je connois la nature du corps en general par ſon *idée*. Car en contemplant l'idée de l'étenduë, je voi qu'elle eſt diviſible & mobile; & par conſequent, que le corps eſt capable
de

de toutes sortes de figures. Je voi de plus, qu'il n'est capable que de cela: parce que l'idée de l'étenduë, je ne dis pas d'une *chose* étenduë, pour éviter tout équivoque, exclud toute pensée, tout sentiment, la douleur, la couleur, la saveur, &c. Ainsi, en considerant l'idée de l'étenduë, je voi, ou je puis voir de simple vûë ses proprietez generales. Je voi ce qu'elle renferme & ce qu'elle exclud; car elle exclud tout ce qu'elle ne renferme pas. Je puis même découvrir une infinité de proprietez particulieres, en éxaminant les diverses figures que cette idée me fournit: & celà avec une telle abondance, que je sçai certainement, que si je ne suis pas aussi sçavant qu'Archimede, ou que le plus éclairé des esprits du premier ordre dans les veritez géometriques, ce n'est nullement le défaut de clarté & de fécondité, pour ainsi dire, de l'idée que Dieu me donne de l'étenduë: mais uniquement celui de capacité que j'ai de penser & de me rendre attentif.

IV. Je ne connois point l'ame, ni en general, ni la mienne en particulier, par son idée. Je sçai que je suis, que je pense, que je veux, parce que je me sens.

Je

Je suis plus certain de l'éxistence de mon ame, que de celle de mon corps; cela est vrai. Mais je ne sçai point ce que c'est que ma pensée, mon desir, ma douleur. Nous connoissons nôtre foi *certissimâ scientiâ, clamante conscientiâ:* je l'accorde à Mr. Arnaud, puis qu'il cite St. Augustin. Mais nous ne connoissons point sa nature, sa grandeur, sa vertu : & même nous ne la connoissons, que lors qu'elle est excitée; parce que nous ne la connoissons que par sentiment interieur. Nous ne pouvons point découvrir, si l'ame est ou n'est pas capable de plaisir, en contemplant l'idée prétenduë qui la représente : c'est le sentiment, ou l'experience, qui nous l'apprend d'une maniere confuse & nullement intelligible. Il n'y a point de figures, que l'idée de l'étenduë ne présente à l'esprit de ceux qui les cherchent. Mais nous avons beau nous consulter, nous ne voyons ni ce que nous sommes, ni aucune des modalitez dont nous sommes capables.

V. A l'égard des corps, ou étenduës particulieres, comme, par exemple, d'un triangle, j'en ai une idée claire, parce que je sçai que c'est un espace terminé

par trois lignes. Que je ſçache, ou non, ſes proprietez, cela n'empêche pas, que l'idée que j'en ai ne ſoit claire. Si je ſçai ſes proprietez, c'eſt que j'ai conſideré cette idée : & ſi je ne les connois pas, c'eſt une preuve que je ne l'ai pas aſſez conſultée, pour en être éclairé. Car il eſt certain, que ſi on conſidere bien cette idée du triangle, on découvrira que ſes trois angles ſont égaux à deux droits : qu'il eſt égal au rectangle fait de ſa baze & de la moitié de ſa hauteur, &c.

VI. Mais pour les ames particulieres, ou leurs modifications, comme, par exemple, la douleur de la goutte, le gouſt d'un tel fruit; je ne le connois que par ſentiment. Je ne puis découvrir les proprietez de ce gouſt en me contemplant, quelque effort que je faſſe pour cela. Je ſens bien que je ne le connois que confuſément. La douleur eſt fort vive & fort ſenſible : mais elle n'eſt nullement intelligible. Je penſe que cela ſeul bien conçû, ſuffira pour ne pas ſe laiſſer ſurprendre aux ſophiſmes de Mr. Arnaud. Cela même n'étoit pas neceſſaire, ſi l'on a bien compris ce que j'ai dit auparavant ſur cette matiere.

Com-

Comme j'ai avancé, qu'on tiroit la preuve de l'immortalité de l'ame, de l'idée du corps, & non de celle de l'ame: & que Mr. Arnaud prétend que cela se contredit, & conclut page 274. *Que si nous n'avions pas une idée claire de l'ame, nous n'en pourrions démontrer ni l'immortalité, ni la spiritualité, ni la liberté*; je croi devoir faire voir qu'il se trompe, car la question est de consequence.

Démonstration de l'immortalité de l'ame.

VII. Par *étenduë* ou *corps*, j'entens une même chose. Car je parle aux Cartesiens que Mr. Arnaud deffend, qui croyent que l'idée de l'ame est plus claire que celle de l'étenduë, & qui demeurent d'accord, que corps & étenduë n'est qu'une même chose.

Toutes les modifications dont l'étenduë est capable, ne consistent qu'en diverses figures, ou si on le veut, en des figures, & en des mouvemens. La pensée, le desir, la douleur, ne sont donc point des modifications de l'étenduë. Or je sens que je pense, que je veux, que je desire, que je souffre. Donc mon ame

ame, quoi que ce puiſſe être, n'eſt point la modalité de mon corps, ou de l'étenduë dont il eſt compoſé. Donc mon ame n'eſt point materielle.

Cela ſuppoſé, il eſt évident qu'elle eſt immortelle. Car il n'y a que les modalitez qui périſſent. Les ſubſtances ne peuvent point rentrer dans le néant, de même que les ſubſtances ne peuvent point ſe tirer du néant: le paſſage de l'être au néant, & du néant à l'être, étant également impoſſible aux forces ordinaires de la Nature.

De plus, les ſubſtances n'étant telles, que parce qu'elles ſubſiſtent en elles-mêmes, l'anéantiſſement de l'une ne peut contribüer en rien à l'anéantiſſement d'aucune autre. Donc la deſtruction du corps, ou ſon anéantiſſement, s'il étoit poſſible, n'emporteroit point l'anéantiſſement de l'ame, mais ſeulemens de toutes les modifications du corps. Je prétens que cela eſt une démonſtration de la ſpiritualité & de l'immortalité de l'ame; & même que c'eſt la démonſtration la plus ſimple & la plus directe qu'on puiſſe former. Que Mr. Arnaud en cherche de plus ſimples, & qu'il marque le défaut de celle-ci.

VIII.

VIII. A l'égard de la liberté, le sentiment interieur qu'on en a, suffit pour la démontrer. Rien n'est plus seur que le sentiment interieur, pour prouver qu'une chose est: mais il ne sert à rien pour faire connoître ce que c'est. J'ai sentiment interieur que je souffre de la douleur : rien n'est plus seur que je suis malheureux. Mais je ne connois point ce que c'est que ma douleur. Dieu la connoit sans la sentir, & moi je la sens sans la connoître. De même, j'ai sentiment interieur que je ne suis point invinciblement porté à l'amour des biens particuliers: je sçai donc que j'ai la liberté de les aimer, ou de ne les point aimer. Mais je ne comprens point clairement ce que c'est que mon amour. Je le sens vivement & sensiblement : mais je ne le connois point intelligiblement. Le sentiment interieur suffit donc pour prouver la liberté. Mais on peut encore la démontrer, en consultant l'idée de Dieu. Car on sçait qu'il nous a faits pour lui, parce qu'il ne peut agir que par sa volonté, laquelle n'est que l'amour qu'il se porte à lui-même. Et qu'ainsi, il peut bien nous porter invinciblement à aimer le bien en general, c'est à dire à

l'aimer

l'aimer lui-même, seul bien qui renferme tous les biens : mais il ne peut pas nous porter de la même maniere à aimer les biens particuliers. Cependant, il est inutile de chercher des preuves de la liberté, plus fortes que celles que fournit le sentiment interieur qu'on a de soi-même. Car rien n'est plus seur, que tout ce qu'on sent, on le sent : mais rien n'est plus faux, qu'on le connoisse; parce qu'il y a autant de difference entre les idées & les sentimens, qu'il y en a entre la lumiere & les tenebres. Vous pouvez, Monsieur, maintenant lire les Chapitres XXIII. & XXIV. de Mr. Arnaud, & je ne pense pas que vous y trouviez rien de solide.

CHAPITRE XXIV.

Réponse au XXVI. Chapitre.

I. TOute l'adresse de Mr. Arnaud dans ce Chapitre, consiste à faire l'embarassé, pour embarasser des lecteurs qui ne se croyent pas assez habiles pour démêler ce qu'il n'entend pas. J'ai dit expressément dans le lieu où j'explique les quatre differentes manieres dont on

on voit les choses, qu'à l'égard de l'infini, on le connoissoit par lui-même, & non par une *idée*; parce que je sçai qu'il n'y a point d'*archetype* sur lequel Dieu ait été formé, & que rien ne peut représenter Dieu, que son *Verbe* qui lui est consubstantiel. „ On ne peut „ concevoir, dis-je, en cet endroit, que „ quelque chose de creé puisse représenter l'infini: que l'Etre sans restric- „ tion, l'Etre immense, l'Etre universel, „ puisse être apperçû par une idée, c'est- „ à dire par un être particulier, par un „ être different de l'Etre universel & in- „ fini. Mais pour les êtres particuliers, „ il n'est pas difficile de concevoir, qu'ils „ puissent être représentez par l'Etre in- „ fini, qui les renferme d'une maniere „ tres-spirituelle, & par consequent „ tres-intelligible. Ainsi il est necessaire „ de dire, que l'on connoit Dieu par lui- „ même, quoi que la connoissance qu'on „ en a en cette vie soit tres-imparfaite; „ & que l'on connoit les êtres corporels „ par leurs idées, c'est à dire en Dieu, „ puis qu'il n'y a que Dieu qui renfer- „ me le Monde intelligible, où se trou- „ vent les idées de toutes choses. Cela est assez formel. Neanmoins, c'est ce

Recherche de la verité Chap. 7. de la 2. Part. du 3. Livre.

que

que Mr. Arnaud prend pour prétexte de ſon embarras ; car voici comme il commence ce Chapitre XXVI.

pag. 285. II. *On a de la peine à découvrir les vrais ſentimens de l'Auteur* de la Recherche de la verité *touchant* l'idée *de Dieu. Car d'une part il l'admet en pluſieurs endroits, & en fait même le principe des plus belles démonſtrations de ſon éxiſtence. Et en d'autres il la nie ſi poſitivement, & ſoutient ſi expreſſément que nous connoiſſons Dieu ſans idée, & que rien de creé ne le peut repréſenter, que l'on ne ſçait comment il a pû avancer des choſes ſi oppoſées ſans ſe contredire.* Mr. Arnaud rapporte en ſuite cinq endroits, où en parlant de la connoiſſance que nous avons de Dieu, je me ſuis ſervi du mot *d'idée*, & conti-
pag. 287. nuë ainſi. *Voilà donc bien des endroits, où l'Auteur* de la Recherche de la verité *reconnoit que nous avons* l'idée *de Dieu. Mais en voilà d'autres où il le nie, & où il ſemble ruïner en même temps ce qu'il en avoit conclu; que c'étoit ſur cette idée de Dieu qu'étoit fondée la plus belle preuve de ſon éxiſtence. Car dans le même Livre III. Chapitre VII. il veut que ce ſoit le propre de Dieu, d'être connu par lui-même, & ſans idée.*

REPONSE.

III. J'ai deux choses à répondre à Mr. Arnaud. La premiere, qu'il ne se fait pas d'honneur de s'embarasser pour si peu de chose. Et la seconde, que la preuve de l'éxistence de Dieu est si claire dans mon sentiment, qu'il suffit de penser à Dieu afin qu'il soit.

Quoi! Monsieur, j'ai dit qu'il faut *consulter avec beaucoup d'attention & de respect, l'idée vaste & immense de l'Etre infiniment parfait, lors qu'on prétend parler de Dieu avec quelque éxactitude*, &c. Donc je me contredis, puis que j'ai dit ailleurs, qu'on ne voit point Dieu par une *idée* qui le représente? L'admirable & l'équitable consequence! Monsieur Arnaud ne doit-il pas juger, que je prens quelquefois le mot d'*idée* generalement, pour ce qui est l'objet immédiat de l'esprit quand on pense? Je veux neanmoins qu'on voye l'infini: qu'on connoisse Dieu par une *idée*. Mais certainement, cette *idée* sera Dieu même. Car il n'y a point d'autre *idée* de Dieu, que son *Verbe*. Le Fils de Dieu est l'expression & la ressemblance parfaite de son Pere. Je veux bien qu'on

voye Dieu, ou l'infini par une idée: mais une idée qui lui soit consubstantielle, une idée qui renferme toute sa substance, une idée qui ne représente point l'Etre divin entant qu'il peut être participé imparfaitement par ses créatures. Enfin, je nie qu'on puisse voir l'increé, l'infini, l'Etre universel, dans un être creé, fini, particulier, en un mot, dans quelque chose qui ne le renferme pas. Je veux qu'on voye l'infini dans la Raison universelle, mais non pas dans les modalitez de l'ame, ni dans aucune idée particuliere & finie.

IV. A l'égard de la preuve de l'éxistence de Dieu; à quoi, je vous prie, pense encore Mr. Arnaud, lors qu'il dit, *qu'il semble que ce sentiment, qu'on ne peut voir Dieu qu'en lui-même, ruïne ce que j'ai conclu à l'égard de son éxistence?* Quoi! n'est-il pas plus clair que le jour, que supposé qu'on ne puisse voir l'infini, connoître Dieu qu'en lui-même, il est necessaire qu'il éxiste, si seulement on y pense, ou si on en a *l'idée*, bien loin que cette supposition ruïne la preuve de son éxistence? Voici, Monsieur, comme j'ai conclu ma preuve de l'éxistence de

de Dieu. „ Lors qu'on voit une créa- „ ture, on ne la voit point en elle-mê- „ me, ni par elle-même : car on ne la „ voit, comme on l'a prouvé dans le „ III. Livre, que par la vûë de certaines „ perfections qui sont en Dieu, lesquel- „ les la représentent. Ainsi on peut „ voir l'essence de cette créature, sans „ en voir l'éxistence : on peut voir en „ Dieu ce qui la représente, sans qu'elle „ éxiste. C'est à cause de cela, que „ l'éxistence necessaire n'est point ren- „ fermée dans l'idée qui la représente, „ n'étant point necessaire qu'elle soit, „ afin qu'on la voye. Mais il n'en est „ pas de même de l'Etre infiniment par- „ fait : on ne le peut voir qu'en lui-mê- „ me, car il n'y a rien de fini qui puisse „ représenter l'infini. L'on ne peut „ donc voir Dieu, qu'il n'éxiste : on „ ne peut voir l'essence d'un Etre infini- „ ment parfait, sans en voir l'éxistence : „ on ne le peut voir simplement com- „ me un être possible : rien ne le com- „ prend ; & si on y pense, il faut qu'il „ soit. Jugez, Monsieur, si ce sen- timent qu'on ne voit Dieu, ou qu'on ne connoit Dieu qu'en lui-même, & les créatures en Dieu, peut ruïner la

Rech. de la ver. Liv. 4. Chap. 10.

preuve de son éxistence, qu'on tire de *l'idée* qu'on en a.

V. Monsieur Arnaud cherchant le dénoüement de cette grande difficulté, de m'accorder avec moi-même sur la maniere dont on connoit l'infini, rap-
p. 288. porte que j'ai dit dans quelques endroits, que nous avons une *idée* de l'ame, & que dans d'autres je l'ai nié.
289. Mais *qu'il n'y a pas d'apparence, que je voulusse me servir de la même solution*; car je croi que l'idée de l'ame est confuse, & que celle de Dieu est claire, puis que j'ai dit dans le Traité *de la Nature & de la Grace*, qu'il la faut consulter, lors qu'on prétend parler dignement de Dieu.

Comment donc, continuë-t-il, *accorder cela avec ce qu'il établit, comme un des principaux dogmes de sa Philosophie des idées*, que de toutes les choses que nous connoissons, il n'y a que Dieu que nous connoissions par lui-même & sans idée? *Ce ne peut être que par une autre équivoque du mot* d'idée, *que j'ai remarquée dés le commencement de ce Traité.*

Car dés l'entrée du livre de la Recherche de la verité, *il prend le mot d'idée*

*d'idée dans son vrai sens, pour la perception d'un objet; & il y reconnoît, que cette perception d'un objet est une modification de nôtre esprit. Or il est clair, qu'on ne peut nier raisonnablement, en prenant le mot d'*idée *dans cette signification, que nous n'ayons une idée de Dieu. Aussi est-ce dans ce sens là, qu'il avouë que nous en avons une, comme il paroît par le passage du Chap. 6. de la 2. Part. du 3. Liv. où il prend pour la même chose,* l'idée *de l'infini & la* notion *de l'infini. Car le mot de* notion *n'est point équivoque, & n'a jamais signifié autre chose que* perception.

*Mais dans le III. Livre, il donne tout un autre sens au mot d'*idée*; car il entend par ce mot,* un être représentatif *distingué des perceptions, lequel il s'imagine être necessaire pour mettre les objets qu'il a supposé n'être pas intelligibles par eux-mêmes, en état d'être connus de nôtre ame. De sorte qu'il y a trois choses qu'on doit distinguer, selon lui, dans la connoißance de ces sortes d'objets : l'objet qui doit être connû, & qui n'est pas intelligible par lui-même; l'être répresentatif, qui le met en état d'être connu; & la perception de nôtre esprit, par laquelle il est actuellement*

ment connu. Or prenant le mot d'idée en ce sens, il a dû dire, selon son systeme, que nous voyons Dieu par lui-même & sans idée. Car cela veut dire seulement, que Dieu étant intelligible par lui-même, & intimement présent à nôtre ame, elle n'a pas besoin qu'il soit mis en état de lui être connu par un être représentatif *distingué de lui-même. C'est à dire que nous ne pouvons pas distinguer trois choses dans la connoissance que nous avons de Dieu, comme nous faisons dans la connoissance des choses materielles; mais seulement deux: l'objet qui est Dieu, intelligible par lui-même; & la perception par laquelle nous le connoissons, sans avoir besoin d'un* être représentatif *distingué de la perception de l'objet. Et c'est ce qu'il a marqué, quand il dit Ch.7. de la 2. Part. du 3. Liv.* ,, qu'on ne peut concevoir que l'Etre ,, sans restriction, l'Etre immense, l'E-,, tre universel, puisse être apperçû par ,, une idée, c'est à dire par un être par-,, ticulier, par un être different de l'Etre ,, universel & infini.

Mais outre les preuves par lesquelles j'ai fait voir, que cette derniere notion du mot d'idée n'a aucun fondement raisonnable, on y peut ajoûter celle-

celle-ci : qu'elle ne sert qu'à embroüiller les plus claires & les plus naturelles notions que nous aurions sans cela de nos plus claires connoissances, &c.

REPONSE.

VI. Monsieur Arnaud est assûrément l'homme du monde le plus singulier dans son sentiment sur la *nature des idées*, & fort injuste dans sa maniere de critiquer un Ouvrage. Qu'il soit fort singulier dans son sentiment, il s'en fait honneur en plusieurs endroits. Car il traîte les Philosophes, comme des gens qui se sont laissez surprendre aux préjugez, dans lesquels l'experience des miroirs & des tableaux les a engagez. Et tout ce qu'il dit ici & dans la suite de ce Chapitre, n'est que pour soutenir l'opinion la plus insoutenable qui se puisse imaginer: sçavoir que la *modalité de son ame est actuellement représentative de Dieu même & de l'infini*; & cela *essentiellement*, & parce que *sa nature est de penser*. Car Mr. Arnaud demeure d'accord dans ce Chapitre, dans le Chapitre XXVII. & ailleurs, qu'on connoît l'infini, & qu'on a une *idée* de Dieu : & il prétend que cette idée de Dieu n'est autre chose que

la perception de l'ame, entant que modalité essentiellement représentative. Il prétend qu'on ne voit point Dieu en lui-même, ou dans la *Raison* universelle, qui seule en est l'expression : mais uniquement en contemplant sa propre *modalité*. En un mot, selon Mr. Arnaud, pour découvrir la verité, quelle qu'elle puisse être, ou du moins pour avoir l'idée de Dieu présente à l'esprit, on a besoin que Dieu modifie nôtre ame par sa *puissance* : mais on n'a nul besoin que Dieu l'éclaire par sa *sagesse*; parce que, selon lui, quoi que l'homme ne soit point à lui-même la *cause* de sa lumiere, ses propres modalitez sont réellement & formellement une lumiere, qui découvre & représente à l'esprit les créatures & le Créateur, le fini & l'infini, ce que c'est que l'esprit & tout ce qui lui est connu, & cela par cette raison admirable, & qui n'est point appuyée sur des préjugez, *que l'esprit a la* FACULTÉ *de penser, & que c'est là sa nature.*

VII. Je croi dans les Chapitres V. VII. VIII. avoir suffisamment prouvé, que les modalitez de l'ame ne peuvent pas même être représentatives d'un cercle, d'un nombre, de quelque verité

que

que ce soit. Mais qu'elles puissent l'être de l'infini, c'est ce que ma Religion, aussi bien que ma raison, ne peuvent souffrir. Ma raison; car rien ne me paroit plus clair, qu'une modalité finie, creée, particuliere, ne peut être représentative de l'Etre universel, de l'Etre infini, de l'Etre éternel & necessaire: parce qu'enfin il est visible, qu'en ne contemplant qu'une modalité finie & particuliere, on ne peut rien voir d'infini & d'universel. Et ma Religion; car je l'avouë, ce sentiment, que l'ame soit à elle-même formellement & réellement sa lumiere, & sa lumiere infinie, puis que les modalitez de Mr. Arnaud sont représentatives de l'infini: ce sentiment, qu'on puisse voir autrement que dans le Verbe, qui est nôtre lumiere, la lumiere de l'Etre divin, c'est un sentiment qui me blesse & qui me soûléve. St. Augustin, comme j'ai fait voir dans le Chap. VII. soutient qu'on ne peut découvrir qu'en Dieu aucune verité, un nombre, un cercle, en un mot, tout ce qui est intelligible. Et Monsieur Arnaud, qui se dit Disciple de ce grand Saint, veut trouver dans les modalitez qui ne sont que tene-

bres & sentiment confus, la représentation de l'Etre infiniment parfait : l'idée la plus lumineuse, la plus féconde & la plus necessaire que nous ayons : celle dans laquelle on peut découvrir tous les principes de nos connoissances, & toutes les regles de nôtre conduite, pourvû que méprisant nos propres modalitez, nous la contemplions dans le silence de nos sens, de nôtre imagination & de nos passions. Voilà, Monsieur, pour la singularité du sentiment de Mr. Arnaud dans ce Chapitre : voyons un peu l'injustice de sa critique.

Chap. 3. pag. 13. & Chap. 4. pag. 31. p. 290. VIII. Il me reproche dans ce Chapitre, ce qu'il m'avoit déja reproché injustement dans plusieurs autres, que j'avois changé de sentiment sur la nature des idées : que *dés l'entrée de la Rech. de la ver. j'avois pris le mot d'*idée *dans son vrai sens, pour la perception d'un objet.* p. 295. Mais que dans le III. Livre, *tout d'un coup j'ai perdu de vûë les idées prises pour des perceptions, & sans y prendre garde, j'ai substitué à ce mot d'*idée, *ma notion bizarre d'êtres représentatifs, que je me figure comme des tableaux & des images que nôtre esprit doit envisager*, &c. Ce sont là ses termes : mais prenez, s'il

vous plaiſt, la peine de lire ſon III. Chapitre.

REPONSE.

IX. Afin que vous jugiez, Monſieur, de la juſtice de ce reproche, je vous prie de vous ſouvenir, que mon deſſein dans *la Recherche de la Verité*, c'eſt de délivrer l'eſprit de ſes préjugez, ce que j'ai fait en partie dans les V. premiers Livres, & de donner la méthode la plus courte & la plus ſeure pour découvrir la verité, & perfectionner les ſciences; ce que je croi avoir éxecuté dans le ſixieme. Mais avant toutes choſes, j'ai dû chercher l'origine de l'erreur, pour y remedier dans ſa cauſe: j'ai dû établir une regle infaillible pour l'éviter, & ſur laquelle je pûſſe éxaminer les préjugez, & mes anciennes opinions. C'eſt ce que j'ai tâché de faire dés l'entrée de l'Ouvrage.

X. Je croi, Monſieur, que vous voyez déja bien, que quand je n'aurois éxaminé nulle part dans *la Recherche de la verité*, la nature des idées: que quand j'aurois toûjours pris ce mot *idée*, ou perception, dans un ſens indéterminé, comme j'ai fait en partie dans le I. Cha-

pitre, où je ne voulois point parler de ce qu'il y a de plus abstrait dans la Métaphysique, & qui suppose davantage un esprit dégagé des préjugez & des impressions des sens; on ne pourroit légitimement me critiquer sur cela. J'aurois fait, comme presque tous ceux qui ont composé des Logiques. Et je ne croi pas que l'Auteur de *l'Art de penser*, ait prétendu expliquer à fond la nature & l'origine des idées, quoi qu'il y ait un Chapitre qui porte ce titre, *De la nature & de l'origine des idées*. Car il ne parle point là proprement de leur nature: & à l'égard de leur origine, il attribuë à l'ame la faculté de les former à l'occasion de ce qui se passe dans le corps: ce qui est tres-faux, à parler éxactement. Mais l'équité veut qu'on éxamine le dessein d'un Auteur. Et comme celui de l'Auteur de *l'Art de penser*, est de donner une Logique, quoi qu'il mêle souvent dans son Ouvrage des principes de Physique, ou de Métaphysique, qui n'y ont point de rapport necessaire; on ne doit pas lui faire un procés, sur ce qu'il dit que l'ame se forme des idées à l'occasion des ébranlemens du cerveau, ni prétendre qu'il ait exclu de nos percep-

Chap. 1.

tions

tions l'action de Dieu, à cause qu'il ne le reconnoît point là comme seul cause veritable de tout ce qui se fait dans son ouvrage.

XI. Il faut dire la même chose de la Métaphysique de Mr. Descartes. Il est contre le bon sens & contre l'équité de prétendre, comme fait Mr. Arnaud, que ce Philosophe ait exclu les idées au sens ordinaire, & prétendu que *les modalitez de l'ame sont essentiellement représentatives*. Il faudroit que Mr. Arnaud pour s'appuyer sur l'autorité de ce Philosophe, apportast quelques endroits de sa Métaphysique, contraires au sentiment commun, & ne se servist pas d'un terme qui a deux sens, tel que celui de *perception* d'un objet, ou de *réalité objective*, pour assûrer que ce Philosophe l'entendoit comme lui. Mais il faut plutost croire, que Mr. Descartes n'a point eu sur cela de sentiment arrêté, ou qu'il n'a pas voulu nous le déclarer. Car je suis seur, autant qu'on le peut être de ces sortes de choses, que s'il avoit voulu donner à entendre, qu'il croyoit que les *modalitez de l'ame sont essentiellement représentatives*, & exclurre les *idées* au sens ordinaire; il n'auroit point

parlé sur cette matiere aussi obscurément & aussi generalement qu'il a fait.

XII. Le titre du premier Chapitre *de la Recherche de la verité*, n'est point de la nature & de l'origine *des idées*, comme celui du premier Chapitre de *l'Art de penser*. Dans ce premier Chapitre mon unique dessein, c'est d'attacher aux termes d'entendement, de volonté & de liberté, les notions les plus distinctes que je puisse, afin de faire clairement comprendre dans le second, que c'est le mauvais usage qu'on fait de sa liberté, qui est la cause de l'erreur; & pour établir la regle qu'il faut observer pour l'éviter. La comparaison que je fais dans ce même Chapitre, de l'esprit avec la matiere, est uniquement pour fixer les idées, ou les notions que j'attache aux facultez de l'ame; & faire, pour ainsi dire, tomber sous l'imagination, ou rendre sensible une matiere abstraite, sur laquelle on parle souvent sans s'entendre, & sans sçavoir même précisément ce qu'on veut dire. Je voulois faire regarder *l'entendement*, comme une *faculté purement passive*, afin qu'on prist garde que l'erreur venoit de la volonté. C'est pour cela que je compare la

faculté

faculté passive qu'a l'entendement pour recevoir differentes idées, à celle qu'a la matiere de recevoir diverses figures. D'où, pour le dire en passant, Mr. Arnaud page 16. conclut fort mal à propos, *que je croyois donc alors, que les idées n'étoient que des modalitez de l'ame, comme les figures ne sont que des modifications de la matiere.* C'étoit là mon dessein. Mais je ne pensois nullement alors, à expliquer ce que je croyois de la nature des idées. Rien n'est plus visible, lors qu'on examine ce Chapitre dans le dessein de l'entendre. Je pouvois donc pour lors, & même je devois me servir des termes de perception & d'idée dans le sens general qu'ils portent d'eux-mêmes, & remettre, comme j'ai fait au III. Livre, à m'expliquer sur cette matiere, lors que les esprits seroient délivrez des préjugez, & en état de la concevoir. Mais que fait Mr. Arnaud ? Il lui plaist de prendre ma pensée dans un lieu où il est visible que je ne l'ai point exposée, & où je ne devois pas l'exposer. Par le moyen de la generalité de mes termes, il m'attribuë un sentiment que je n'ai point; & en suite il me chicane, à cause que je n'ai pas d'abord défini mes ter-

mes,& prétend que c'est que je me contredis. Il le repete pour le moins quinze ou vint fois dans son Livre. Je quitte, selon lui, un bon sentiment pour en prendre un méchant, lors que parlant à fond de la nature des idées dans le III. Livre, je réfute celui qu'il m'a imposé, en donnant à des termes generaux le sens particulier qui s'accommodoit à son dessein. Voilà, Mr. sa conduite. Jugez si elle est équitable.

XIII. Mais de peur que la lecture du III. Chapitre de Mr. Arnaud ne vous porte à croire, que lors que j'écrivois le premier *de la Recherche de la verité*, je ne pensois point encore aux idées, telles que je les explique dans le III. Livre, ce qui pourroit avoir quelque vrai-semblance; je vous prie d'examiner ce passage tiré *de la Recherche de la verité*.

Chap. 1. du 1. Livre. „ On peut dire de même, que les idées „ de l'ame sont de deux sortes, en pre„ nant le nom d'idée en general, pour „ tout ce que l'esprit apperçoit immé„ diatement. Les premieres nous re„ présentent quelque chose hors de „ nous, comme celle d'un quarré, d'une „ maison, &c. Les secondes ne nous „ représentent que ce qui se passe en

„ nous,

„ nous, comme nos sensations, la dou-
„ leur, le plaisir, &c. Car on fera voir
„ dans la suite, que ces dernieres idées
„ ne sont rien autre chose qu'une ma-
„ niere d'être de l'esprit ; & c'est pour
„ cela que je les appellerai des modifica-
„ tions de l'esprit.

XIV. Ces paroles, Mr. *en prenant le nom d'idée en general, pour tout ce que l'esprit apperçoit immédiatement*, ne suffisent-elles pas pour ôter l'équivoque du mot d'*idée*, autant qu'il étoit necessaire pour ce Chapitre, & pour faire comprendre, que dés lors je distinguois les idées d'avec les sentimens confus? Celles-ci, *que l'esprit apperçoit immédiatement*, ne marquent-elles pas, que dés lors je croyois, qu'on ne voyoit point les objets *en eux-mêmes?* Et enfin ces dernieres, *On fera voir dans la suite, que ces dernieres idées ne sont rien autre chose qu'une maniere d'être de l'esprit ; & c'est pour cela que je les appellerai des modifications de l'esprit*, ne disent-elles pas formellement, que les idées qui nous représentent quelque chose de distingué de nous, un quarré, une maison, &c. ne sont point des modalitez de l'ame, & qu'il n'y a seulement que les idées qui

nous représentent ce qui se passe en nous, *nôtre douleur*, *nôtre plaisir*, &c. qui soient des modifications de nôtre être? Pourquoi donc Mr. Arnaud me reprend-t-il à tous momens de me contredire, & que j'ai changé de sentiment? Que dans le premier Chapitre *j'avois pris le mot d'idee dans son vrai sens :* mais que dans le III. *tout d'un coup j'ai perdu de vûë les idées prises pour des perceptions; & sans y prendre garde, j'ai substitué ma notion bizarre d'être représentatif? Je me contente*, dit-il encore page 17. *de vous faire remarquer, que l'Auteur* de la Recherche de la verité, *ayant souvent parlé de ces idées dans le premier Chapitre de son Livre, il a marqué en diverses manieres, que les idées des objets & les perceptions des objets étoient la mesme chose. Et ce qui est remarquable, afin qu'on ne croye pas que cela lui est échappé, c'est que dans la II. Partie du II. Livre, il continuë à prendre le mot d'idée dans la mesme notion, sur tout dans le III. Chapitre. Car ce qu'il appelle dans le titre de ce Chapitre*, la liaison mutuelle des idées de l'esprit & des traces du cerveau, *il l'appelle dans le Chapitre mesme*, la correspondance naturelle & mutuelle des pensées de l'ame & des traces

ces

ces du cerveau. *Il croyoit donc alors, qu'*idées *étoit la mesme chose que* pensées, &c. Je croi, Monsieur, qu'il faut admirer tout ce discours; non qu'il soit admirable en lui-même, mais parce que c'est le discours de Mr. Antoine Arnaud Docteur de Sorbonne, & qu'assûrément on doit s'étonner qu'il ait été capable de le composer.

CHAPITRE XXV.

Réponse au XXVII. Chapitre.

I. SI je m'arrêtois à débroüiller toutes les broüilleries de Mr. Arnaud, je me donnerois une peine assez inutile, & je ferois un Livre fort ennuyeux. Je ne sçai si j'ai deja dit cela. Mais à tout hazard, c'est une verité que je puis bien dire deux fois. Il n'y auroit gueres de gens assez de loisir & assez sottement curieux, pour lire un gros Livre, dont le principal dessein seroit de justifier, que je ne suis pas le phantôme que Mr. Arnaud met en pieces. C'est pour cela que je passe legerement certaines vetilles, qui ne tendent qu'à me déguiser, & à me faire passer pour un

Au-

Auteur incapable d'avoir rien dit de solide dans le Traité *de la Nature & de la Grace:* car c'est de cela dont il s'agit. L'Auteur *de la Recherche de la verité* ne seroit point travesti tout d'un coup en ridicule dans l'imagination & dans le Livre de Mr. Arnaud; il seroit encore fait comme un autre homme, s'il n'étoit point l'Auteur de ce méchant Livre, qui a fait quitter avec éclat les bons sentimens à quelques personnes. Je passe donc les premieres pages de ce Chapitre, où Mr. Arnaud réfute sérieusement cette pensée, que la comparaison que j'ai faite de l'esprit avec la matiere, ne prouve pas que l'entendement n'est qu'une faculté passive; comme si j'avois prétendu prouver par là ce sentiment, & que je ne l'eusse pas fait par tous les Chapitres, où je montre que nos idées nous viennent uniquement de Dieu, en consequence neanmoins de nôtre attention & de nos desirs. Je passe encore d'autres jolies choses, qui pourroient peut-être ennuyer un lecteur difficile & chagrin; & je viens à la page 305. où il dit.

II. *Je ne voi pas, que si ce qu'il y a d'actif dans l'ame ne s'étendoit à quelques perceptions,*

ceptions, aussi bien qu'à ses inclinations, l'*Auteur* de la Recherche de la verité *pust expliquer ce qu'il croit necessaire afin que nous soyons libres. Il ne faut pour cela que l'entendre parler dans le I. Chapitre du I. Livre.*

„ L'esprit consideré comme poussé „ vers le bien en general, ne peut déter„ miner son mouvement vers un bien „ particulier, (*en quoi il fait consister la li„ berté*) si le même esprit consideré „ comme capable d'idées, n'a la connois„ sance de ce bien particulier. Je veux „ dire, pour me servir des termes ordi„ naires, que la volonté est une puissance „ aveugle, qui ne peut se porter qu'aux „ choses que l'entendement lui repré„ sente. De sorte que la volonté ne peut „ déterminer diversement l'impression „ qu'elle a pour le bien, & toutes ses in„ clinations naturelles, qu'en comman„ dant à l'entendement de lui représen„ ter quelque objet particulier. La for„ ce qu'a la volonté de déterminer ses „ inclinations, renferme donc necessai„ rement celle de pouvoir porter l'en„ tendement vers les objets qui lui plai„ sent.

Il a bien vû qu'il s'ensuivoit de là, que nôtre

nôtre esprit se pouvoit donner de nouvelles perceptions, afin qu'il pust agir librement. La preuve en est démonstrative.

Car, selon lui, l'esprit consideré comme poussé vers le bien en general, ne peut déterminer son mouvement vers un bien particulier, (en quoi il fait consister la liberté) que par le pouvoir qu'il a de faire en sorte, que comme capable d'idées, c'est à dire de perceptions, il ait la connoissance de ce bien particulier qu'il ne connoissoit pas auparavant.

Or il est impossible, que nôtre esprit connoisse un objet qu'il ne connoissoit pas auparavant, que par une perception qu'il n'avoit pas auparavant.

Il s'ensuit donc, que l'esprit ne sçauroit être libre, selon lui, s'il n'a le pouvoir de se donner de nouvelles perceptions, aussi bien que de nouvelles inclinations.

REPONSE.

Il est visible, qu'en supposant ce que Mr. Arnaud sçait fort bien être mon sentiment, sçavoir que nos volontez sont les causes occasionnelles de la présence des idées à l'entendement, il n'y a aucune difficulté à faire voir, que sa prétenduë

tenduë démonstration ne prouve rien. Car quoi que l'ame ait le pouvoir de penser à diverses choses, il ne s'ensuit pas que l'entendement soit une faculté active : il suffit que la volonté le soit, & que par ses divers desirs, causes occasionnelles de la présence des idées, en consequence de la loi generale de l'union de l'esprit avec la Raison, elle rende l'entendement capable de diverses perceptions.

III. Aprés deux pages de discours superflus, Mr. Arnaud continuë, & prétend qu'on ne peut soûtenir cette réponse, qu'on ne s'engage dans un cercle. Voici ses termes. *L'ame comme volonté ne peut desirer de connoître le bien, que comme entendement elle n'en ait la perception ; puis que la volonté étant une puissance aveugle, ne peut se porter qu'aux choses que l'entendement lui représente. Il faut donc qu'elle ait la perception du bien A, pour desirer de l'avoir. Or c'est son desir qui la lui fait avoir. Il faut donc qu'elle ait ce qu'elle desire d'avoir, pour être en état de desirer de l'avoir.* pag. 308.

Comme il voit bien que la réponse n'est pas difficile, il continuë en ces termes,

mes, qui ne l'avancent pas davantage. *Que si on dit, que cette perception du bien A, qu'elle a déja, n'en est qu'une perception obscure enfermée dans ce desir, & qu'elle en desire une plus parfaite : donc ce desir dépendant de nous, & étant une modification que nôtre ame se peut donner, il faut qu'elle se puisse donner ce qui est essentiellement enfermé dans ce desir, & sans quoi on ne pourroit dire qu'elle eust ce desir, sans une contradiction manifeste. Or ce desir enferme necessairement une perception, au moins imparfaite, du bien A, puis qu'il est manifestement impossible, que j'aye aucune volonté, ni aucun desir au regard du bien A, si je n'en ai aucune perception :* Ignoti nulla cupido. *Il est donc clair, qu'on ne peut dire raisonnablement, que je me puis donner le desir de connoître le bien A, & qu'en cela consiste ma liberté, qu'on ne reconnoisse en même tems, que je me puis donner quelque perception du bien A.*

REPONSE.

IV. Comme Mr. Arnaud voit bien que son grand discours ne l'avance gueres, & que la réponse saute aux yeux; il la donne de bonne foi en ces termes

que

que j'approuve. *On dira peut-être, que cela prouve seulement, qu'il faut que j'aye déja une perception obscure & confuse du bien A, avant que mon ame puisse desirer de le connoître plus parfaitement.*

C'est là ma réponse.

V. *Mais qu'entend-on*, continuë-t-il, *par cette perception obscure & confuse du bien particulier que j'ai appellé A? Est-ce une idée, ou une perception, qui représente si confusément le bien A, qu'elle peut représenter également à nôtre ame le bien B, le bien C, le bien D, & une infinité d'autres biens particuliers, vers lesquels mon ame peut déterminer son mouvement qu'elle a de Dieu vers le bien en general?*

REPONSE.

Je répons qu'oüi, & de plus, que cette demande est fort inutile, parce que tout le monde sçait bien, qu'on peut connoître un objet confusément, & qu'à force d'attention il s'éclaircit à l'esprit. On sçait bien qu'on s'approche, pour ainsi dire, des idées par le mouvement de l'ame qui sont ses desirs, comme on s'approche des objets éloignez par le mouvement des jambes & des pieds.

VI. *Mais*, reprend Mr. Arnaud, *il s'ensuivra que cette idée ne donnera pas plus de pouvoir à mon ame de desirer le bien A, que de desirer le bien B, le bien C, le bien D, & une infinité d'autres choses semblables, à moins qu'elle ne choisisse le bien A dans cette confusion : ce qu'elle ne peut faire que par une perception du bien A, qui soit plus distincte & moins confuse que celle des autres biens.*

REPONSE.

Je nie à Mr. Arnaud, que l'ame ne puisse desirer de voir le bien A, sans en avoir une perception plus distincte & moins confuse que celle des autres biens. Monsieur Arnaud passe cette proposition avec la même assûrance, que si on ne pouvoit la lui contester; & elle est visiblement fausse. S'il pouvoit la bien prouver, il renverseroit mon sentiment dans son principe. Mais cela n'est pas fort à craindre. Car chacun sçait assez par le sentiment interieur qu'on a de soi-même, qu'on peut avoir un fort grand desir de connoître distinctement ce qu'on ne voit que fort confusément : & même qu'on cesse presque toûjours de desirer d'avoir actuellement la per-

ception d'un objet, lors qu'on l'a épuisé, & que la perception en est tres-distincte.

VII. Je sçai clairement que deux fois deux sont quatre, qu'il m'est avantageux d'entendre la Messe; & je n'ai pas pour cela toûjours un desir actuel de ne penser à autre chose. Je puis penser à mes affaires temporelles, qui m'empêcheront peut-être de rendre à Dieu mes devoirs. Je ne sçai que confusément, qu'il me soit avantageux de lier ou de rompre un tel commerce. Je ne sçai point du tout, quel est le nombre dont le quarré est égal à quatorze, joint au produit de ce même nombre par cinq. Et cependant, je puis former le desir de connoître ces choses. Tout cela est incontestable. Ainsi, la bonne foi qui a obligé Mr. Arnaud à reconnoître, que ces raisonnemens précedens ne concluoient rien, devoit encore le faire demeurer d'accord, que cette proposition à laquelle il demeure tout court, comme si sa merveilleuse analyse l'avoit fait remonter à un principe certain, est une erreur grossiere, dont chacun peut être convaincu de l'absurdité, par le sentiment interieur de sa propre experience.

VIII. Mais peut-être Mr. Arnaud reconnoit-il, que tous les raisonnemens qu'ils a faits depuis la page 305. jusqu'à 311. ne valent rien, par ces paroles de la page 314. dont le sens embarassé marque bien qu'il ne sçait à quoi s'en tenir. Les voici. *Il me suffit d'avoir montré qu'on n'a point de raison de croire, que nôtre ame n'étant point purement passive au regard de ses inclinations, elle le doive être au regard de ses perceptions : ce qui n'empêche pas qu'on ne puisse dire, que nôtre ame n'est peut-être active, qu'entant qu'elle est volonté; parce que ce n'est peut-être qu'en le voulant, que nous nous pouvons donner diverses perceptions.* J'ai peine, Monsieur, à accorder le commencement de cette période avec la fin. Car je ne comprens pas, comment nôtre ame n'est *active*, qu'entant qu'elle est *volonté*; & que neanmoins elle n'est pas purement *passive*, entant qu'elle est entendement: ce que j'avois avancé dés l'entrée *de la Recherche de la verité*, & que Mr. Arnaud a prétendu combattre dans ce Chapitre. Mais quoi qu'il en soit, *si on peut dire, que nôtre ame n'est peut-être active, qu'entant qu'elle est volonté, parce que ce n'est peut-être qu'en le voulant, que*

nous nous pouvons donner diverses perceptions : pourquoi n'ai-je pas pû dire, que l'entendement est une faculté passive ? N'est-ce pas là reconnoître l'inutilité de ses raisonnemens précedens, & par un remors de conscience, venir charitablement me délivrer d'un *cercle* où j'étois embarassé, & d'où je ne pouvois sortir, ainsi que vous avez vû?

IX. Il n'y a rien, Monsieur, dans le reste du Chapitre, qui me regarde, à quoi je n'aye pas déja répondu. Mr. Arnaud fait là un partage avec Dieu. Il reconnoît humblement & religieusement, qu'il tient de lui l'idée de l'ame & de l'infini, les idées les plus simples & les perceptions des qualitez sensibles : mais il croit *qu'il y a bien de l'apparence, que nôtre ame se donne à elle-même les idées ou perceptions des choses, qu'elle ne peut connoître que par raisonnement.* Et finît ainsi. *Mais de quelque maniere que nous ayons ces idées, nous en sommes toûjours redevables à Dieu : tant parce que c'est lui qui a donné à nôtre ame la faculté de les produire, que parce qu'en mille manieres qui nous sont cachées, selon les desseins qu'il a eus sur nous de toute éternité, il dispose par les ordres secrets de sa providence toutes les*

avantures de nôtre vie, d'où dépend presque toûjours que nous connoissons une infinité de choses, que nous n'aurions pas connuës, s'il les avoit disposées d'une autre sorte.

REPONSE.

C'est bien de cela, Monsieur, dont il est question. Assûrément ce détour, qui pourra contenter les ignorans & les simples, parce qu'il favorise l'amour propre, ne contentera pas les personnes éxactes, & qui ont appris une Métaphysique un peu plus solide & plus Chrêtienne que celle de Mr. Arnaud. Car ceux qui sont bien convaincus, que nôtre faculté de penser, ou de connoître la verité, ne consiste, qu'en ce que nos volontez ont été établies causes naturelles ou occasionnelles de la présence des idées, en consequence des loix generales de l'union de l'esprit avec la Raison universelle; de même que nous n'avons la faculté de remüer nos membres, que parce que nos volontez ont été établies causes occasionnelles de leurs mouvemens, en consequence des loix generales de l'union de l'ame & du corps. Ceux, dis-je, qui sont convaincus de cette Métaphysique, que Dieu seul est

cause

cause veritable, auront horreur du partage que Mr. Arnaud fait avec Dieu. Mais ils auront encore bien plus d'horreur de cette pensée, que si l'homme a l'idée de Dieu & la connoissance de quelques veritez, il a eu besoin que Dieu même agist en lui par sa *puissance :* mais qu'en cela il n'a eu aucun besoin qu'il l'éclairast par sa *sagesse*, parce qu'enfin l'idée de Dieu n'est, selon Mr. Arnaud, que la propre modalité de son ame. *Car*, dit-il, *pourvû que l'Auteur de la Recherche de la verité veüille bien n'entendre que* perception *par le mot* d'idée, *je n'aurai pas de peine à consentir à ce qu'il dit dans le Chap. 6. de la 2. Part. du 3. Liv.* „ Il „ est constant que l'esprit apperçoit l'in„ fini, quoi qu'il ne le comprenne pas, „ & qu'il a une idée tres-distincte de „ Dieu, qu'il ne peut avoir que par l'u„ nion qu'il a avec lui, &c.

CHAPITRE XXVI.

Réponse au dernier Chapitre.

I. LE dernier Chapitre du Livre *des vrayes & des fausses idées*, contient diverses reflexions sur ce que j'ai avancé

Eclairc. sur le 10. Chap. du 1. Liv.

dans *la Recherche de la verité*, que Monsieur Descartes n'avoit point démontré l'éxistence des corps; & que même on ne pouvoit en donner une veritable *démonstration.* Je prens, comme vous pouvez bien juger, ce mot de *démonstration* dans toute la rigueur & l'éxactitude géometrique. Car ce seroit être fou, que de douter qu'il y eust des corps. Comme cette matiere est fort abstraite, Mr. Arnaud l'a peut-être jugée encore assez propre pour préoccuper le lecteur, à la faveur de sa réputation & de ses amis, contre l'Auteur du Traité *de la Nature & de la Grace.* Mais peut-être que le monde ne sera pas toûjours la duppe de l'opinion, qu'il y aura des gens qui ouvriront les yeux pour se conduire dans leurs jugemens, & que les autres auront l'équité de ne pas condamner ce qu'ils n'entendent pas assez.

II. La premiere reflexion de Mr. Arnaud tend à persuader le monde, que je n'ai point démontré les principes du Traité *de la Nature & de la Grace.* D'où il conclut, que n'ayant pas ecrit ce Traité pour ne persuader personne, il sera inutile, selon ce principe, qu'on ne doit se rendre qu'aux raisonnemens démon-

démonstratifs. Ainsi *je n'ai rien fait*, selon lui, *dans ce nouveau livre*, *ni pour l'Eglise en general*, *ni pour ceux que j'ai eus en vûë*. *Car je n'ai point entrepris de prouver par l'Ecriture mes grandes maximes.* C'est Mr. Arnaud qui parle. Voici ma réponse.

REPONSE.

Je suis persuadé, qu'il y a une Ville qu'on appelle Constantinople ; mais je ne le croi pas comme une verité *démontrée.* Je mets chaque chose dans son rang, comme on le doit. Et celui qui croit avoir une *démonstration* que Constantinople éxiste, est dans l'erreur, & ne sçait point discerner entre simple *preuve*, & *démonstration*. Je croi donc qu'il y a des corps, mais ce n'est point par la prétenduë démonstration de Mr. Descartes, ni par les huit preuves de Mr. Arnaud. Ce sont néanmoins de bonnes *preuves*, mais de fort méchantes démonstrations. Je le croi comme bien *prouvé* & mal *démontré*. Je le croi même comme *démontré*, mais en supposant la foi. Car croyant à l'Ecriture par la foi, c'est une consequence que je croye que Dieu est Créateur, que le Verbe s'est

fait chair, & le reste. Il n'y a pas là grande finesse. Au reste, pourvû qu'il y ait autant de gens qui croyent les veritez que j'ai prouvées dans le Traité *de la Nature & de la Grace*, qu'il y en a qui sans démonstration, sont convaincus qu'il y a des corps; assûrément *je n'aurai pas fait un Ouvrage inutile à l'Eglise.* Presque tout ce que je dis dans ce Traité, est fondé sur l'Ecriture Sainte; parce que ceux que j'ai eus en vûë sont des Philosophes Chrétiens: & il est faux, *que je n'aye point entrepris de me servir de son autorité.* C'est elle qui me conduit, c'est sur elle que j'appuye mes raisonnemens; c'est un fait dont il est facile de s'éclaircir. Mr. Arnaud m'impose encore, lors qu'il dit, que j'ai prétendu *démontrer* (en prenant ce mot en rigueur) les veritez qui sont dans le Traité *de la Nature & de la Grace.* Il y a dans cet Ouvrage des veritez démontrées, & d'autres qui ne le sont pas, quoi que solidement prouvées pour des personnes qui ne sont point tellement prévenuës ou dévouées, qu'elles ne soient encore en état d'entendre raison. Mais il faut attendre la réfutation de ce Traité. J'espere que Mr. Arnaud ne

pourra

pourra plus se dispenser d'y travailler. Je le prie sur tout, qu'il ne la fasse pas aussi négligemment, que son Livre *des vrayes & des fausses idées*, afin que sa critique éxacte me donne le courage de faire une Réponse plus travaillée, que celle que je viens de faire à son Livre.

III. Mr. Arnaud dans sa seconde réflexion & dans les huict preuves qui la suivent, qui ne disent rien d'extraordinaire & qui ne vienne dans l'esprit de tous ceux qui éxaminent cette question, s'il y a des corps, prétend que Dieu seroit trompeur, si lors qu'on croit parler à des hommes, voir des corps, &c. il n'y avoit que des apparences, j'entens des *idées* ou perceptions de corps.

REPONSE.

Je lui répons, que Dieu ne seroit point trompeur : parce que la raison nous apprend que nos sens sont trompeurs, & qu'on ne peut voir les corps que par les organes des sens. Rien n'est plus certain, qu'on peut voir des corps, sans que Dieu en ait creé. Car la raison démontre, que ce ne sont pas les corps qui se sont voir à l'ame, mais Dieu seul qui agit en elle, & lui en fait voir,

& cela même souvent, quoi qu'il n'y en ait point: car en dormant on voit des corps qui ne sont point, & aussi lorsque l'imagination est échauffée.

IV. Mais, dira Mr. Arnaud, pourquoi Dieu nous donneroit-il une suite de pensées par rapport à des corps, s'il n'y en avoit point? Car c'est à cela que tous ses huict argumens se réduisent.

Je pourrois répondre, que je n'en sçai rien, & attendre en patience, pour voir comment Mr. Arnaud tireroit de cette réponse une *démonstration* de l'éxistence des corps. Néanmoins je lui répons, que je ne voi pas encore de contradiction, que Dieu ne puisse donner à un esprit une suite de pensées, semblable à celle qu'il a prévûë qu'auroit Mr. Arnaud, par exemple, en consequence des loix de l'union de l'esprit & du corps. Peut-être même qu'on pourroit encore, pour embarasser Mr. Arnaud, lui dire que Dieu ne fait rien d'inutile, & qu'il est inutile de créer des corps, puis que les corps n'agissent point sur les esprits, & qu'à proprement parler, l'esprit ne voit point les corps, mais selon lui, des modalités représentatives des corps, que Dieu seul cause,

ou

ou peut causer dans les ames, sans qu'il y ait aucun corps.

V. Mais quoi ! Dieu peut-il nous donner immédiatement des pensées deshonnêtes & impies? Cela étonne davantage l'imagination, que les objections précedentes. Néanmoins je répons I. Qu'il est certain que le corps n'agit point immédiatement sur l'esprit, & qu'ainsi c'est Dieu seul qui met immédiatement dans l'esprit toutes les pensées bonnes & mauvaises, comme c'est lui seul qui remuë le bras d'un assassin & d'un impie, aussi bien que le bras de celui qui fait l'aumône; & que la seule chose que Dieu ne fait point, c'est le peché, c'est le consentement de la volonté. Il est vrai que Dieu ne met dans l'esprit de l'homme des pensées inutiles & mauvaises, qu'en consequence des loix de l'union de l'ame & du corps, & du peché qui a changé cette union en dépendance. Mais comment Mr. Arnaud *démontrera-t-il*, j'entens *démontrer*, qu'il n'a point fait quelque peché il y a dix ou vingt mille ans; & qu'en punition de ce peché il a ces pensées fâcheuses, par lesquelles Dieu le punit & le veut faire meriter sa récompense, en

com-

combattant contre ce qu'il appelle les mouvemens de la concupiſcence ? Mr. Arnaud démontrera-t-il, que Dieu qui a pû permettre le peché, & toutes ſes ſuites, qui l'obligent en conſequence des loix naturelles qu'il a établies, à mettre dans l'eſprit tant de ſales penſées & de ſentimens impies, n'a pas pû permettre qu'il ait peché lui-même il y a vingt mille ans ? Démontrera-t-il, que Dieu ne peut ſans corps lui donner les penſées qui l'incommodent : & cela en conſequence des loix de l'union de l'ame & du corps, qu'il a prévûës & qu'il peut ſuivre, ſans avoir formé aucun corps ? Mais qu'il raiſonne tant qu'il voudra, je romprai ſans peine la chaîne de ſes démonſtrations, en lui diſant que Dieu peut avoir eu des deſſeins, dont il ne lui a point fait de part.

VI. On dira ſans doute, que je parle en l'air, que tout ceci n'eſt point ſolide; & je le prétens bien auſſi. Mais cela ſuffit, pour faire voir qu'on peut bien *prouver*, & non point démontrer, qu'il y a des corps. Car il faut que Mr. Arnaud faſſe deux choſes : la premiere, qu'il prouve *démonſtrativement*, qu'il y a contradiction dans ce que je répons : la ſeconde,

conde, qu'il n'y a point de meilleures réponses que celles que je viens de donner. Il pourra peut-être *démontrer* la premiere, mais je ne crains pas qu'il démontre la seconde. Car je croi que voici une démonstration fort simple, qu'on ne peut s'assûrer de l'éxistence du Monde, que par revelation soit generale, soit particuliére, & qu'on n'en peut donner de démonstration éxacte.

VII. Le Monde n'est point une émanation necessaire de la Divinité : il dépend des decrets divins, fort libres à cet égard & fort indifferens. L'éxistence du Monde n'est point necessairement enfermée dans l'idée de l'Etre infiniment parfait. Or une verité n'est démontrée, que, lors qu'on a fait voir clairement, qu'elle a un rapport necessaire à son principe. Donc les Saints mêmes qui contemplent l'Essence divine, ont besoin que Dieu leur apprenne par revelation, s'il a creé, ou s'il conserve le Monde.

VIII. Monsieur Arnaud dans sa III. reflexion, prétend qu'il n'y a jamais eu de cercle plus vicieux que dans ce que je dis, que la foi supposée, on a démonstration

ſtration qu'il y a des corps. *Dieu*, dit-il, *m'a auſſi bien repréſenté ce que je me ſuis imaginé avoir lû dans l'Alcoran, que ce que j'ai crû avoir lû dans un livre appellé la Bible; & par conſequent on ne doit pas plûtôt croire à la Bible qu'à l'Alcoran.*

REPONSE.

Je ne conclus pas, que les choſes ſoient précisément à cauſe de l'apparence que j'en ai. Mais je conclus, que les choſes ſont par la foi, jointes aux apparences que j'ai. Ainſi, j'ai autant l'apparence de l'Alcoran, que celle de la Bible. Mais la foi me fait recevoir la Bible, & rejetter l'Alcoran. Je ſuis donc certain qu'il y a des corps, puis que l'Ecriture me l'apprend. Or je rejette l'Alcoran, & je reçois la Bible, à cauſe des apparences que Dieu, qui n'eſt point trompeur, m'a données d'Apôtres, de miracles, & d'autres motifs de crédibilité par rapport à la Bible; & qu'il ne m'a point donné de ſemblables motifs de crédibilité par les apparences que j'ai euës des livres qui traîtent de l'Hiſtoire de Mahomet, & par pluſieurs autres raiſons.

IX. Enfin Mr. Arnaud dans ſa quatrieme

trieme réflexion, prétend des principes du Traité *de la Nature & de la Grace*, démontrer qu'il y a des corps. Sa premiere preuve est tirée de ce que je dis, que Dieu n'agit que pour sa gloire, & que sans J. Christ, l'ouvrage de Dieu n'est pas digne de lui. Voici sa démonstration.

„ Si Dieu veut agir au dehors, c'est „ qu'il veut se procurer un honneur dig- „ ne de lui. (Ce principe est tiré du Traité *de la Nature & de la Grace) Or d'une part je suis assûré, qu'il a voulu agir au dehors, puis que je ne puis douter que je ne sois son ouvrage: & de l'autre je sens bien, que je ne suis pas capable de lui rendre un honneur digne de lui.* *pag.* 335.

Donc il faut qu'en agissant au dehors, il ait eu en vûe quelque autre chose que moi, qui lui ait pû rendre un honneur digne de lui. Donc je ne puis croire, qu'il y ait seulement Dieu & mon esprit.

Je répons, qu'à peine cela *prouve*-t-il, bien loin que cela *demontre*, qu'il y a des corps. Car ce n'est point la matiere qui rend à Dieu un honneur digne de lui, c'est l'incarnation de son Fils. Or le Verbe pourroit s'unir à un homme, quoi qu'il fust seul, & par là le tirer de

son état prophane, & le rendre digne d'honnorer Dieu.

Je prétens même, que c'est une pensée qui doit venir naturellement dans l'esprit, que les Anges ont eu cette pensée de la necessité de l'union du Verbe à l'ouvrage de Dieu pour le sanctifier ; & qu'apparemment Eve n'a été tentée que sur ce fondement, qu'elle jugeoit bien que l'homme devoit être sanctifié, & rendu digne d'honnorer Dieu par son union avec le Verbe, lors qu'elle écouta le Démon qui lui disoit, qu'elle deviendroit semblable à Dieu, au moment qu'elle mangeroit du fruit deffendu. Car il n'y a nulle apparence, qu'elle ait crû qu'elle pust devenir semblable à Dieu d'une autre maniere. Mais quoi qu'il en soit, il est visible que la *démonstration* de Mr. Arnaud ne vaut rien. Voici sa seconde.

X. „ Il n'est pas digne de l'Etre par-„ fait, d'agir ordinairement par des vo-„ lontez particulieres : mais il est plus „ digne de lui, d'agir comme cause uni-„ verselle, dont les volontez sont déter-„ minées à des effets particuliers par des „ causes occasionnelles. Cela est encore du Traité *de la Nature & de la Grace.*

Or si je n'avois point de corps, & que mon esprit fust sa seule créature; comme Dieu m'auroit creé par une volonté particuliere, il feroit aussi mille & mille choses en moi par des volontez particulieres, sans avoir de causes occasionnelles, sur tout dans tout ce qui me paroît regarder un corps que je n'aurois point, & d'autres corps qui ne seroient point aussi.

Donc il n'est pas vrai que je n'aye point de corps, & que mon esprit soit la seule créature de Dieu.

Je répons I. Que Dieu doit agir par des causes occasionnelles, mais c'est supposé qu'il y ait des êtres qui puissent servir à ce dessein. Ainsi, Mr. Arnaud suppose ce qui est en question, & ce qui n'étoit nullement en question dans le Traité *de la Nature & de la Grace*, qui a été composé pour ceux qui croyent qu'il y a des corps.

II. Je répons, que Dieu ne laisseroit pas en un sens, d'agir par des loix generales, & non point par des volontez particulieres, s'il regloit son action sur la connoissance qu'il a des effets qui devroient suivre naturellement d'un Monde qu'il auroit formé.

III. Enfin je répons, que quoi que j'aye

j'aye dit dans le Traité, que Dieu doit agir par des loix generales, dans la supposition qu'il y ait des corps, je ne prétens pas qu'il soit évident, qu'il ne puisse agir d'une autre maniere, dans d'autres suppositions. Ainsi, selon les principes mêmes du Traité, Mr. Arnaud ne démontre rien.

Sa III. Démonstration se renverse par les mêmes réponses; & je ne suis pas assez prodigue de mon tems & de celui des autres, pour m'arrêter sans necessité à la réfuter. Au reste, je ne prétens point démontrer les veritez qui sont dans le Traité *de la Nature & de la Grace.* Mais Mr. Arnaud s'est obligé de démontrer en toute rigueur, qu'il y a des corps. Quand il me réduiroit sur cela à ne point répondre à ses demandes, il ne sçait pas ce que c'est que *démonstration*, ou ce que j'ai voulu dire, lors que j'ai rejetté la *démonstration* de Mr. Descartes, pour conclurre de là, que je n'ai pas eu raison de dire, qu'on n'avoit point *démontré* l'éxistence de la matiere. Au reste, je ne me suis point arrêté à faire voir la difficulté qu'il y a de démontrer l'éxistence des corps, pour chicaner inutilement les hommes sur leurs préju-

gez;

gez; mais uniquement pour tâcher de leur faire comprendre, *qu'il n'y a que la Sagesse Eternelle qui puisse les éclairer, & que toutes les connoissances sensibles ausquelles nôtre corps a quelque part, sont trompeuses, ou du moins qu'elles ne sont point accompagnées de cette lumiere qui force l'esprit à s'y soûmettre*; ainsi que j'ai dit en ce même endroit. Car rien n'est plus propre que cette verité, pour donner à l'esprit quelque force & quelque élévation.

CONCLUSION.

Vous serez, Monsieur, peut-être surpris, que ma Réponse soit aussi courte qu'elle est: car assûrément je ne dis pas la dixieme partie des choses qu'il y auroit à répondre au Livre *des vrayes & des fausses idées*. Mais j'épargne mon temps, celui du lecteur, &, vous le croirez si vous voulez, la réputation de Mr. Arnaud. Il n'est pas juste de mal-traîter inutilement ceux qui nous attaquent & qui nous mal-traîtent, quoi que sans sujet. Il suffit de se deffendre, & de ne les blesser, que pour se mettre à couvert de leurs insultes. Je sçai de plus, que je ne puis pousser Mr. Arnaud, sans remüer

les passions de beaucoup de gens, dont les uns s'animeroient contre moi, & les autres contre lui : & il faut, autant qu'on le peut, épargner au monde ce plaisir malin, qu'on ne prend que trop, à voir battre les gens ; car cela corrompt l'esprit & le cœur, comme les spectacles, beaucoup plus qu'on ne s'imagine. Enfin je suis persuadé, que si le peu que j'ai écrit ne suffit pas pour mettre mon sentiment à couvert des attaques de Mr. Arnaud, un plus gros livre qu'on liroit moins, & qu'on n'entendroit pas mieux, y seroit aussi fort inutile, dans l'entêtement ou le devoüement où je voi certaines personnes. Mais si Mr. Arnaud croit avoir mieux reüssi dans quelque Chapitre particulier, que dans tous les autres, je le prie qu'il me le marque ; & je l'examinerai je croi, de telle maniere, qu'on verra bien, que si je n'ai pas répondu en particulier à tous les raisonnemens qu'il a faits, ce n'est pas que je manquasse de réponse, mais plutôt qu'ils n'en meritoient aucune, aprés les choses que j'avois déja expliquées. Je croi devoir rendre ce témoignage à la verité, que je n'ai rien vû dans le Livre de Mr. Arnaud, qui me donne le moindre

sujet

sujet de douter des sentimens qu'il combat. Et je prie ceux qui ne conçoivent pas distinctement ni mon sentiment, ni les preuves que j'en donne, de suspendre leur jugement, jusqu'à ce que l'ayant éxaminé à fonds & sur les principes que j'ai expliquez dans *la Recherche de la verité*, & dans *les Méditations Chrêtiennes*, l'évidence leur donne droit de décider & de juger.

FIN.



TABLE DES CHAPITRES.

Cha-

FIN.





